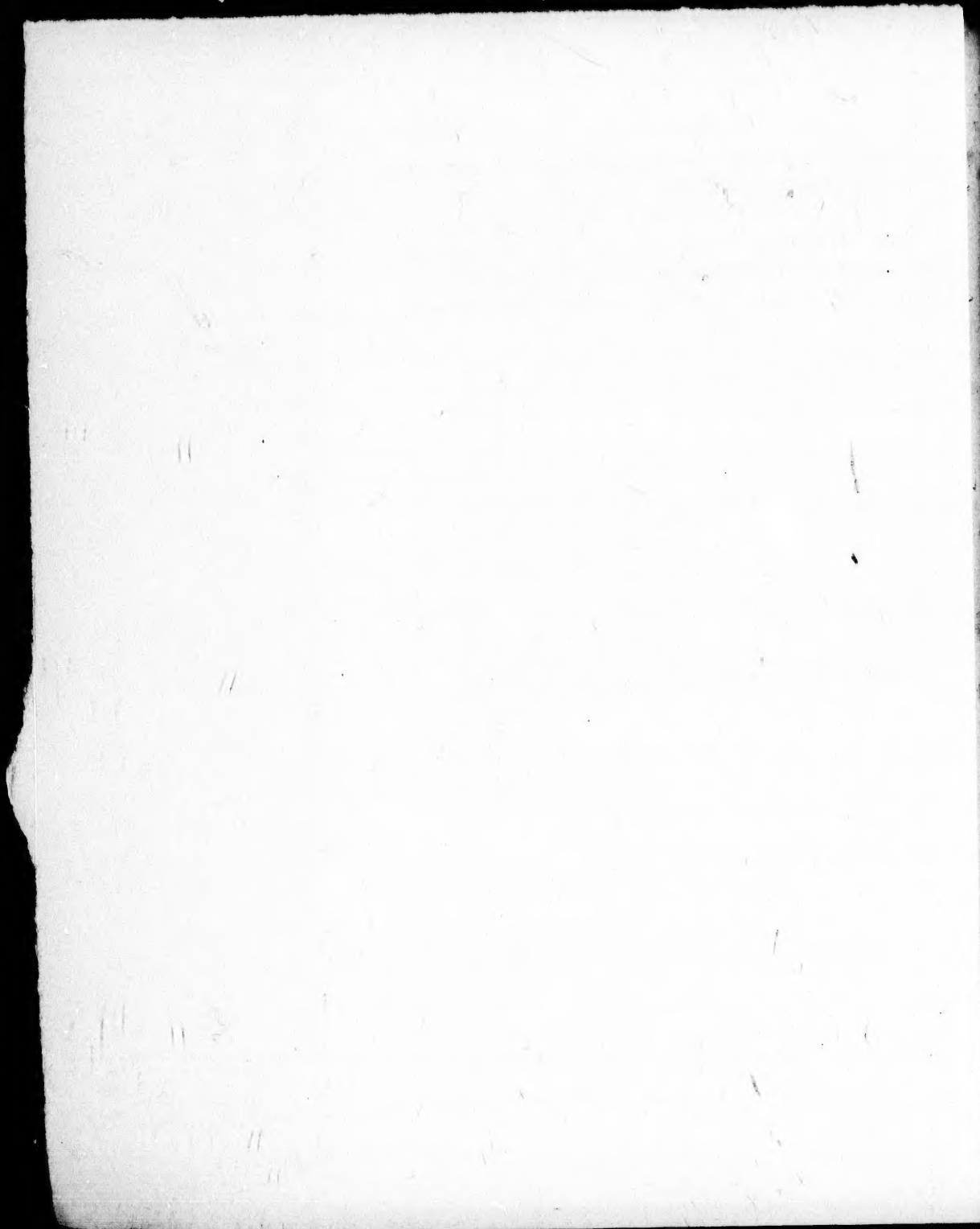




LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

TOME VINGT-SIXIÈME.

IMPRIMERIE DE MATHIEU

ROUSSEAU, RUE DE LA HARPE, N. 22.

ÉDITIONS
PA
COLLAT
LITRES
ÉDITIONS ET CURIEUSES.

TOME VINGT-SIXIÈME

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE.

RUE PALATINE, N° 5, A PARIS.

LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

COLLATIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS

ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.

MÉMOIRES DE LA CHINE.



Imprimerie de Béthune.

A PARIS,
AU BUREAU, RUE PALATINE, N° 5,
PRÈS SAINT-SULPICE;

ET CHEZ GAUME FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N° 5.

—
1834



LETTRES

POUR LE SERVICE DES CHAMBRES

PAR DES MEMBRÉS

DE L'ACADEMIE DES SCIENCES

ET DE L'ACADEMIE DE MEDECINE

DE L'ACADEMIE DE LA CHANCE



Imprimé chez M. de la Harpe

A PARIS

chez M. de la Harpe, Libraire, au Salon de l'Académie des Sciences

et chez M. de la Harpe, Libraire, au Salon de l'Académie de Médecine

chez M. de la Harpe, Libraire, au Salon de l'Académie des Sciences

et chez M. de la Harpe, Libraire, au Salon de l'Académie de Médecine

1754

EDITEUR
PAR
C
Avant
deux
connu
Telle
perceur
Lep
en sto
capital
tcheou

LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

PAR DES MISSIONNAIRES

MEMOIRES DE LA CHINE.

MEMOIRE HISTORIQUE

Sur le *Tunquin*.

Ce royaume a eu plusieurs noms différens. Avant le règne de Tsin-ohi-Heang, plus de deux cents ans avant Jésus-Christ, il étoit connu dans la Chine sous les noms de *Kiao-Tchi*, de *Nan-Kiao* et de *Ys-Tchang*. L'empereur Outhi-le-divien en trois départemens.

Le premier s'appela *Kiao-Tchi*. La ville qui en étoit capitale, est encore aujourd'hui la capitale du *Tunquin*, sous le nom de *Kiao-tcheou* que lui donna le général Mayven. Le

deuxième de par son nom *Kieou tching*: sa capitale étoit dans le pays où est à présent *Tsing-les-Fou*. Le troisième s'appela *Genan*: il eut pour capitale *Kouang-nan-Fou*. Ce nom de *Genan* se donne encore actuellement, non-seulement au pays du *Tunquin*, mais aussi à ceux de la *Cochinchine* et du *Camboye*; parce que *Genan* signifie le sud du soleil, et qu'aux grands jours d'été, dans le *Tunquin*, la *Cochinchine* et le *Camboye*, l'ombre du soleil à midi paroît vers le sud. Enfin le *Tunquin* acquit un nouveau nom l'an de Jésus-Christ 679: c'est celui de *Gannan* que lui donna l'empereur *Kiaotson*.

Près de deux siècles après cette époque, au temps de *Yanang*, empereur de la grande dynastie *Tang*, ce royaume changea de maître; mais ce ne fut que pour peu de temps, et il retourna bientôt sous la domination de l'empereur de la Chine. Voici en peu de mots comment se fit et se termina cette courte révolution. Il y avoit alors dans la province du *Tunnan* un royaume qu'on appeloit *Nantchao*, dont la ville capitale étoit *Talifou* d'aujourd'hui. Les rois en étoient puissants, et soutinrent de grandes guerres avec les Chinois et le *Thibet*. Outre la meilleure partie du *Tunnan*, ils avoient de bonnes places dans la province

de K
Ies
17
arme
le r
qua
lit un
finm
et d
avan
géné
nan,
plus
Nant
repre
roya
succé
Gann
Jalot
est u
pelle
autre
des
bles
signa
nasti
de n
Ce
100

de Kouegitcheou et dans les vastes pays entre les royaumes d'Ava et de Bengale, le Thibet, l'Yunnan et Satchouen : ils avoient aussi des armées formidables et bien aguerries. Or, sous le règne de Tsaong, le roi de Nantchao attaqua brusquement le Tunquin, s'en empara, y fit un grand carnage, et en emporta un butin immense. Il menaçait la province de Souanai, et dans plusieurs combats il eut de grands avantages sur les troupes chinoises. Mais le général Kao-pien, nommé gouverneur du Gannan, se mit à la tête d'une armée, remporta plusieurs victoires sur les troupes du roi de Nantchao, lui causa des pertes irréparables, reprit la capitale du Tunquin, et enfin tout le royaume; et pour éterniser la mémoire de ses succès, il fit bâtir à Kiaoitcheou, capitale du Gannan, un grand faubourg qui eut le nom de *Jalotching*. Au reste, ce royaume de Nantchao est un des quatre que l'histoire chinoise appelle *les quatre siéges de l'empire*. Les trois autres sont le Thibet, les états d'Igour, et ceux des Turcs, dits en chinois *Toukue*. Les horribles ravages par lesquels ces quatre peuples se signalèrent dans la Chine durant toute la dynastie *Tang*, leur firent donner cette odieuse dénomination.

Cette funeste dynastie fut détruite l'an 907.

Alors les grands seigneurs songèrent à pro-
fiter des troubles de l'empire; mais ce ne fut
pas sans en exciter dans le Tanguia même
d'assez considérables. Il s'agissait d'y établir
un nouveau gouvernement qui fut indépendant
de la Chine, et de se donner un maître. Un si
grand nombre se pourrait imaginer de former la
division entre les familles les plus illustres,
de se faire des rivaux les uns des autres. Chacune
se livra à l'ambition, et ces prétentions
opposées allumèrent bientôt dans le royaume
une guerre civile, qui ne fut terminée que par
la supériorité que prit sur toutes les autres la
famille de Tieg.

Un seigneur Tieg parvint à gouverner le
Tanguia en maître absolu, et, pour plaire à ses
peuples, il affecta une entière indépendance
de la Chine. Il n'en fut pas de même de son
filz Tien-tien, qui lui succéda. Il crut au con-
traire que, pour affermir sa puissance, l'appui
de l'Empereur lui étoit nécessaire. Dans cette
persuasion, il lui envoya des ambassadeurs,
et ne fit point difficulté de lui rendre hommage
et de lui payer tribut. Cette politique lui réussit.
L'Empereur reçut avec distinction les ambas-
sadeurs de Tien-tien, lui fit des présents, et dans
un diplôme qu'il lui envoya, le déclara Kun-
ouang (prince du second ordre.) Ainsi l'on doit

regard
verm
de ces
sall
d'ou
sant, c
fut au
l'est d
la capi
soin l
de leu
sujets
peuple
Il en fu
l'emp
bois

Lyli
quis)
Capit
furent
noisy
pes de
pelles
de Kou
honne
mais
cet int
dans m

regarder Tsiangien comme le premier prince souverain qu'on eût vu en Tchang. On donna le nom de ceux qui lui succédèrent, comme il venait. On sait seulement que son troisième successeur fut détrôné par Ly-ou, dont la famille devint puissante, et que le troisième successeur de celui-ci fut aussi détrôné de trône par Ly-Kong-Yan, chef d'une famille obscure dans la capitale. Cette suite de princes cultivait avec soin l'amitié des empereurs de la Chine. Mais un de leurs successeurs se lassa de cette sorte d'assujettissement. Il voulait enlever sa couronne au peuple et recouvrer le joug de la subordination. Il en vint même jusqu'à agir ouvertement contre l'empire chinois. C'est surtout l'an 1075 que ces hostilités commencèrent.

Ly-Kong-Yan (c'est le nom de ce prince de Tchang) entra dans la province de Canton. Les villes de Kintchou et Lanchou furent prises et pillées, et plus de huit mille Chinois y perdirent la vie. L'année suivante les troupes de Ly-Kong-Yan assiégèrent la forte place appelée aujourd'hui *Nanchou*, dans la province de Kouangsi. Le gouverneur de cette ville, grand homme de guerre, se défendait vaillamment; mais, faute de secours, la place fut prise, et cet intrépide guerrier, avec sa famille, se jeta dans un feu qu'il avait fait allumer exprès, et

LETTRES

tant mieux pour ainsi, que de tomber vit entre les mains des ennemis. Les Tunquinois eurent la cruauté de passer au fil de l'épée cinquante-huit mille habitants. L'Empereur ne tarda pas à se venger d'un si sanglant outrage. Il fit assembler une armée de quatre-vingt mille combattants, commandés par le général Kota, et engagea les rois de Camboye et de Cochinchine à envoyer quelques troupes pour faire diversion dans le Tunquin. Ce général ne perdit point de temps : il se mit en marche, arriva sur les limites du Kouangai et du Tunquin, et fit aussitôt ses dispositions pour attaquer l'armée ennemie. La bataille se donna près du fleuve Fou-Leang-Kiang. Les Tunquinois furent taillés en pièces, et le fils, héritier du prince leur souverain, y perdit la vie. Mais Kota ne profita pas autant qu'il l'eût souhaité de sa victoire. Il n'osa s'exposer à passer le fleuve. Les maladies avoient déjà fait périr la moitié de son armée : il pensa à la rétablir et se contenta de s'emparer de la ville de Kouang-Yven et de plusieurs autres. Alors on entra en négociation. Lykiente envoya des ambassadeurs à l'Empereur, paya tribut, rendit les prisonniers chinois et restitua les villes de Kint-cheou-Lieut, cheou et Nannin-fou. L'Empereur de son côté fit grâce à Lykiente, et consentit à lui rendre

les p
gla en
et de
quin
Tunq
1164
Iliao-
royam
cesseu
succé
point
fille T
gneur
Tch
par ell
mari l
roi de
vestitu
avoit e
famille
passa
Tchan
fut ver
lution
Tartar
Tunq
Men
tares,

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

les places du Tunquin, prises par Kots. On régla en même temps les limites de ce royaume et de la Chine. Jusqu'ici les souverains de Tunquin n'avoient porté que le titre de *princes du Tunquin*. Ly-Tien-Tso, l'an de Jésus-Christ 1164, après avoir payé tribut à l'empereur Hiao-Tsong, obtint de lui le titre de *roi de royaume de Gannan*. Ly-Tien-Tso eut pour successeur son fils Ly-Long-Han ; à Ly-Long-Han succéda son fils Ly-Hao-Tson ; et celui-ci n'ayant point d'enfants mâles, laissa le royaume à sa fille Tchao-Ching, laquelle avoit épousé un seigneur appelé *Tching-King*.

Tchao-Ching gouverna d'abord ses états par elle-même, mais l'an 1230 elle remit à son mari les rênes du gouvernement. Il fut reconnu roi de Gannan, et en recut de l'Empereur l'investiture. Ainsi, la puissance souveraine qui avoit été entre les mains de huit princes de la famille *Ly* pendant deux cent vingt-deux ans, passa à la famille *Tchin*, qui dans le pays de Tien-Tchang-Fou, tenoit un rang considérable. Ce fut vers ce temps-là qu'arriva la grande révolution qui mit sur le trône de la Chine les Tartares-Mongous, et qui ébranla celui de Tunquin.

Meng-Ko, quatrième empereur de ces Tartares, étoit déjà maître de plusieurs provin g

boréales de la Chine, conquises par son grand père Tching-Kishan, et par son oncle paternel Hotay. L'ambition de posséder la Chine entière lui fit faire des préparatifs immenses, pour attaquer l'Empereur chinois de la dynastie Song, qui régnoit alors. Il ordonna à son frère Koublay et au général Hou-Leang-Hotay, de se rendre avec une puissante armée dans le Thibet, et d'achever la conquête de ce pays. Du Thibet, les Tartares allèrent dans les provinces de Siet-Chouen et Kouty-Tcheou, et s'emparèrent d'un grand nombre de villes soumises aux empereurs chinois. Ils assujettirent aussi plusieurs peuples, connus dans ces deux provinces sous le nom de *Zolos*, *Milhoire*. Les Mongous passèrent ensuite dans le Yunnan, prirent Tali-Fou, ville considérable où étoit la cour du roi Nan-Tchao, le subjuguèrent et tout son royaume : conquête importante, qui mit le comble à leur puissance dans le Yunnan. Koublay reçut dans ces circonstances ordre de l'empereur Meng-Ko son frère, de l'aller joindre. Il partit de Tali-Fou, et laissa le commandement de l'armée au général Hou-Leang-Hotay. C'étoit un des grands capitaines de son temps. Il avoit suivi son père Soupeutay dans les expéditions militaires de Patou, petit fils de Tching-Kishan, en Russie,

en Pol
Leang
par ses
chou.
grande
cette h
chinois
ses cla
Occide

Hou
dépein
et l'an
préten
Mong
Quand
voya t
qui le
son so
ses dep
Kiang
reconn
tars d
sterna
dant r
rage n
les sai
Le gé
tance,

en Pologne, en Allemagne, en Hongrie. Hou-Leang-Hotay avoit un fils également illustre par ses exploits guerriers, et qui se nommoit *Atchou*. L'histoire des Mongous rapporte les grandes actions de ces trois généraux; mais cette histoire, du moins celle qui est écrite en chinois, ne s'exprime ni assez en détail ni assez clairement sur l'expédition de Patou en Occident.

Hou-Leang-Hotay, tel que je viens de le dépeindre, entra dans les vues de son maître, et l'an 1257, il s'avance vers le Tanquin. Il prétendoit obliger le roi du pays à payer aux Mongous le tribut qu'il payoit aux Chinois. Quand il fut arrivé sur les frontières, il envoya trois députés à ce prince, avec un écrit qui le sommoit de reconnoître Meng-Ko pour son souverain. Ensuite, ne voyant point revenir ses députés, il s'approcha du fleuve Fouleang-Kiang, et ordonna à son fils Atchou d'aller reconnoître le terrain. Cette entrée des Tartares dans le royaume répandit partout la consternation. Les Tunquinois parurent cependant résolus à se bien défendre; mais ce courage ne fut pas de longue durée. La frayeur les saisit, et leur armée fut aisément défaite. Le général tartare passa le fleuve sans résistance, et entra dans la capitale du royaume.

qu'il trouva abandonnée, le roi Tchling-King s'étant retiré dans une île pour se mettre en sûreté. Ce prince en effet avoit raison de craindre. Il avoit traité avec tant de cruauté les trois députés de Hou-Leang-Hotay, qu'il devoit bien s'attendre aux effets de sa vengeance. A peine ces députés étoient-ils arrivés à sa cour, qu'il les avoit fait arrêter et lier si fortement avec des pièces de bambou, qu'elles étoient profondément entrées dans les chairs. Le général tartare n'apprit cette barbarie que lorsqu'il fut maître de la ville. Son premier soin fut de délivrer ces malheureux; mais au moment qu'on les delioit, un d'entr'eux expira de douleur. Alors ce général, outre de colère, fit passer au fil de l'épée tous les habitants, et ruina la ville de fond en comble. Il employa neuf jours à cette terrible expédition après lesquels il prit la route de la province du Kouang-Si, pour se rendre dans celle de Hou-Kouan, où il avoit ordre exprès de Meng-Ko d'aller se joindre à Koublay, dans la guerre qu'il faisoit contre l'empereur chinois, tandis que Meng-Ko lui-même alloit attaquer les places du Setchouen.

Hou-Leang Hotay ne voulut pas quitter le Tonquin sans faire une nouvelle tentative auprès du Roi. Il crut apparemment qu'après

l'écla
sult
de sa
voien
qui
ce pr
le ro
entie
Il fit
dans
ensu
enn
man
ravan
fils e
roi s
il en
qu'il
sur l
Hota
cons
succ
M
succ
Cann
trois
cons
cieu

l'éclatante vengeance qu'il avoit tirée de l'insulte qui lui avoit été faite, de nouveaux députés de sa part seroient autrement recus que ne l'a-voient été les premiers. Il en fit partir deux qui eurent ordre de sommer une seconde fois ce prince de se soumettre aux Mongons. Mais le roi étoit encore trop irrité. La destruction entière de sa capitale l'avoit mis en fureur. Il fit garotter les deux députés et les renvoya dans cet état au général tartare. Comprendant ensuite qu'une pareille conduite rendroit ses ennemis irréconciliables, et que ses états ne manqueroient pas de s'en ressentir et d'être ravagés, il prit le parti de les remettre à son fils et de lui céder sa couronne. Le nouveau roi s'empressa de réparer les torts de son père : il envoya des présents au général, et l'assura qu'il se soumettoit à l'empereur Meng-Ko ; et, sur les nouvelles sollicitations de Hou-Leang-Hotay, il lui envoya son tribut ; mais pour conserver la paix avec les deux cours, il paya aussi un pareil tribut à l'empereur chinois.

Meng-Ko mourut, et Koublay son frère lui succéda. Il nomma Tchib-Koang-Ping roi de Canna, avec obligation de lui payer tribut de trois en trois ans. Il détermina même en quoi consisteroit ce tribut : or, argent, pierres précieuses, drogues, ivoire, cornes de rhinocéros.

De plus, il pria le Roi d'envoyer à la cour d'habiles medecins, de bons astronomes ou astrologues, et quelques marchands mahometans qui trafiquoient dans le Tunquin. Il demanda encore des Tunquinois habiles dans les livres chinois, et une carte du royaume : car c'est de tout temps que les empereurs chinois ont exigé la carte des pays de leurs princes tributaires. Ces cartes et leurs explications doivent être remises aux tribunaux chinois ; et ce que l'histoire chinoise de chaque dynastie contient sur les pays tributaires de la Chine, est pris de ces cartes, soit anciennes, soit modernes. Koublay vouloit aussi qu'un seigneur mongou residât à la cour du Tunquin en qualité de *taloua*, ou commissaire imperial, avec un sceau pour les grandes affaires.

Ces diverses demandes jetèrent le Roi dans un extrême embarras. Pour adoucir et se concilier l'Empereur, il lui envoya de nouveaux presents, il lui répondit qu'il acceptoit le *taloua*, que les marchands mahometans qu'il demandoit étoient morts ; et comme les députés de l'Empereur avoient proposé au Roi d'aller en personne lui faire hommage, il exposa les raisons qui l'en empêchoient ; mais il lui arriva à cette occasion de traiter les envoyés impériaux avec trop de hauteur. Koublay en fut informé, en fit de grandes

plainte
du vo
d'or q
vit do
nière
d'avo
du cé

Ce
plus
stance

1277.

mais

avoir

vifs re

narqu

faire

faites

plia e

casior

tous

en ef

On

chine

le roi

front

ce de

mett

au re

1277.

plaintes, et déclara que le Roi, pour être exempt du voyage, devoit donner une certaine quantité d'or que l'on déterminoit. Tchin-Koang-Ping se vit donc obligé de faire des excuses sur la manière dont il avoit reçu les députés de la cour, et d'avouer qu'il avoit manqué à plusieurs articles du cérémonial.

Ce prince peu habile, et à qui il auroit fallu plus de fermeté et de souplesse dans les circonstances difficiles où il s'étoit trouvé, mourut en 1377. Son fils Tchin-ge-Hyven lui succéda, mais ayant pris possession de ses états sans avoir eu l'agrément de l'Empereur, il eut de vifs reproches à essuyer de la part de ce monarque, qui lui fit déclarer qu'il eût à satisfaire à toutes les demandes qui avoient été faites à son prédécesseur. Tchin-ge-Hyven pla en apparence, bien résolu, quand l'occasion se présenteroit, de rendre à l'Empereur tous les désagréments qu'il en recevoit; et c'est en effet ce qui ne manqua pas d'arriver.

On a vu, dans le mémoire sur la Cochinchine, que l'empereur Koublay, irrité contre le roi de ce pays, résolut de se venger de l'affront qu'il croyoit en avoir reçu; et que dans ce dessein, il ordonna à son fils Tohoan, de se mettre à la tête d'une armée, et de demander au roi du Tunquin un passage par ses états.

pour se joindre à Sotou, général mongou, et attaquer ensemble le Cochinchine. Tohoan exécuta fidèlement les ordres de son père. Il arriva par la province de Kouang. Si sur la frontière du Tunquin; et paroissant ignorer que le Roi faisoit de grandes provisions, qu'il fortifioit les postes de la frontière, et qu'il avoit une bonne armée sur pied, il demanda, de la part de l'Empereur, le passage sur ses terres et des vivres pour l'armée. La réponse du monarque au prince Tohoan fut embarrassée et équivoque: il lui représenta les difficultés de son entreprise; et, sous divers prétextes, il éluda toutes ses demandes. Le général chinois comprit aisément que tant d'excuses artificieuses n'étoient qu'un honnête refus. Il entreprit donc de passer par force; mais il trouva tant d'obstacles, que, pour réussir, il crut devoir encore différer.

Enfin, l'an 1285, Tohoan força les passages les plus difficiles et les mieux fortifiés, entra dans le Tunquin, dissipa les troupes tunquinoises; puis, au moyen d'un grand nombre de radeaux, il passa le fleuve Fou-Leang-Kiang, et trouva l'armée tunquinoise rangée en bataille. Le combat fut sanglant, et les Tunquinois furent entièrement défaits. Le Roi vaincu se retira, sans que les Tartares pussent

savoir
frères
hoan
ébou
troupe
trême
Tunqu
ardén
duite
et le
après
rent
qu'av
la fan
néral
Semi
Le
ving
roit
avec
les c
sion
cou
la d
dét
L
Ly
cie

savoir le lieu de sa retraite : mais un de ses frères, le prince Thing-Ysi, se rendit à Tohoan avec sa famille et ses vasaux. Celui-ci, ébloui de ce succès, croyoit le Roi perdu et les troupes hors d'état d'agir. Sa surprise fut extrême, quand il vit reparoitre une armée de Tinquinois, qui venoit à lui avec la plus grande ardeur. Leur attaque fut si vive et si bien conduite, que les Tartares, malgré leur bravoure et leur résistance, furent obligés de reculer après avoir fait une très grande perte. Ils prirent la route du Kouang-Si, où ils n'arriverent qu'avec une peine infinie. Lyhen, prince de la famille royale de Hia, un des meilleurs généraux mongous, mourut de ses blessures à Seming-Fou, ville du Kouang-Si.

Le général Soton, qui avoit son camp à vingt lieues du champ de bataille, et qui ignoroit la retraite du prince Tohoan, se trouva avec son corps d'armée tout-à-coup investi par les ennemis. Il fit tout ce qu'en pareille occasion peut faire un général habile et plein de courage; mais, ayant été tué dans le combat, la déroute fut complète, et l'armée entièrement détruite.

La mort de ces deux généraux (Soton et Lyhen), et de beaucoup d'autres bons officiers, jeta dans un sombre chagrin l'Empereur

Koublay. Il donna promptement ses ordres pour réparer une si grande perte, et rétablir la gloire de ses armes. Il fit équiper une flotte dans les ports de la province de Canton, et envoya de nouvelles troupes, afin d'attaquer vivement le Tunquin par terre et par mer. Le Roi s'y attendoit. Il se disposa de son côté à parer les coups qu'on alloit lui porter, et à bien recevoir l'ennemi. Il ordonna de grandes levées de soldats, et fit armer en guerre un nombre considérable de barques. Outre que ce prince étoit un grand guerrier, il avoit, pour le secourir, un de ses frères, également distingué par sa prudence, sa bravoure, et une grande science de l'art militaire. Ces deux princes envoyèrent des ordres dans toute l'étendue du royaume, et surtout aux habitants des montagnes, de tenir prêtes leurs armes, et de se préparer à marcher au premier signal.

L'an 1287, Tohoan, à la tête d'une bonne armée, rentra dans le Tunquin. La flotte impériale parut aussi, et débarqua beaucoup de troupes chinoises et tartares. Le principal officier de cette armée étoit Sitour, étranger de la famille royale de *Kin-Cha*^a, lequel avoit

^a *Kin-Cha* est le nom chinois d'un grand pays au nord de la mer Caspienne; son étendue et ses limites ne sont pas bien marquées dans l'histoire chi-

avec lui un grand nombre d'officiers et de soldats de sa nation.

De si belles dispositions eurent le succès le plus brillant dans tout le cours de cette année. Les Mongoux furent vainqueurs dans plus de dix-sept combats. Ils firent un horrible carnage des Tunquinois; ils prirent et pillèrent la capitale et la plupart des autres villes, et firent un butin inestimable. D'autre part, la flotte impériale se saisit d'un grand nombre de barques bien munies de matelots, armes et provisions. Mais tant de revers ne déconcertèrent point le Roi et son frère. On ne put jamais savoir au juste où ils étoient, et la suite fit voir que ces deux princes avoient su trouver des ressources auxquelles les Mongoux ne s'attendoient pas. Ceux-ci se regardoient comme les maîtres du Tunquin. Tohoan et ses généraux employèrent l'année entière à envoyer de tous côtés des partis, soit pour chercher le Roi et s'en saisir, soit pour empêcher les soulèvements; tandis que les vaisseaux de l'Empereur continuoient leurs courses avec succès sur les navires et les barques tunquinoises.

noise. Il paroît qu'Astrucan, Casan et une bonne partie de la Sibérie étoient de ce royaume. Depuis que Tché-Kichen s'en fut rendu maître, les princes de Kin-Che lui fournirent à lui et à ses descendants beaucoup d'officiers et de soldats.

L'année suivante 1288, Tohoan ignoroit encore où le Roi s'étoit réfugié, et croyoit tout le pays soumis et tranquille. Lorsque tout-à-coup il vit une multitude innombrable de soldats tounquois marcher avec une diligence surprenante vers les bords de la mer, on ne se fortifia si bien, que les Mongous tentèrent en vain de forcer leurs retranchements. Dans le même temps, les barques de guerre tounquoises se repandirent en foule dans les lies du golfe et sur les rivières. Et cependant le Roi et son frère parurent en campagne avec une nombreuse armée qui fut encore grossie par d'autres troupes que fournissoient les chefs des peuples des montagnes, où le Roi avoit, à l'insu des Tartares, de grands magasins d'armes et toutes sortes de provisions.

Ce prince voulut alors joindre encore la ruse à la force. Il entreprit d'amuser Tohoan. Il lui envoya des officiers et l'assura que c'étoit sincèrement qu'il vouloit enfin obéir aux volontés de l'Empereur. Tohoan se laissa prendre à ce piège. Lui et ses généraux souffroient beaucoup des chaleurs excessives du pays, insupportables pour des Tartares accoutumés aux climats du nord. Ils souhaitoient tous passionnément la fin d'une guerre dont ils commençoient à se lasser, et c'est ce qui leur

et alla
le Roi
tendon
des pro
barres
près d
droits
et des
étaient
à prom
celles
Les
presq
sur p
des e
charg
Tant
soit à
d'ab
flotte
l'ne d
Pour
qu'e
on co
vres
Enfin
s'ava
Mon

Et ainsiment croire sincères les dispositions où le Roi paroïssoit être de se soumettre. Ils attendoient, sans assez de précaution, l'effet de ses promesses. Ils furent donc étrangement embarrassés, lorsque ils apprirent que le Roi avoit près de trois cent mille hommes en divers endroits, et qu'il s'étoit rendu maître des défilés et des passages difficiles. Ils virent bien qu'ils étoient trompés, et pensèrent, mais trop tard, à prendre les mesures nécessaires pour rompre celles du Roi.

Les peuples qu'on croyoit soumis, prirent presque partout les armes, et firent main-basse sur plusieurs corps de troupes tartares dispersés en différents quartiers. Une flotte chinoise chargée de provisions ne put pas aborder au Tanquin, soit à cause des vents contraires, soit à cause du grand nombre de barques tchinkichies qui croisoient. Les navires de cette flotte furent pris ou obligés de se retirer à l'île de Hayuan ou aux ports de la Cochinchine. Pour comble de malheur, une maladie épidémique se fit dans l'armée tartare, et tout les jours on comptoit un grand nombre de morts; les vivres étoient rares, et l'on souffroit de la disette. Enfin, l'armée du Roi et celle de son frère s'avançoient de toutes parts pour investir les Mongou.

Alors Tohoan, pour ne pas périr avec toute l'armée, prit, de l'avis de ses généraux, le parti de se retirer. Son armée ne manqua pas d'être harcelée par les Tunquinois, dont les flèches empoisonnées firent périr beaucoup de monde. Le général Sitour fit dans cette retraite des prodiges de valeur. La plupart des Tartares, quoique blessés ou malades, ou fatigués et vivement poursuivis, combattirent vaillamment; et, toujours animés par Sitour, ils arrivèrent enfin dans la province de Kouang-Si, où cette grande armée se trouva réduite presque à rien.

Tohoan ne fut pas plutôt arrivé, qu'il envoya ordre à un corps de troupes qui étoit venu de la province de Yunnan d'y retourner. D'autres corps de Tartares qui occupoient les pays entre la capitale, les côtes de la mer et les frontières de la province de Canton, eurent aussi ordre de reprendre promptement la route du nord pour entrer dans le Kouang-Si; et les navires chinois qui étoient sur les côtes ou dans le golfe du Tunquin, se retirèrent aux ports de la province de Canton.

Tchin-ge-Hyven, tout vainqueur qu'il étoit, ne parut pas s'enorgueillir de ses avantages. Il envoya des députés au prince Tohoan pour lui faire des excuses de tout ce qui s'étoit passé;

il s'avoua coupable; il envoya une statue d'or pour tribut, et déclara qu'il reconnoissoit l'Empereur pour son souverain; il eut d'ailleurs grand soin de faire bien traiter les malades mongous, et renvoya à Tohoan tous les prisonniers tartares et chinois, avec leurs équipages et leurs armes.

L'empereur Koublay, averti du désastre de son armée, s'en prit à son fils Tohoan. Il dit publiquement que ce prince, dans la guerre du Tunquin, avoit déshonoré l'empire. Il lui ordonna d'aller dans le Kiang-nan, où il lui accorda un petit gouvernement, avec défense de venir à la cour, et même d'y paroître jamais le reste de ses jours. Cependant les seigneurs tartares et chinois représentèrent à l'Empereur les malheurs des peuples, causés par tant de guerres, et l'exhortèrent à ne pas continuer celle qu'il avoit entreprise contre le Tunquin et la Cochinchine. Koublay parut agréer leurs représentations et acquiescer à leurs désirs. On a vu que le prince Tchiny-Tsy, un des frères du roi de Tunquin, s'étoit soumis avec sa famille et ses vassaux au prince Tohoan: l'Empereur le prit sous sa protection, l'entre tint à Outchang, capitale du Hou-Kouang, avec de grands revenus, et le déclara roi du Tunquin; mais il eut le cha-

grin de ne pouvoir pas le mettre sur le trône.

Celui qui occupoit ce trône depuis plus de vingt ans, et qui s'y étoit si fort distingué, le roi Tchín-ge-Hyven, mourut en 1290. Son fils Tchín-ge-Tsin, qui lui succéda, envoya sur le champ des ambassadeurs à l'Empereur Koublay, paya tribut, et fit tous ses efforts pour obtenir de lui l'investiture. Mais on exigeoit qu'il vint lui-même à la cour de l'Empereur pour lui rendre hommage. D'abord il y consentit; ensuite, sous divers prétextes, il s'excusa. A de nouvelles instances, il opposoit de nouvelles excuses. Enfin, l'Empereur, dont le cœur étoit aigri, et qui conservoit un vif ressentiment de la conduite de Tchín-ge-Hyven, voyant que Tchín-ge-Tsin, son fils, paroissoit déterminé à ne pas venir lui-même à la cour faire hommage, reprit son premier dessein, et résolut de se venger par les armes. Il ordonna d'équiper une flotte et de faire marcher une grande armée. Il en nomma les généraux, et voulut que le prince Tchín-y-Tai, qu'on regardoit à la cour comme roi du Tunquin, fût à la suite de cette armée. Mais tous ces préparatifs de Koublay devinrent inutiles par sa mort, arrivée le 25 février 1294.

Timour, son petit-fils, fut reconnu empereur et prit le nom chinois de *Yven-Tching*.

Tson

Tunq

perex

roya

s'étoi

Tchin

donn

de l'e

1329

avec

tion

et de

voyo

l'autr

timre

To

en ré

de se

des

et as

sa fa

vit

fat d

L

avoi

roi

Tche

Chun

Tsong. Sous ce nouveau règne, les affaires du Tunquin changèrent de face. Le nouvel Empereur fit suspendre les armements contre ce royaume; il déclara qu'il oublioit tout ce qui s'étoit passé; il reçut bien les ambassadeurs de Tchín-ge-Tsin, accepta son tribut, lui pardonna, et le reconnut roi de *Cannan*, tributaire de l'empire. Depuis ce temps jusqu'à l'année 1329, les empereurs tartares vécurent en paix avec les rois du Tunquin; et, suivant l'intention de ces empereurs, les rois de Cochinchine et de Tunquin, qui de temps en temps envoyoit des partis sur les frontières l'un de l'autre, firent cesser leurs hostilités, et s'en tinrent aux frontières déterminées.

Tchin-y-Tsi, qu'on traitoit à la cour tartare en roi du Tunquin, mourut cette année, âgé de soixante-seize ans. L'Empereur lui fit faire des obsèques comme à un roi, fit son éloge, et assigna des revenus fixes pour l'entretien de sa famille. Par cette mort, Tchín-ge-Tsin se vit débarrassé d'un concurrent accrédité, et fut délivré de toute inquiétude.

L'an 1335, le roi Tchín-Touan-Ou, qui avoit succédé à Tchín-ge-Tsin, fut confirmé roi de Tunquin par l'empereur mongou Tchouan-Temour, que les Chinois appellent *Chunti*, et qui fut le dernier empereur de la

dynastie *Yven*. Du temps de cet Empereur, on comptoit dans le royaume de Tunquin treize départements ou provinces, cinquante-deux villes du premier ordre, et deux cent dix-neuf villes du second et du troisième ordre. L'historien chinois de ce temps-là dit que l'étendue du Tunquin, de l'est à l'ouest, est moindre que du nord au sud. Il dit aussi que l'empereur Chunti fit présent au roi du Tunquin de l'astronomie chinoise du fameux astronome *Cocheou King*.

L'année 1368 fut la première du règne de Hongou, fondateur de la dynastie chinoise *Tay-Ming*. Tchinge-Touey, qui étoit alors roi du Tunquin, ayant appris son avènement au trône impérial, lui envoya des présents, et se déclara tributaire de l'empire. En conséquence, il en reçut une patente qui le confirmoit dans la dignité royale, et qui fut accompagnée de présents considérables. L'Empereur lui envoya encore l'astronomie chinoise, corrigée et publiée par le tribunal d'astronomie. Le nom de cette astronomie est *Tu-Tongly*. C'est, dans le fond, la même que celle de la dynastie *Yven*, faite par Cocheou-King. Ce prince estimoit tellement cette astronomie, qu'il en fit aussi présent au roi de la Cochinchine, à celui de Siam, à plusieurs princes des Indes, à celui de Corée, et même à l'empereur de Constantinople.

Le
faction
sade;
et av
de l'e
présen
céda;
presen
come
son o
fut ac
plime
de sa
au ro
sents
chinch
faire l
armes
ou, a
obéir
ordon

L'a
die de
ambit
son n
enten
de ma
Tunq

Le roi Tchín-ge-Kong n'eut pas la satisfaction d'apprendre le succès de son ambassade; il mourut avant le retour de ses envoyés, et avant l'arrivée des seigneurs, qui, de la part de l'empereur Hou-Chou, lui apportèrent des présents. Tchín-ge-Kien, son neveu, lui succéda; et, se conformant aussitôt à ce qui était prescrit aux princes tributaires, il envoya à la cour impériale pour avertir de la mort de son oncle, et demander l'investiture. Elle lui fut accordée. L'Empereur lui fit faire des complimens de condoléance, envoya des seigneurs de sa cour, pour faire les cérémonies chinoises au roi défunt, et y ajouta de magnifiques présents. Ayant ensuite appris que les rois de Cochinchine et de Tunquin se préparoient à se faire la guerre, il les exhorta à mettre bas les armes, et ces princes suivirent son conseil; ou, selon l'expression de l'histoire chinoise, obéirent aux ordres de l'Empereur, qui leur ordonnoit de vivre en paix.

L'an 1371, Tchín-ge-Kien périt par la perfidie de Tchín-Chou-Ming, son oncle. Ce prince ambitieux, après avoir fait mourir en secret son neveu, tâcha de cacher son crime, et fit entendre à l'Empereur que le Roi étoit mort de maladie. L'Empereur le crut, et envoya au Tunquin faire les cérémonies accoutumées en

pareil cas, ordonnant aux peuples de porter le deuil de la mort de leur Roi. Il permit en même temps à Tchih-Chou-Ming de gouverner le royaume, mais sans lui donner le titre de roi. C'est-ci, privé du titre qui faisait le principal objet de son ambition, prétexta sa vieillesse, et pria l'Empereur de donner le soin du gouvernement à Tchih-Touan, son frère, à quoi l'Empereur consentit. Six ans après Tchih-Touan ayant perdu la vie dans la guerre contre la Cochinchine, eut pour successeur son frère Tchih-Ouay, qui observa de son côté, comme l'empereur l'observa du sien, la cérémonie ordinaire dans les changements de règne au Tonquin. Mais ni ce prince, ni ses frères Chou-Ming et Touan, ne furent traités de rois de *Gannan* à la cour chinoise.

Ce fut dans ce temps-là que le Tonquin devint le proie d'un fameux usurpateur, qui, à force de crimes, parvint à un si haut point d'autorité et de puissance, qu'il fallut, pour ainsi dire, tout le poids de l'empire pour l'accabler. Ce scélérat étoit un seigneur tonquinois, nommé *Lykili*. Il étoit ministre d'état, et pour conserver le pouvoir sans bornes qu'il s'étoit arrogé, il ensanglanta deux fois le trône. D'abord il déposa Tchih-Ouay, et mit à sa place Chou-Ming, frère de ce roi détrôné ;

ensui
et cep
tuné
instru
qu'on
de Ly
sereb
de la
qu'il
ses p
narqu
se tro
s'expo

L'a
le mé
son m
un so
mort
de ce
Tchin
couro
vie, e
de T
après
impur
assou
qu'il
et les

ensuite il fit mourir secrètement Tchîn-Ouey, et cependant, sous le nom de ce prince infortuné, il envoya la tribut à l'Empereur, qui, instruit de ce tragique événement, défendit qu'on laissât entrer dans la Chine les envoyés de Lykili. Mais celui-ci n'étoit pas homme à se rebuter : malgré les dispositions défavorables de la cour impériale, il usa de tant d'artifices, qu'il vint à bout, l'an 1395, de faire accepter ses présents à l'Empereur. En effet, ce monarque crut que dans les circonstances où il se trouvoit, il devoit dissimuler, et ne pas s'exposer à une guerre ruineuse.

L'année suivante 1396, Chou-Ming subit le même sort que le roi son frère, et Lykili, son meurtrier, envoya à la cour de la Chine un seigneur tunquinois, pour annoncer cette mort, et faire savoir que Tchîn-ge-Koen, fils de ce roi, en occupoit la place. Le malheureux Tchîn-ge-Koen ne porta pas long-temps la couronne. En 1399, Lykili la lui ôta avec la vie, et mit sur le trône successivement deux fils de Tchîn-ge-Koen, qu'il fit aussi mourir l'un après l'autre. Enfin, après s'être ainsi baigné impunément dans le sang de ses rois, pour assouvir sa cruauté, il fit égorger tous ceux qu'il put trouver de la famille royale Tchîn, et les principaux de toutes les familles consi-

étranges attachées à cette maison. Le seul prince du sang qui restoit encore, Tchén-tien-Ping, trouva le moyen de se réfugier au pays de Laos. Quelques seigneurs, ses alliés ou amis, eurent aussi soin de disparaître, et de se cacher dans des lieux écartés.

Pendant ces sanglantes catastrophes, les mandarins des frontières de Kouang-Si et du Yunnan avertirent l'Empereur que Lykill avoit envahi plusieurs forteresses importantes de la frontière de Yunnan, et qu'ayant passé les limites fixées par les colonnes de cuivre, il s'étoit emparé de cinq villes et de leur territoire sur la frontière du Kouang-Si. L'Empereur eut beau donner à ce sujet les ordres les plus précis, Lykill n'y eut aucun égard. Plus audacieux que jamais, il prit le titre de roi; et changeant son nom et son surnom, il se fit nommer *Hou-Yven*; et son fils Tsang fut nommé *Hou-Kowen*. Il fit publier qu'il étoit descendant de l'empereur Chan, (qui vivoit, selon l'histoire chinoise, plus de deux mille ans avant Jésus-Christ.) Lykill prit encore le titre d'*Auguste*, d'*Empereur*, de *Père*, et fit gouverner le royaume par son fils.

L'an 1403 fut le premier du règne de Yonglo. Lykill fit tant par ses amis et par ses créatures, que cet empereur fut trompé. Croyant

que le
restoit
titare
pen à
comm
ordos
dans l
toute
du ro
de ma
reur q

Les
seigne
Tchin
sa pro
s'étant
heur d
cour d
planet
crimes
odieux
torité
ses co
sieurs
les dé
le seig
proch
sion,

que la famille Tchih étoit éteinte, et qu'il n'en restoit plus d'héritier, il lui accorda l'investiture et la patente de Roi de Gannan. Mais peu à peu il entra dans de justes défiances, et commençant à revenir de ses préventions, il ordonna à Lykili de rendre les places usurpées dans le Yunnan et le Kouang-Si, et lui défendit toute excursion et tout pillage sur les terres du roi de la Cochinchine. Lykili ne fit pas plus de cas des ordres et des défenses de l'Empereur que de ses reproches réitérés.

Les choses en étoient là, lorsqu'un grand seigneur du Tunquin, allié à la famille royale Tchih, et qui avoit vu l'entière extinction de sa propre famille par la tyrannie de Lykili, s'étant sauvé dans les montagnes, eut le bonheur de sortir du Tunquin, et d'arriver à la cour de la Chine. Il présenta à l'Empereur un placet, où il exposa avec énergie le détail des crimes de Lykili et de son fils, et la manière odieuse et cruelle dont ils avoient usurpé l'autorité royale. L'Empereur fit voir ce placet à ses courtisans. Ils furent tous indignés, et plusieurs même en versèrent des larmes. Comme les députés de Lykili étoient alors à la cour, le seigneur tunquinois leur fit les plus vifs reproches, et ces députés, convertis de confusion, ne surent que lui répondre. Un autre

pleux toucha encore plus l'Empereur. Ce fut celui du prince Tchia-tien-Ping, réfugié au pays de Laos. Ce prince fugitif, qui étoit frère du roi Tchia-ga-Kouey, représentoit qu'il étoit le seul de la famille royale qui restât, que tous les autres avoient été assassinés par les usurpateurs; et que tous ceux qui avoient paru attachés à sa famille, avoient été ou tués ou réduits à la dernière misère. Il supplioit l'Empereur d'être sensible à son infortune, de le prendre sous sa puissante protection, et d'envoyer des troupes pour punir les crimes des tyrans du Tanquin. L'Empereur, ému de compassion et de colère, jura qu'il ne laisseroit pas sans vengeance des crimes si énormes. Il envoya au pays de Laos de l'argent, des habits et des provisions, pour conduire à sa cour le prince Tchia-tien-Ping. Il traita avec toute sorte d'égards le tanquinnois de qui il avoit appris tout ce qui s'étoit passé, et fit faire à Lykili de sanglants reproches sur les actions atroces dont il s'étoit rendu coupable. Sa royauté découverte à la cour impériale, ce perfide prit le parti qu'il crut le plus conforme à la situation présente de ses affaires. Ce fut de se soumettre en apparence, de témoigner du repentir, et de faire restituer les places prises dans le Kouang-Si et le Yunnan.

Il pro
Ping y
Cep
secon
cour d
peren
sur le
l'Emp
ceter
rable
vivre
seigne
faire
de se
obéir.
Kiang
cinq
sa sub
L'e
reur
neurs
tourn
à la t
tière
le Tu
Tcho
arriv
n'éto

Il promit de plus de reconnoître Schin-tien-Ping pour son roi, et de le faire installer.

Cependant Tchén-tien-Ping, à la faveur des secours qu'il avoit reçus, arriva de Laos à la cour de la Chine. Il fut traité en roi, et l'Empereur lui promit de le mettre incessamment sur le trône de ses ancêtres. Quant à Lykili, l'Empereur parut croire qu'il parloit enfin sincèrement; il lui donna même un titre honorable, et des terres dans le Tounkin, pour y vivre avec distinction. Il fit alors partir des seigneurs de sa cour pour ce royaume, afin de faire avertir les grands et les peuples du pays de se disposer à recevoir leur roi, et à lui obéir. Hoan-Tchong, général chinois dans le Kiang-Si, eut ordre de préparer un corps de cinq mille hommes pour escorter le prince et sa suite, quand il arriveroit sur la frontière.

L'an 1406, quatrième du règne de l'empereur Yonglo, Tchén-tien-Ping, comblé d'honneurs et de présents, partit de la cour pour retourner au Tounkin. Le général-Hoan-Tchong, à la tête de sa petite armée, le reçut sur la frontière; et le prince avec cette escorte entra dans le Tounkin du côté de la ville Ping-tsiang-Tchou. Dès que Lykili eut appris qu'il étoit arrivé dans le Kouang-Si, et que son escorte n'étoit que de cinq mille hommes, il envoya

par divers chemins un grand nombre de troupes, lesquelles réunies formèrent une armée considérable. Hoan-Tchong qui s'avancait dans la plus grande sécurité, qui ignoroit, qui ne pouvoit pas même soupçonner ce que tramait Lykili, se vit, à quelques lieues de Ping-tsiang-Tchou, tout à coup investi par les troupes qui étoient en embuscade. A peine eut-il le temps de se reconnoître : le prince Schin-tien-Ping fut tué, l'escorte fut battue et obligée de reprendre le chemin de Kouang-Si, et quoique le général chinois combattit avec beaucoup de courage et d'intelligence, il fallut céder au grand nombre, et se retirer en désordre dans un lieu sûr. On peut juger aisément de l'indignation et de la colère de l'Empereur à cette nouvelle; ce ne fut pas un courroux impuissant. Ce prince, qui fut un grand capitaine, avoit sur pied de puissantes armées: les longues guerres qu'il avoit faites avec éclat contre les Tartares Mongous, avoient extrêmement aguerri les Chinois, et avoient formé de bons soldats et d'excellents officiers, toujours animés par l'exemple de Yonglo, qui depuis plus de vingt ans étoit sans cesse à la tête des armées en Tartarie, et presque toujours victorieux.

Yonglo fit donc assembler une armée formidable, commandée par d'anciens généraux,

bien se
accout
eut or
ritoire
avec u
qui, c
duire
tête de
Tunqu
Ces de
faitem
reur e
Lykili
pour
faire,

Aus
terres
chinoi
tagne
Il fit p
Lykil
nois d
mettr
famill
passa
Koua
il alla
un p

bien secondés par des officiers et des soldats accoutumés à vaincre. Le général Mouching eut ordre d'entrer dans le Tunquin par le territoire de Mong-tschien, ville de Yunnan, avec un grand corps de troupes. Tchangpou qui, comme généralissime et chargé de conduire une si importante expédition, étoit à la tête de la plus grande armée, pénétra dans le Tunquin par le territoire de Ping-tsiang-Tchou. Ces deux généraux et leurs lieutenants, parfaitement instruits des intentions de l'Empereur et de la résolution où il étoit de perdre Lykili, prirent toutes les mesures nécessaires pour réussir, et convinrent des opérations à faire, et du lieu où ils devoient se joindre.

Aussitôt que Tchan-pou fut entré sur les terres du Tunquin, il fit avec toute l'armée chinoise des cérémonies aux esprits des montagnes, des fleuves et des forêts de ce royaume. Il fit publier à haute voix la liste des crimes de Lykili et de son fils, et fit savoir aux Tunquinois qu'il venoit avec de si grandes forces pour mettre sur le trône de *Gannan* quelqu'un de la famille royale de *Tchin*. Ensuite il s'assura des passages sur la frontière du Tunquin et du Kouang-Si, (en 1406). Quelques jours après, il alla camper près de la rivière Tchang, y jeta un pont et la passa. L'avant-garde fut envoyée

à la ville de Kialin sur la rive boréale du fleuve Fouleang-kiang; et Tchang-pou avec le reste de l'armée s'approcha de la ville de Sin - fou. Mouching de son côté étant arrivé dans le territoire de la ville de Mong - tchien, alla camper sur le bord du fleuve Suenkoang-kian. Il fit de grands abatis d'arbres dans des forêts épaisses pour faire un chemin, s'assura de plusieurs forteresses et arriva avec toute son armée à Pehao. De là il vint trouver Tchang-pou, et ils conférèrent sur l'emploi qu'ils devoient faire de leurs forces.

Lykili et son fils avoient formé près de la ville de Topantching ou Hing - hoa - fou des retranchements qui tenoient un espace de près d'une lieue et qu'ils jugeoient imprenables. Ils étoient gardés par un grand nombre de troupes, et pour y arriver il falloit passer une gorge de montagnes. Quant à la ville, qu'ils croyoient en état de faire une longue résistance en cas d'attaque, une multitude infinie de soldats ou gens armés étoit occupée à la défendre. Lykili ne savoit pas sans doute à quels hommes il avoit à faire. Il ignoroit ce que Tchang-pou et Mouching étoient capables d'entreprendre et d'exécuter, par la longue expérience qu'ils avoient acquise dans le métier de la guerre.

Le
per un
se po
Tao,
fou.
exagè
de de
tranch
ayant
et jete
de cor
de Hin
gneur
ville.
sterna
qu'ils
midab
On
et en
Fou-l
la cap
la tro
s'y for
comm
fou, d
et les
de la
d'elle
rent f

Le premier alla camper à Santay, et fit équiper un grand nombre de barques. Monching se posta sur le bord septentrional du fleuve Tao, vis-à-vis les retranchements de Hing-hoa-fou. L'histoire chinoise de la dynastie Ming exagère sans doute, quand elle dit que plus de deux millions d'hommes gardoient ces retranchements. Quoi qu'il en soit, Tchang-pou ayant fait venir les barques armées en guerre, et jeter un pont de bois sur le fleuve, attaqua, de concert avec Mouching, les retranchements de Hing-hoa-fou, et s'y porta avec tant de vigueur, qu'il les força et se rendit maître de la ville. La perte d'un poste si important consterna tous les ennemis. Ils virent alors ce qu'ils avoient à craindre d'une armée si formidable commandée par de si bons généraux.

On s'étoit déjà emparé de la ville de Lintao, et en suivant le rivage méridional du fleuve Fou-leang-kiang, l'armée arriva à la vue de la capitale du royaume. Les généraux chinois la trouvèrent abandonnée. Ils y entrèrent et s'y fortifièrent. Un grand corps de troupes fut commandé pour aller à la ville de Tsing-hoa-fou, dont les rebelles avoient brûlé le palais et les maisons, avant que de se retirer du côté de la mer. Beaucoup de villes se soumirent d'elles-mêmes, et l'on força celles qui voulurent faire résistance

L'an 1407, les Lykili parurent en campagne; et le jour *Kiasse* (le 21 février) il y eut une première bataille que les rebelles perdirent près de la rivière Mououn-kiang. Trois mois après, ils parurent de nouveau à la tête d'une armée et s'avancèrent jusqu'au fleuve Fou-leang-kiang. Les généraux chinois leur livrèrent une seconde bataille le 4 mai. Elle fut décisive. Les rebelles furent entièrement défaits, et prirent la fuite, vivement poursuivis par de gros détachements; et comme on sut que les deux chefs avoient pris la route de Tchagan, on se rendit à Kilo sur le bord de la mer, dans le territoire de Tchagan: on arma des barques qui s'emparèrent de plusieurs bâtiments ennemis. Enfin, le jour *Kiatse* de la cinquième lune (le 16 juin), on se saisit de Lykili et de son fils sur la montagne Koa-kuang ou *Tinchin*, où ils s'étoient cachés, et ils furent conduits à la cour impériale. La prise de ces deux chefs de rebelles mit fin à la guerre, et tout le royaume fut soumis. L'Empereur fit faire de grandes réjouissances pour un si heureux événement, et il ordonna d'appeler *Kiaotchi* le royaume de Gannan.

Malgré les plus exactes recherches, on n'avoit trouvé personne qui fût de la famille des princes *Tchin*, ci-devant rois de Gannan. C'est

ce qui
ses gén
nois,
une pr
verneu
rier, u
darins
des go
premi
manda
comme
de gue
les gra
marine
écoles
d'habi
bons r
savant
dans l
mine,
guerr
cuté,
la Ch
que l
L'E
pour
veuv
des h

ce qui engagea l'Empereur à suivre l'avis de ses généraux et de plusieurs seigneurs tunquinois, qui lui conseilloyent de faire du Tunquin une province chinoise. Il nomma donc un gouverneur-général de cette province, un trésorier, un grand juge pour le criminel, des mandarins de divers tribunaux pour les affaires; des gouverneurs des provinces, des villes du premier, du second et du troisième ordre; des mandarins pour les tributs ou redevances; des commandants pour les troupes et pour les villes de guerre; des intendants pour le commerce, les grands chemins, les bâtimens publics et la marine; un tribunal pour les collèges et les écoles. De plus, il ordonna de faire un choix d'habiles ouvriers, de bons astronomes, de bons médecins, de gens lettrés; de personnes savantes dans l'art militaire, dans l'histoire et dans la marine; de jeunes gens forts et de bonne mine, pour être formés aux sciences ou à la guerre. Cet ordre particulier fut bientôt exécuté, et Tchang-pou fit partir pour la cour de la Chine neuf mille Tunquinois qu'il crut tels que l'Empereur les souhaitoit.

L'Empereur, prince sage et bienfaisant, pourvut libéralement à la subsistance des veuves, des orphelins et des pauvres. Il établit des hôpitaux; il fit réparer et embellir les sé-

général des princes de la famille royale *Tchin*; il accorda de grandes largesses aux veuves et aux parents de ceux qui étoient morts à la guerre; il fit dédommager les familles que *Lykai* avoit ruinées injustement; il laissa dans les emplois ceux qui n'étoient pas suspects; et beaucoup de *Tanquin* s'en obtinrent dans les armées ou dans les tribunaux; il fit rechercher avec soin les personnes habiles et probes, qui, se trouvant sans protecteurs, s'étoient retirés dans les montagnes et dans les lieux déserts; enfin il n'eut rien de ce qui pouvoit faire craindre sa nouvelle domination.

Tchang-pou arriva à la cour, et offrit à l'Empereur une carte géographique du *Tanquin*, avec le rôle des habitants, et un catalogue de ce qui s'y étoit trouvé.

Le *Tanquin*, suivant son mémoire, avoit de l'est à l'ouest dix-sept cent soixante lys, et du nord au sud deux mille huit cents. Cette étendue du nord au sud, si l'on suppose que le mémoire parle d'un chemin en droiture, est évidemment trop grande. Mais les cartes des généraux à la Chine sont tracées ordinairement sur les journées que font les troupes; or ces journées se font par des chemins qui ne sont presque jamais en droiture, à cause des détours qu'exige souvent le terrain. Au reste,

les
don
au p
Se
habi
quan
ainsi
trois
l'un
pour
lions
avoit
cinq
phan
riz (l
faisan
huit
des an
trois
même
en fer
sucr
détail
publi
Il
et Me
parti
aug

les lys dont parle Tchang-pou étoient de ceux dont deux cent quatre-vingts ou trois cents au plus font un degré de latitude.

Selon le même mémoire, le nombre des habitants montoit à plus de trois cent douze ouans de famille. Un ouan vaut dix mille, ainsi trois cent douze ouans de familles en font trois millions cent vingt mille; et supposé que, l'un portant l'autre, on compte six personnes pour chaque famille, ce seroit dix-huit millions sept cent vingt mille personnes. Il y avoit dans le Tunquin vingt-trois ouans et cinq mille neuf cents bœufs, chevaux et éléphants : treize cent soixante ouans en tan de riz (le tan, du temps de l'empereur Yonglo, faisant le poids de cent vingt livres chinoises); huit mille six cent soixante et dix barques, et des armes au nombre de deux cent cinquante-trois ouans. Tchang-pou ne dit rien dans son mémoire de ce qui fut trouvé en or, en argent, en fer, en cuivre, en soie, toiles, meubles, sucre, pierreries, raretés, etc. Peut-être ce détail étoit-il dans un autre mémoire qu'on ne publia pas.

Il étoit juste que les généraux Tchang-pou et Mouching reçussent des récompenses proportionnées à de si importants services. Yonglo augmenta leurs revenus et leurs privilèges et

les éleva aux premières dignités de l'empire. Il avança aussi tous les autres officiers. Il eut de plus une attention particulière à distinguer et à honorer les seigneurs alliés à la famille royale *Tchin*, et les autres seigneurs tunquinois qui avoient paru contraires au parti de Lykill.

Tout étant ainsi réglé dans le Tunquin, les généraux ramenèrent à la Chine les meilleures troupes. La faute que l'on fit, fut de ne pas laisser dans ce royaume un assez grand nombre de troupes chinoises. On compta un peu trop sur la fidélité des soldats, des officiers et des mandarins tunquinois qui s'étoient soumis. En effet, il vint à plusieurs d'entre eux la pensée de se soustraire à la domination chinoise, et l'espérance de pouvoir le faire sans grande difficulté. Il s'éleva des chefs de parti, et il parut de tous côtés de petits corps d'armée. Ils s'emparèrent d'une bonne partie des places maritimes, et ils devinrent les maîtres presque absolus de la navigation sur les rivières. Les rebelles firent d'abord des pertes; mais les Chinois en firent de plus grandes, et ils avoient bien de la peine à se maintenir dans la capitale et dans les autres places importantes.

L'Empereur, instruit du mauvais état des affaires, renvoya promptement dans le Tun-

quin
armé
roya
barq
tés,
cette
beau
céder
dans
rent
fut
peine
chefs
lorsq
rebel
pays
ges q
et M
tieux
gieux
- Le
Il av
par l
l'hab
toute
extré
tagne
Tcha

quin Tchang-pou et Mouching avec une bonne armée. Ces généraux, de retour dans le royaume, firent armer un grand nombre de barques montées par des matelots expérimentés, afin de rendre libre la navigation. Dans cette nouvelle guerre, ils eurent à surmonter beaucoup plus de difficultés que dans la précédente contre le rebelle Lykili. A la vérité, dans les combats sur terre et sur mer, ils eurent presque toujours l'avantage, mais ce ne fut qu'en perdant beaucoup de monde. A peine avoient-ils pris et mis à mort plusieurs chefs de parti, qu'il paroissoit en campagne, lorsqu'on s'y attendoit le moins, de nouveaux rebelles, soutenus sous main par le prince du pays de Laos, et par les peuples à demi sauvages qui habitoient les montagnes. Tchang-pou et Mouching reprirent les villes dont les séditieux s'étoient emparés, et firent un prodigieux carnage des troupes révoltées.

Le principal chef s'appeloit Tchink-Kouang. Il avoit été secouru en argent et en éléphants par le roi de la Cochinchine ; mais la valeur et l'habileté des généraux chinois avoient détruit toutes ses ressources. Réduit à la dernière extrémité, il se réfugia d'abord dans la montagne Tchou-Paychan, au territoire de Tchang-fou ; mais ne s'y trouvant pas en sù-

reté, il prit avec un certain nombre de rebelles la route du pays de Laos. Tchang-pou le poursuivit, et fit savoir au prince de Laos qu'il entreroit dans ses états avec l'armée chinoise, s'il continuoit à protéger Tchîn-ki-Kouang. Ce prince appréhendant l'entrée d'une armée étrangère dans son pays, abandonna à son sort le malheureux Tchîn-ki-Kouang. Celui-ci ne trouvant pas dans Laos l'appui dont il s'étoit flatté, chercha une autre retraite, mais inutilement. Il fut pris avec quelques autres chefs des rebelles sur la frontière de Laos, l'an 1414, le jour Kouey-Ouey, qui répond au 30 mars. Tchang-pou et Mouching rendirent compte de tout à la cour. L'Empereur persuadé que la révolte étoit finie; ordonna aux généraux de laisser dans le Tunquin des troupes suffisantes. Tchang-pou fut appelé à Peking, parce que l'Empereur, qui connoissoit ses talents, et qui alloit faire la guerre en personne aux Tartares-Mongols, voulut l'avoir auprès de lui. Mouching eut ordre de retourner dans la province du Yunnan, où sa présence étoit nécessaire; et Lypin, officier de réputation, fut nommé général en chef dans le Tunquin.

On croyoit ce royaume soumis, et il ne l'étoit pas. Des peuples accoutumés à la présence de leur souverain, ne peuvent sans chagrin

cesser d
que la r
pays es
vince d
les ven
les gé
Chino,
avec
rétabli

Un
district
dans le
Lyn, S
donne
titre de
de plus
de sold
Le gén
envoyé
ordres
des vill
bre de
saler
de l'Em
sur sa
qu'il en
suite
étoit

cesser de le voir au milieu d'eux. Il leur parut que la royauté ennoblit une nation ; et que ce pays est avili et dégradé lorsqu'il devient province d'une puissance étrangère. Tels étoient les sentimens des Tanguinois. Aussi, dès que les généraux chinois furent retournés à la Chine, la révolte recommença, et continua avec assez de succès pour ne finir que par le rétablissement de la royauté.

Un mandarin de guerre à Golo, ville du district de Tching-hou-Pou, nommé Hahle dans les livres chinois, bon officier, nommé Lyli, fut la cause de ce soulèvement. Il se donna le titre de prince, et à son frère le titre de général. Ces deux frères se saisirent de plusieurs villes ; et amassèrent beaucoup de soldats, d'officiers et de mandarins chinois. Le général Lyli étoit nuit et jour occupé à envoyer des détachemens, et à donner les ordres nécessaires pour pourvoir à la sûreté des villes. Il prit et fit mourir un grand nombre de rebelles ; mais parce qu'il ne put se saisir de Lyli, il fut accusé, l'an 1410, après de l'Empereur, qui lui fit des reproches amers sur sa lenteur. Ces reproches et le chagrin qu'il en conçut, le rendirent plus vif à la poursuite du chef des séditieux. Mais ce chef étoit un homme actif et rusé, qui se peignoit

aux circonstances, et qui se réfugia à propos au pays de Laos, pour rentrer ensuite dans le Tounquin quand l'occasion s'en présenteroit. Lypin, après avoir dissipé presque tous les rebelles, ou par lui-même, ou par ses lieutenants, mourut l'an 1422, et le général Tchi fut mis à sa place. Ce nouveau chef s'étant rendu dans le territoire de Suen-koang-fou en vint aux mains avec Lyli. L'armée des rebelles fut taillée en pièces, et leur chef obligé de prendre la fuite. Ce fut dans ces circonstances que l'empereur Yonglo mourut en Tartarie l'an 1424, le 12 d'août, âgé de soixante-cinq ans.

Cette mort fut d'un grand avantage pour le parti des révoltés. Suen-song, petit-fils d'Yonglo, lui succéda, et Lyli s'appliqua à le tromper. Ce chef des séditieux avoit, avant sa révolte, contracté des liaisons étroites avec les principaux officiers chinois; et depuis il n'avoit pas tout-à-fait interrompu ce commerce. Il en amusoit plusieurs par des promesses de se soumettre. Il s'étoit d'ailleurs aperçu que beaucoup de mandarins chinois étoient las de la guerre dans un pays étranger, dont le climat occasionnoit dans les troupes des maladies continuelles, et qu'ils pensoient à proposer à l'Empereur d'abandonner le Tounquin. Il savoit de plus que Ouang-Tong, qui venoit d'être fait généralis-

sime, e
maître
crétien

Pen
destin
1426,
du ro
l'insu
son a
mais
ces d
c'est
ses o
ce ch
refu
veme
temp
coup
les f
fond
une
Tch
qui
fita
pou
con
loir
mu

sime, étoit très porté à donner ce conseil à son maître. Il prit donc le parti de négocier secrètement avec lui.

Pendant que dura cette négociation clandestine, Lyli eut de grands avantages, et l'en 1426, il faillit se rendre maître de la capitale du royaume. L'année suivante, il vint encore l'insulter. Mais Quang-Tong survint et battit son armée. Lyli parut alors saisi de crainte ; mais une chose qui prouve qu'il y avoit entre ces deux généraux une véritable collusion, c'est que Quang-Tong n'écouta pas ceux de ses officiers qui lui proposoient de poursuivre ce chef de rebelles et de s'en saisir, et qu'il refusa de se donner à cet égard aucun mouvement. Lyli au contraire sut mettre à profit le temps qu'on lui donnoit. Il apprit que beaucoup de troupes chinoises étoient arrivées sur les frontières du Kouang-Si et du Yunnan : il fondit sur elles à l'improviste, et remporta une victoire complète près de la rivière de Tchan. Etant ensuite informé de la déunion qui étoit entre les généraux chinois, il en profita habilement, aussi bien que de sa victoire, pour ranimer l'intelligence qu'il avoit toujours conservée avec Quang-Tong. Il la poussa si loin, qu'enfin Quang-Tong et lui se promirent mutuellement de s'accorder ensemble, et en

furent serment : en conséquence, plusieurs postes importants, occupés par les Chinois, furent pris faute de secours.

Un autre stratagème qui réussit à Lyli, fut de travailler par ses émissaires à faire croire à l'Empereur que Tchih-Hao étoit de la famille royale de Tchih : on ajouta même que cette descendance avoit été vérifiée, et que rien n'étoit plus constant. L'Empereur, qui cherchoit un prétexte pour finir une guerre onéreuse, fut charmé de le trouver. Il fit sur le champ proclamer Tchih-Hao, roi de Tunquin ; l'amnistie fut accordée à Lyli, et tous les Chinois eurent ordre de sortir de ce royaume. L'infidèle Oung-Tong, avec ses troupes, avoit déjà prévenu cet ordre : on lui en fit avec raison un crime à la cour, de même qu'à ceux qui avoient suivi son exemple ; mais dans la suite ils obtinrent leur grâce. Les Chinois sortis du Tunquin étoient au nombre de quatre-vingt-six mille ; ceux qui périrent ou qui furent retenus captifs étoient en beaucoup plus grand nombre.

Lyli se trouva donc maître absolu, et Tchih-Hao, qui n'étoit roi que de nom, étant mort sans postérité l'an 1428, l'empereur, après qu'on l'eut assuré que la famille Tchih étoit entièrement éteinte, déclara Lyli gouverneur héréditaire du Tunquin, et reçut honorable-

ment ses
lennel po
tère et v
de Ty, q
Chinois
pas s'en
étrangere
fleurer de
C'est l'at
occident
tats à K
orientale
Kang, C
temps to
nom de
Lyli e
l'Emper
qui mon
héritier
porteur.
déclare
n'en d
bord h
cours
et fire
notre.
Maho
malhe
finit e

ment ses députés, ses présents, et un acte solennel par lequel Lyr se reconnoissoit tributaire et vassal de l'Empereur. Lyr prit le titre de Ty, qui signifie *Maître souverain*, et que les Chinois ne donnent qu'à l'Empereur, et ce n'est pas son servir pour désigner les rois des pays étrangers; il mourut l'an 1432, après avoir fait fleurir dans son pays les sciences chinoises. C'est lui qui donna le titre de *Ly-tou* ou *Ly-tou occidental*, à Tching-tiao-tou, et de *Ly-tou oriental* à Kiao-Tchou, capitale du royaume. Ce nom oriental en chinois est *Tong-Tou* ou *Tong-King*, et c'est pour cette raison que depuis ce temps on donne au royaume de Ganhan le nom de *Tong-King* ou *Tanquin*.

Lyr eut pour successeur son fils Lyrin, que l'Empereur en 1430 déclara roi de Ganhan, et qui mourut en 1442. Après lui, son fils Lysou hérita du trône, et reçut l'investiture de l'Empereur. Ce prince commença son règne par déclarer la guerre à la Cochinchine; l'histoire n'en dit pas les raisons: son armée pilla d'abord le port de Sin-Tchou, et dans différentes courses que firent les Tanquinois, ils prirent et firent esclaves trente-trois mille Cochinchinois. Il y eut ensuite un combat très-vif, où Mahopenkat, roi de la Cochinchine, eut le malheur d'être fait prisonnier, malheur qui ne finit qu'avec sa vie.

L'an 1459, Lysun, plus malheureux encore que son prisonnier, périt par la perfidie de Ly-Hong, son frère, qui se fit ensuite déclarer roi. Mais il jouit peu de son crime. Neuf mois après son usurpation il fut déposé, et Lyhao, autre frère du roi défunt, prit sa place et reçut de l'Empereur la patente de roi.

Le Tunquin eut dans Lyhao un roi guerrier, ambitieux et redoutable à ses voisins. L'an 1468, il s'empara de la ville Pintaiang dans le Kouang-Si. En 1471, il fit prisonnier Panlo-tchay-Tsuen, roi de la Cochinchine, et trois ans après il mit encore dans les fers Panlo-tchay-Ive, frère du roi prisonnier. Après ces deux victoires, il se vit maître de la Cochinchine, et ajouta ce royaume à ses états. Il ne se contenta pas de cette conquête. Il envoya ses troupes faire du dégât et du ravage dans la province de Canton. Il menaçoit même les frontières du Yunnan du côté de Mong-tschien, et il en seroit venu à des hostilités, si les mandarins chinois de ces frontières n'eussent eu ordre de l'Empereur de s'opposer vigoureusement aux courses que les Tunquinois voudroient y faire. Quoique Lyhao s'embarrassât peu des ordres de la Chine, il voulut pourtant garder les bienséances et justifier sa conduite, surtout au sujet de la guerre contre la Cochinchine,

et il n'e
sement
les terr
ses vue
vingt-d
de Lao
cruant
de La
lui éch
quel
Chine
ce pa
vers
nord
Siam
quel
dit
sur
prin
qu'i
sui
réf
Tel
ha
fo
L
im
ce

et il n'épargna pour cela ni artifices, ni déguisements, ni mensonges. N'osant plus inquiéter les terres de l'empire, il tourna d'un autre côté ses vues ambitieuses; et, à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes, il entra dans le pays de Laos. On ne peut exprimer le ravage et les cruautés qu'il y exerça. Il fit mourir le prince de Laos et deux de ses fils; mais le troisième lui échappa, et se retira au pays de Papé, lequel étoit alors tributaire de l'empereur de la Chine; et dépendoit du Yunnan. Aujourd'hui ce pays appartient au roi d'Ava. Il est situé vers le sud-ouest de Tchely, lequel étant au nord-ouest de *Porselau*, ville du royaume de Siam, est apparemment contigu à Papé. Par quelques textes chinois, comparés avec ce que dit M. de la Loubere dans la relation de Siam sur ses anciens rois, il paroît que les premiers princes de Siam étoient du pays de Papé. Quoi qu'il en soit, Lyhao ayant résolu de poursuivre le fils du prince de Laos, qui s'y étoit réfugié, publia un faux ordre au prince de Tchely de joindre ses troupes à celles de Lyhao pour attaquer Papé. Mais ni la ruse ni la force ne lui réussirent dans cette expédition. Le souverain de Papé ne se laissa pas attaquer impunément. Il se mit en marche avec beaucoup de troupes pour couper le retour à l'ar-

mée tunquinoise, et il en fit périr sans différentes rencontres plus de dix mille hommes. Lyhao fut donc obligé, pour ne pas s'exposer à perdre toute son armée, de reprendre à la hâte le chemin du Tunquin. Outre la honte du mauvais succès, il eut à essuyer les reproches les plus sanglants de la part de l'Empereur, que cette injuste entreprise avoit extrêmement irrité.

Une suite du mécontentement de ce monarque, fut la protection ouverte qu'il accorda au prince Koulay de la famille royale de Cochinchine. Il lui donna le titre de roi, et pensa à le renvoyer dans ce royaume. Mais Lyhao rompit toutes les mesures de l'Empereur et de Koulay. Il resta en possession de la Cochinchine, où sa puissance prenoit tous les jours de nouveaux accroissements. Il avoit sur mer un grand nombre de vaisseaux qui faisoient des prises même sur les Chinois. Il en vouloit surtout aux vaisseaux de Malacca.

Lyhao mourut en 1497, et laissa sa couronne à son fils Hoey. Celui-ci mourut en 1504, et eut pour successeur son fils Lykien, qui mourut la même année. Après lui, Lyli son frère régna, mais ce prince choisit mal ses ministres. Il confia le gouvernement de ses états à des seigneurs de la famille de sa mère,

gens avides
leurs prin
tèrent à la
donner la
Likiang,
loncer. Il
ministres,
sité sur la
bns, qui g
sion aux
Tehinkao.
ist de la
deux fils,
reignait
révolution
le Tunqu
bientôt
de la co
signale
toit son
se retir
entière
avec le
notre
tcheou
Ce
nouve

gens avides et cruels, qui firent mourir plusieurs princes de la famille royale, qui attentèrent à la vie du Roi, et qui l'obligèrent à se donner la mort. Un grand seigneur, nommé Likong, ne put souffrir ces exès et ces violences. Il vint à bout de chasser ces mauvais ministres, et de les faire périr tous. Il mit ensuite sur le trône Ly-tcheou, prince peu habile, qui gouverna si mal, qu'il donna occasion aux grands troubles qu'éleva contre lui Tchinkao. Ce rebelle, qui se disoit frere du roi de la famille royale Tchou, secondé de ses deux fils, souleva les peuples, fit assassiner le roi Ly-tcheou, et usurpa l'autorité royale.

Un peu de pays, comme l'on voit, où les révolutions aient été plus fréquentes que dans le Tonquin. Celle dont je viens de parler fut bientôt suivie d'une autre. Un autre seigneur de la cour rendit en cette occasion un service signalé à la famille royale. Moutong-Fong (c'étoit son nom) attaqua Tchinkao, l'obligea de se retirer de la capitale, lui livra bataille, défit entièrement cet usurpateur, et, de concert avec les autres grands seigneurs, fit reconnoître pour roi Ly-hoey, neveu du roi Ly-tcheou.

Ce service étoit grand sans doute; mais le nouveau roi en fut trop reconnoissant. Il donna

à Moteng-Yong toute autorité pour gouverner, et le fit généralissime sur mer; élévation excessive qui fit naître dans l'esprit d'un sujet la pensée d'être seul le maître. Son premier objet fut de se défaire de Tchinkao, qui s'étoit fortifié dans les départements de Leang-Chap et de Tay-Yven. Moteng-Yong alla lui livrer bataille, et remporta une victoire complète. L'usurpateur périt dans sa fuite, et c'est par cet événement que finit l'an 1521.

L'année suivante, Moteng-Yong leva entièrement le masque; il prit le titre de prince, nomma son frère Mokouang-taien pour aller gouverner le département important de Hay-tong-sou, et commença à prendre des mesures pour exécuter l'horrible dessein qu'il avoit conçu de faire mourir le roi Ly-hoey.

La princesse, mère du foible monarque, fut instruite du complot. Elle se réfugia avec son fils, et quelques seigneurs de confiance, à Tsing-hoa-sou. Ils se fortifièrent dans cette cour occidentale, tandis que Moteng-Yong gouvernoit à la cour orientale. On peut aisément imaginer quelle confusion tous ces mouvements causèrent dans le royaume. Les pays entre la cour orientale et la mer orientale, avec les principales villes au nord du fleuve Fouleang jusqu'au Kouang-Si et à l'Yunnan, et les frontières de

Canton ,
Moteng-Y
mille , fit
fang-Yon
Monarque

Cette
la vie du
son succe
fut d'env
ne; mais
sur la fro
de Ly-n
ques-uns

Enfin
arriva à
placet d
Tunquin
royaum
pour se
de la v
çoit à é
néraux
nan, et
à l'ext
outre
qu'il c
quin
qui, d

Canton , obéirent aux rebelles. L'an 1530 , Moteng-Yong , pour assurer le trône à sa famille , fit gouverner ses états par son fils Mo-fang-Yong : pour lui , il prit le titre de *grand Monarque père*.

Cette année fut la dernière du règne et de la vie du roi Ly-hoey. Son frère Ly - ning fut son successeur. Le premier soin de ce prince fut d'envoyer des députés à la cour de la Chine; mais Moteng-Yong entretenoit des espions sur la frontière , et par ses intrigues les députés de Ly-ning furent arrêtés en chemin; quelques-uns même y perdirent la vie.

Enfin , en 1537 , un député du roi Ly-ning arriva à la cour. L'Empereur apprit par le placet de ce prince tous les événements du Tunquin , et fut d'abord porté à favoriser ce royaume. Il nomma des seigneurs de sa cour pour se rendre aux frontières , et s'y informer de la vraie cause des troubles dont il commençoit à être instruit. Il ordonna à un de ses généraux d'aller à Mong-tschien , ville du Yunnan , et de s'assurer du pays de Lien-hoa-tan , à l'extrémité du district de la ville; il voulut outre cela être informé du nombre des troupes qu'il conviendrait de faire entrer dans le Tunquin par le Kouang-Si , en y ajoutant celles qui , du Yunnan , viendroient par le district de

Mong-tschien : en un mot, il souhaita savoir toute la dépense qu'il y auroit à faire pour l'armement par terre et par eau en cas de guerre. De son côté, Moteng-Yong ne restoit pas dans l'inaction. Il envoya aussi des députés à l'Empereur, paroissant disposé à obéir sans délai à ses ordres : il lui envoya en même temps une carte du Tunku, et le rôle de ses habitants. D'ailleurs, il n'épargna rien pour avoir des protecteurs; et en effet, il en eut de si puissants, qu'ils déterminèrent l'Empereur à examiner et à faire examiner ce qui lui étoit proposé de sa part, et à le traiter favorablement.

L'an 1540, les commissaires de ce monarque arrivèrent sur les frontières du Kouang-Si et du Tunku. Moteng-Yong leur envoya un de ses fils, avec quarante-deux de ses principaux mandarins. Ils présentèrent l'acte par lequel Moteng-Yong et son fils se soumettoient aux ordres de l'Empereur, et se déclaroient ses fidèles sujets. Les commissaires lurent à haute voix le rescrit de l'Empereur, qui leur accordoit l'amnistie et le pouvoir de conserver les états qu'ils possédoient actuellement, à condition de payer de trois en trois ans le tribut déterminé. Le rescrit portoit, que désormais le Gannan n'auroit pas le titre de royaume; mais qu'il porteroit le nom de seigneuries héréditaires, dépendantes de l'Em-

pereur. On
le titre de
un sceau
minée pour
possédoit.
de suivre
renvoyait
deux man
des ordres

Les em
bruit, inju
ritier du
clarèrent
cendant,
et qu'en
rémonies
moire de
pas accu
le disper
au tribu
tenta de
perceur
du pay
quin au
impéri
Mot
lier M
lui, et

pereur. On donna à Moteng-Yong et à son fils le titre de *seigneur héréditaire* du Tonquin, et un sceau d'argent. La même chose fut déterminée pour le prince Ly-ning et les états qu'il possédoit. Dans les deux états, il fut ordonné de suivre le calendrier de la cour. Ensuite, on renvoya le fils de Moteng-Yong et les quarante-deux mandarins, qui avoient écouté sur leurs genoux les ordres de l'Empereur.

Les ennemis de Ly-ning avoient répandu le bruit injurieux qu'il n'étoit pas légitime héritier du roi Ly-tcheou. Les commissaires déclarèrent que le prince Ly-ning étoit vrai descendant, et l'héritier légitime de Ly-tcheou, et qu'en cette qualité, il pouvoit faire les cérémonies à la salle destinée à honorer la mémoire des ancêtres. Et comme Ly-ning n'étoit pas accusé de révolte ou de désobéissance, on le dispensa de venir ou d'envoyer des députés au tribunal des commissaires; et l'on se contenta de lui faire savoir les ordres que l'Empereur avoit donnés pour faire finir les troubles du pays, et pour éviter les maux que le Tonquin auroit soufferts par l'entrée d'une armée impériale.

Moteng-Yong mourut l'an 1542. Son héritier Mo-fang-Yong avoit cessé de vivre avant lui, et avoit laissé un fils nommé *Souhay* qui

eut la patente impériale de gouverneur et seigneur héréditaire du pays de Gannan. Après la mort de Moteng - Yong, la division se mit dans la famille de *Mo*. Ses états étoient partagés entre plusieurs chefs, qui se firent une guerre si vive, qu'ils s'affoiblirent mutuellement, et qu'en 1577 cette famille se trouva entièrement déchue de sa puissance et de son autorité.

Il n'en fut pas ainsi de la famille de *Ly*. Elle sut profiter de ces divisions et régner honorablement à Tsing-hoa-Fou. *Lyouey-Tan*, chef de cette famille, attaqua, l'an 1591, le plus puissant seigneur de *Mo*, le vainquit dans une bataille, et reprit la capitale du Tounkin et les meilleures villes qui avoient été usurpées sur la famille de *Ly*. En 1597, se voyant maître de tout le royaume, il paya tribut à l'Empereur, offrit une statue d'or, et eut la patente de gouverneur héréditaire. A sa cour, il vivoit en roi; mais il n'avoit pas de l'Empereur la patente de roi. Les seigneurs *Mo* furent donc obligés de chercher une retraite sur les frontières des provinces chinoises de Canton, Kouang - Si et Yunnan. Là, ils se trouvèrent réduits à ne posséder que la ville de Koaping et son territoire. Cependant, à la cour de l'Empereur, leur famille avoit le même rang que celle de *Ly*.

Lyouey
1597. Ly
envoyé l
diplôme
verneur
mort, se
l'ennem
fam
tonnés
vinces
ils s'arr
d'une
coup d
dans la
Mo-
point
jouer
armes
lui - ci
rencon
comba
cubine
king,
gner l
il rest
deux
ment
la dy

Lyouey-Tan mourut dans le cours de l'année 1597. Lyouey - Sin régna après lui; et ayant envoyé le tribut ordinaire, il eut en 1606 le diplôme de l'Empereur, qui le déclaroit gouverneur héréditaire du Tunquin. Après sa mort, son fils Lioney-Ki prit sa place, et fut l'ennemi le plus redoutable des seigneurs de la famille *Mo*. Plusieurs d'entre eux s'étoient cantonnés dans des montagnes voisines des provinces de Yunnan, Canton et Kouang-Si. Là, ils s'arrogeoient le titre de prince, et à la tête d'une troupe de brigands, ils faisoient beaucoup de ravages, soit dans le Tunquin, soit dans la Chine.

Mo-king, chef de leur famille, ne se borna point à une guerre de cette nature; il voulut jouer un rôle plus considérable, et prit les armes en 1624 contre le roi Lyouey - Ki. Celui-ci, aussi brave, et plus heureux, alla à sa rencontre, le défit, tua son fils aîné dans le combat, et fit prisonniers sa femme, ses concubines et son troisième fils; de sorte que *Mo-king*, avec son second fils, put à peine regagner les montagnes et revenir à Koaping, où il resta sous la protection de l'Empereur. Les deux familles *Ly* et *Mo* persistèrent opiniâtrement dans leur inimitié le reste du temps que la dynastie *Tayming* régna dans la Chine.

Ce fut l'an 1644 que cette dynastie fut détruite. Chutchi, prince tartare-mantchou, bien-tout de l'Empereur régnant, devint Empereur des Tartares et des Chinois. Dès le commencement de son règne, il reçut l'hommage et le tribut de Mo-king-Yao, et lui accorda la patente de gouverneur héréditaire, laquelle n'étant arrivée qu'après la mort de Mo-king, fut remise à son fils, Mo-Tvent-sing. On ne sait point s'il y a encore à Keeping des descendants de cette famille, avec les privilèges et les honneurs de leurs ancêtres. Quant à la famille Ly, elle s'est soutenue dans tout son éclat. En 1661, le vice-roi de la province de Kouang-Si assura la cour de Pekin que Lyouey-Ki, chef et héritier de cette famille, se comportoit en fidèle sujet de l'Empire; et cinq ans après, le tribunal des rites représenta à l'empereur Cang-Hi que la famille de Ly étoit digne de recevoir de grands honneurs et de grands privilèges. Ce sage Empereur voulut apparemment s'assurer de plus en plus de la vérité de ces témoignages : il resta quelques années sans rien faire à cet égard; mais en 1683, il envoya un seigneur à la cour du Tunkin avec un diplôme qui déclaroit roi de Gannan le prince Lyouey-Tehing. A ce diplôme, l'Empereur ajouta des caractères chi-

nois, e
Mais c
limites
ville d
d'exan
été, q
autres
de Mo
s'en ti
se com
En
Kang-
louan
mand
jourd
famille
jours
Pekin

Es

Da

1320

nom

les p

pere

illust

nois, écrits de sa main, à la louange du prince. Mais comme ce prince prétendoit étendre les limites du Tounquin jusqu'à Mong-Tao-Hien, ville du Yunnan, les grands eurent ordre d'examiner cette prétention, et leur avis ayant été, que les limites devoient être fixées comme autrefois au pays de Lien-Hoa-Tan, du district de Mong-Tao-Hien, l'Empereur ordonna qu'on s'en tint à cette décision, et le roi de Tounquin se conforma à cet ordre.

En 1725, l'empereur Tong-Tching, fils de Kang-Hi, écrivit quatre caractères chinois à la louange du roi Lyouey-Tao, qui avoit demandé l'investiture et payé tribut. Encore aujourd'hui, sous l'empereur Kieng-Long, la famille *Ly* occupe le trône du Tounquin, toujours en bonne intelligence avec la cour de Peking.

ECLAIRCISSEMENT SUR les Cartes du Tounquin

DANS le xiv^e siècle (entre les années 1314 et 1320), un astronome et géographe chinois, nommé *Tchouche*, dressa les cartes de toutes les provinces de l'empire. Il vivoit sous l'empereur tartare Yven-Gin-Hong, un des plus illustres empereurs qu'ait eus la Chine. Pendant

que Tchouche étoit à sa cour, il s'y trouva quantité de savants mathématiciens, dont plusieurs étoient de Balke, Samarcande, Bokara et autres lieux voisins : il y en avoit de Perse, d'Arabie et de Constantinople. Il est probable que ces savants eurent grande part aux cartes de ce géographe.

L'empereur chinois Kia-Taïng fit faire depuis une nouvelle édition de ces cartes ; il y fit ajouter celle du Tunquin, et ordonna qu'on suivit la même méthode que Tchouche avoit employée. Voici en quoi consiste cette méthode. La carte est divisée en carrés. Chaque carré contient cent lys. Trois cents lys font vingt lieues marines ; ainsi, trois carrés du nord au sud font un degré de latitude, et de l'est à l'ouest, un degré de longitude. Si donc on a la longitude et la latitude d'un lieu quelconque de la carte, on est sûr, en comptant les carrés du nord au sud, ou de l'est à l'ouest, de trouver aisément les latitudes et les longitudes de tous les autres lieux dont on veut savoir la position.

Il faut observer que les lignes du nord au sud ne sont pas des méridiens ; elles représentent seulement les différences en latitude : il faut se régler sur le méridien de Pekin, qui, en supposant le premier méridien à l'île de Fer, est à 134 degrés de longitude ou environ ;

ainsi, le
méridien
rient vi
Tunqui
que Pek
elle est
gitude

Quar
39 deg
dit que
soit du
Pekin,
il y a d
du sud
quarts
plus m
près de
est à p

Il est
nomin
ville,
du sec
et les

ainsi, comme de la capitale du Tunquin au méridien de Pekin, il y a de l'occident à l'orient vingt-huit carrés et demi, la capitale du Tunquin est, selon la carte, plus occidentale que Pekin de 10 degrés 6 minutes 30 secondes : elle est donc à peu près à 123 degrés de longitude 53 minutes et 30 secondes.

Quant à la latitude, celle de Pekin est de 39 degrés 55 minutes; et comme nous avons dit que tous les carrés, soit de l'est à l'ouest, soit du nord au sud, doivent être rapportés à Pekin, et que, selon cette façon de compter, il y a de la capitale du Tunquin jusqu'à Pekin, du sud au nord, 59 carrés et près de trois quarts; il s'ensuit que la capitale du Tunquin est plus méridionale que Pekin de 19 degrés et près de 55 minutes, et, par conséquent, qu'elle est à près de 20 degrés de latitude.

Il est bon d'avertir aussi que lorsque la dénomination *Fou* est à la suite du nom d'une ville, cette ville est du premier ordre; les villes du second ordre ont la dénomination *Tsao*, et les villes du troisième ordre, celle de *Nien*.

2°

LÉTTRE

De P. de Premare, missionnaire de la Compagnie
de Jésus, au révérend P. de la Chaise, de la
même Compagnie, confesseur du Roi.

A Canton, le 17 février 1699.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

La part que vous voulez bien prendre à tout
ce qui regarde nos missions, nous oblige à
vous rendre compte de notre voyage. Il est si
nouveau, et l'on s'attend si peu, dans la rela-
tion d'un voyage de France à la Chine, à en-
tendre parler du royaume d'Achen et de la
ville de Malaca, que vous ne serez peut-être
pas fâché d'apprendre comment nous nous
sommes jetés dans une route si extraordinaire,
et ce que nous y avons trouvé de remarquable.

Nous avons eu bien des aventures; mais
avant de vous en parler, je vous dirai que nous
rencontrâmes, vers la ligne, l'escadre de M.

des An
Nous et
compag
cette es
que dar
au cap
qui souh
une tro
devoir
pères.
Baborie
sionnai
sur l'es
Fouque
perie.

Pour
on le c
ges du
coup d
de la C
ce qui
le jardi
puisse
coup n
point,
des pa
d'eau,
c'est u

des Angers qui alloit aux Indes orientales. Nous eûmes le plaisir d'embrasser nos chers compagnons, qui étoient sur les vaisseaux de cette escadre, et qui n'arriveront à la Chine que dans un an. Ils nous rejoignirent encore au cap de Bonne-Espérance; et le P. Bouvet, qui souhaitoit ardemment de conduire à la Chine une troupe nombreuse de missionnaires, crut devoir prendre avec lui quelques-uns de ces pères. Il prit en effet les PP. Domenge et Baborier, et nous nous trouvâmes onze missionnaires jésuites sur l'*Amphitrite*. Il ne resta sur l'escadre de M. des Augers, que les PP. Fouquet et d'Entrecolles, avec le frère Fraperie.

Pour ce qui est du cap de Bonne-Espérance, on le connoît assez en France depuis les voyages du P. Tachard; mais il faut mettre beaucoup de différence entre ce qu'a dit du jardin de la Compagnie de Hollande, et le reste de ce qui s'y voit. Tout le reste n'est presque rien; le jardin est une des plus belles choses qui se puisse imaginer. Il est vrai que l'art y a beaucoup moins travaillé que la nature. Ce ne sont point, comme dans nos maisons de plaisance, des parterres réguliers, des statues, des jets d'eau, des berceaux artistement travaillés; c'est un assemblage de tout ce qui croît de rare

et de curieux dans les forêts, et dans les jardins des quatre parties du monde. Outre les crugers et les citonniers qui sont là très-hauts et en plein sol, c'est une multitude et une variété infinie d'autres arbres et arbustes, qui nous sont inconnus pour la plupart, et qu'on trouve toujours verts et fleuris. Ce sont des légumes et des fruits en profusion qui sont excellents, et qu'on cueille dans toutes les saisons de l'année. Ce sont des allées tantôt découvertes, et tantôt sombres à en être obscures, qui se coupent et qui se traversent dans un terrain très vaste et très uni. C'est un ruisseau d'une eau claire et pure, qui se promène par le jardin avec autant d'agrément et de symétrie, que si son lit avoit été fait exprès. C'est la mer qu'on voit en perspective, et qui, dans sa simplicité, forme à toute heure, aux yeux et à l'esprit, quelque spectacle nouveau. Je vous assure que tout cela réuni feroit, en France même, un des plus beaux lieux de promenade que nous ayons, et des plus capables d'attirer la curiosité et l'admiration des étrangers.

Après trois mois de navigation, nous partîmes du cap de Bonne-Espérance le 16 juin 1698; c'étoit plus de la moitié du chemin fait, et nous avions été assez heureux pour entrer

sont. I
trois
terrible
les plu
vivres
c'est de
res à se
Notre
Dieu n
qui ne
dépend
river q

Tout
que j'a
desmen
ce que
ment. C
des Ach
que lire
je ne c
trouve
c'est q
termes
bros et

Imag
bambou
de laqu
couver

sont. Il nous falloit essayer, pendant plus de trois semaines, tout ce que la ligne a de plus terrible; c'est-à-dire, les calmes, les chaloups, les pluies et la mauvaise nourriture: car les vivres se gâtent et se corrompent sous la ligne; c'est de quoi exciter de nouveaux missionnaires à souffrir quelque chose pour Jésus-Christ. Notre santé cependant étoit merveilleuse; et Dieu ne nous laissa point sans consolation; ce qui nous convainquit parfaitement que tout dépendoit de lui, il ne pouvoit rien nous arriver qui ne nous fût très-avantageux.

Tout ce qu'on voit à Achen est si singulier, que j'ai regretté cent fois de ne savoir pas dessiner, pour peindre ici, en quelque sorte, ce que je ne pourrai expliquer qu'imparfaitement. On sait assez quelle a été la puissance des Achénois; il ne faut, pour en être instruit, que lire la vie de saint François-Xavier; mais je ne crois pas qu'on sache en quel état se trouve aujourd'hui ce royaume, ni ce que c'est que sa capitale: j'abuse peut-être des termes, d'appeler capitale un amas confus d'arbres et de maisons.

Imaginez-vous une forêt de cocotiers, de bambous, d'ananas, de bananiers, au milieu de laquelle passe une assez belle rivière toute couverte de bateaux; mettez dans cette forêt un

nombre incroyable de maisons faites avec des cannes, des roseaux, des écorces, et disposez-les de telle manière qu'elles forment tantôt des rues et tantôt des quartiers séparés; coupez ces divers quartiers de prairies et de bois; répandez partout, dans cette grande forêt, autant d'hommes qu'on en voit dans nos villes lorsqu'elles sont bien peuplées : vous vous formerez une idée assez juste d'Achen, et vous conviendrez qu'une ville de ce goût nouveau peut faire plaisir à des étrangers qui passent. Il y a à Achen toutes sortes de nations, et chaque nation a son quartier et son église. Celle des Portugais, qui sont pauvres et en petit nombre, est desservie par un père Cordelier, qui n'a pas peu à travailler, et qui n'a guère, dans son travail, de consolations à espérer de la part des hommes.

La situation du port d'Achen est admirable, le mouillage excellent, et toute la côte saine. Le port est un grand bassin borné d'un côté par la terre-ferme de Sumatra, et des autres, par deux ou trois îles qui laissent entre elles des passes ou des chemins, l'un pour aller à Malaca, l'autre pour le Bengale, et l'autre pour Surate. Quand on est dans la rade, on n'aperçoit aucun vestige, ni aucune apparence de ville, parce que de grands arbres qui hor-

dans le
sent ce
en deu
nous é
nous a
degré
crut qu
on s'éle
6 degré
près la
voir la
on se
sans av
aperçu
la Son
lienes
Il faut
gitude
donc
gagne
que le
eûmes
saint
d'arri
No
des d
Sa
les In

dans le détroit de la Sonde. Ceux qui connoissent ces mers, savent qu'on fait ordinairement en deux mois le trajet du Cap à Batavia. Il nous étoit d'autant plus aisé de le faire, que nous allâmes à merveille jusque vers le 90 degré de longitude. Quand nous y fûmes, on crut qu'il étoit temps de s'élever en latitude; on s'éleva si bien, qu'étant le 21 juillet vers les 6 degrés et demi de latitude, ce qui est à peu près la hauteur de l'île de Java, on espéroit voir la terre. Cependant avançant toujours, on se trouva le 26 juillet à 4 degrés et demi sans avoir rien vu; et ce ne fut que le 31, qu'on aperçut la terre de Sumatra. Mais le détroit de la Sonde étoit manqué de plus de soixante lieues; et il n'y avoit pas moyen d'y revenir. Il faut que l'erreur de nos pilotes, sur la longitude, ait été énorme. Nous nous trouvâmes donc fort en peine comment nous pourrions gagner la Chine cette année-là. Mais voyant que les secours humains nous manquoient, nous eûmes recours à Dieu et à l'apôtre des Indes saint François-Xavier, pour obtenir la grâce d'arriver cette année au terme de nos désirs.

Nous avons déjà commencé la dévotion des dix vendredis¹ en l'honneur de ce grand

¹ Saint François-Xavier prêcha l'Évangile dans les Indes pendant dix ans, et c'est en mémoire de

Saint; nous y ajoutâmes un vœu par lequel tout le monde s'engagea de communier au première port de la Chine où l'on toucheroit cette sainte; ou de contribuer quelque chose pour bâtir, en l'île de Sancian, une petite chapelle sur le tombeau de cet apôtre, afin de le mettre à couvert de la pluie, et de pouvoir commodément y dire la messe.

Au reste, faisant réflexion sur notre disgrâce, et pour ne pas manquer, comme nous avons fait, le détroit de la Sonde, il nous parut qu'au sortir du Cap, quand nous eûmes trouvé les vents d'ouest, il eût fallu faire continuellement la longitude jusque vers les 100 degrés; au lieu que, dès le 90°, nous commençâmes à nous élever en latitude, ou pour parler plus franchement, nous ne sûmes longtemps où nous étions, quoique nous crussions très bien le savoir. Et quand on se sera trompé autant que nous le fûmes dans l'estimation des longitudes, on s'égara nécessairement encore autant ou plus encore que nous.

Nous ne pûmes surpaser Achen que le 18
car dix années qu'on fait quelques prières ou quelque autre dévotion, dix vendredis de suite, en l'honneur de ce Saint. On a fixé cette dévotion au vendredi, parce que saint François-Xavier mourut en l'île de Sancian un vendredi 3 décembre 1552.

dent le
mais, c
n'est p
infinité
tent de
que le
dirien
rucho

Ces
n'ont
tiron
propres
ches e
étoupe
barqu
On ne
allér,
et très
qu'il
rau.

Il y
perel
perel
vers
du p
est
sant
trén

dent le rivage, en cachent toutes les maisons; mais, entre le paysage qui est très beau, rien n'est plus agréable que de voir le matin une infinité de petits bateaux de pêcheurs qui sortent de la rivière avec le jour, et qui ne rentrent que le soir, lorsque le soleil se couche. Vous diriez un essaim d'abeilles qui reviennent à la ruche, chargées du fruit de leur travail.

Ces petits *paraus*, ou barques de pêcheurs, n'ont pas plus de trois pieds de large et environ vingt de long. Tout y est extrêmement propre, tant au-dedans qu'au-dehors; les planches en sont si bien jointes, qu'il ne faut ni étoupes ni goudron pour les calfater; et ces barques paroissent toujours comme neuves. On ne se sert point de rames pour les faire aller, mais d'une voile faite de natte très fine et très légère, qui paroît deux fois plus grande qu'il ne faudroit par rapport au corps du *parau*. L'art a su remédier à cet inconvénient. Il y a, aux deux bouts de la barque, deux perches assez longues. Au haut de chaque perche est attachée une pièce de bois courbée vers la mer, en forme d'arc, de toute la largeur du petit bâtiment. Chaque arc tient à celui qui est vis-à-vis par une pièce de bois assez pesante. Ces deux pièces sont attachées aux extrémités de l'arc, et, faisant un contrepoids

l'une contre l'autre, forment une espèce de balancier qui empêche ces petits canots de se renverser. De cette manière, le moindre vent les pousse, et ils volent sur l'eau avec une rapidité surprenante, sans appréhender les plus furieux coups de mer.

Pour entrer dans la rivière, on prend un assez grand détour, à cause d'un banc de sable qu'elle forme en se déchargeant dans la mer. On navigue ensuite environ un bon quart de lieue entre deux petits bois de cocotiers et d'autres arbres qui ne perdent jamais leur verdure, et que la seule nature a plantés.

A travers ces arbres, on commence à découvrir quelque chose de la ville dont j'ai parlé. Elle me parut d'abord comme ces paysages, sortis de l'imagination d'un peintre ou d'un poète, qui rassemblent sous un coup-d'œil tout ce que la campagne a de plus riant. Tout est négligé et naturel, champêtre et même un peu sauvage.

Je n'ai pu rien apprendre de certain touchant le gouvernement présent de ce royaume. On parle encore quelquefois d'une reine d'Achen, mais je crois que c'est une fable; ou, s'il y en a une, elle n'a qu'un fantôme de royauté. Quatre ou cinq des principaux orançois (ce sont les seigneurs du pays) parta-

gent ent
ment pa
ment ni
vre et s
ni de c
pour y
masse su
trouve p
les eaux
et passe

Quar
pent se
de la p
pensé p
23 août
le 20 d
faire de
par ter
l'ancre
vions q
voyoit
momen
lotes f
pens,
cartes
fait ju
lettre l
remen

gent entr'eux le pouvoir, qui n'est certainement pas grand'chose. Le pays ne porte ni froment ni vigne; le commerce roule sur le poivre et sur l'or, et il n'est pas besoin d'ouvrir ni de creuser dans les entrailles de la terre pour y chercher ce précieux métal. On le ramasse sur le penchant des montagnes, et on le trouve par petits morceaux dans les ravines où les eaux l'entraînent. L'or d'Achen est estimé, et passe pour le plus pur qui se trouve.

Quand on a passé le détroit de Malaca, on peut se vanter d'être hors de la plus difficile et de la plus fatigante navigation. Nous y avons pensé périr par deux fois. Nous y entrâmes le 23 août, et nous n'en sortîmes tout à fait que le 20 de septembre. C'est vingt-neuf jours pour faire deux cent vingt lieues : on iroit plus vite par terre. On ne faisoit que jeter et retirer l'ancre, et, pour comble de disgrâce, nous n'avions qu'un misérable pilote portugais, qui ne voyoit presque goutte, et qui étoit perdu du moment qu'il perdoit la terre de vue. Nos pilotes français ont appris ce chemin à leurs dépens, et ils ont eu tout le loisir d'en faire des cartes bien meilleures que tout ce qu'on en a fait jusqu'ici. Je marquerai à la fin de cette lettre la route qu'on doit tenir pour passer sûrement ce détroit et celui de Gobernador.

La ville de Malaca est éloignée d'Achen d'environ cent cinquante lieues. On y trouve les mêmes agréments qu'on voit à Achen. C'est encore ici de la verdure en quantité, des paysages champêtres; mais les maisons sont mieux bâties. Il y a un grand concours de nations, un plus grand commerce, beaucoup plus d'Européens, et un air moins négligé qu'à Achen, sans pourtant que l'art cache la nature. La ville est séparée de la forteresse par une rivière, qui, venant à se joindre à la mer, lorsque la marée est haute, fait que la citadelle demeure isolée. Cette forteresse est grande comme la ville de Saint-Malo, et renferme dans son enceinte une colline sur laquelle on voit encore les restes de notre église de Saint-Paul, où saint François-Xavier a tant prêché. La garnison n'est que de deux cent quinze hommes et six cavaliers. Plusieurs sont catholiques; le tout est ramassé de diverses nations d'Europe. Ses bastions sont assez bons; il y a de beaux canons et en quantité, mais peu de monde pour les servir; la rade est belle et vaste; c'est une anse que la côte forme en cet endroit; nous n'y avons trouvé que deux ou trois méchants navires sans défense, et des barques construites à la façon des Indes. Les fruits de Malaca sont délicats; on en trouve de toutes les espèces.

Il y a
ple de
cice p
mis pa
en est
de s'en
célébr

Nou
à-vis
C'est
jolie
Avant
nous
pente.
d'un
n'avie
en fer
pluie
rer ic
mery
mouil
étoien
dorm
bient
cond
trois
trava
leme

Il y a des mosquées pour les Mores, un temple dédié aux idoles de la Chine; enfin, l'exercice public de toutes sortes de sectes y est permis par les Hollandais. La seule vraie religion en est bannie. Les catholiques sont contraints de s'enfoncer dans l'épaisseur des bois pour y célébrer les sacrés mystères.

Nous passâmes à sept lieues de Malaca, vis-à-vis d'un port, qui vaut bien Malaca même. C'est une autre anse très commode avec une jolie rivière, dans laquelle on peut entrer. Avant que de quitter Malaca, je vous dirai que nous nous y sommes vus à deux doigts de notre perte. La nuit du 10 septembre, il s'éleva tout d'un coup une si furieuse tempête, que nous n'avions encore rien vu de semblable. L'air étoit en feu, la mer en furie, le vent terrible et la pluie effroyable. Comme on ne croyoit demeurer ici qu'un jour au plus, que d'ailleurs la mer y est ordinairement assez calme, on n'avoit mouillé qu'une ancre, la plupart des matelots étoient allés à terre, et le peu qui restoient dormoient en assurance. L'orage les éveilla bientôt; on jeta le mieux qu'on put une seconde ancre à la mer; il en fallut jeter une troisième, et si M. de la Roque n'avoit fait travailler tout l'équipage, et virer continuellement au cabestan, nous nous serions infailli-

trouvèrent perdue. Nous demeurâmes à vingt
quatre lieues jusqu'à deux heures du matin, qui
nous mit en la voir.

Le 12 septembre, nous étions à la vue de
Fécondor avec un vent favorable. On avoit
quelques dessein de retourner à cette île, mais le
vent devenant encore meilleur pour aller en
route, il se trouva directement contraire pour
retourner à Fécondor, dont le mouillage est
difficile et le passage trop étroit pour pouvoir
l'entreprendre.

Le 13, on étoit bien à peu près que nous
étions par le travers d'un grand banc de roche
nommé le *Paroisi*, qui a plus de cent lieues
de long; mais on ne s'attendoit pas que nous
fissions deux heures au milieu. On sonde le soir
deux ou quatre heures, et l'on ne trouva point
de fond. Il survint un grain de vent, qui nous
fit faire de chemin en peu d'heures. A cinq
heures et demie, comme on alloit dire la prière,
on fut surpris de voir la mer qui changeoit tout
à fait de couleur. Après la prière, on vit très
distinctement le fond, qui étoit de rochers
très pointus. Voilà une grande alarme, tout
le monde se crut perdu sans ressource; on
sonde et l'on ne trouva que sept brasses; on
monta à la découverte, et l'on voit la mer
blanche et briser devant nous. Si l'on s'étoit

trouv
un d
dans
Tout
mû.
fond i
que le
sions
que
verre.
le sus
devant
un pe
portes
on n'e
fatare
toit un
si j'ose
sage d
mon
versés
le dan
d'un c
l'ayan
de vie
médit
cette
heure

trouve la pendant la nuit, on s'y étoit survenu
un de ces coups de vent qui sont si ordinaires
dans ces mers, nous aurions péri à coup sûr.
Tout ce qu'on put faire fut de rebrousser che-
min. La nuit approchoit, et l'on trouvoit un
fond inégal, et toujours des rochers plus durs
que le fer. On ne douta pas que nous ne fas-
sions sur le Paracét, et l'on attendoit le moment
que notre vaisseau se briseroit comme un
verre. Dieu travailloit pour nous sans que nous
leussions encore. Un grain, qui paroissoit
devant nous, s'étant dissipé assez vite, il s'éleva
un petit vent arrière, qui nous retira des
portes de la mort. Tant que dura le danger,
on n'entendoit point sur le vaisseau tout ce tin-
tamarre, qui s'y entend presque toujours. C'é-
toit un triste et sombre silence, la conscience,
si j'ose ainsi parler, paroissoit peinte sur le vi-
sage de chacun. J'appris en cette occasion par
mon expérience, ce que j'avois lu dans di-
verses relations, la différence qu'il y a entre
le danger, quand on le voit de loin au pied
d'un oratoire, et quand on s'y trouve engagé.
J'ayant plus vraisemblablement qu'un moment
de vie, jamais les grandes vérités que nous
méditons souvent ne s'étoient présentées de
cette sorte à mon esprit. Qu'on se trouve alors
heureux d'avoir entrepris quelque chose pour

Dieu, et qu'on forme aisément la résolution de s'épargner moins que jamais à l'avenir!

Entre sept ou huit heures du soir, on sonda, et le fond ne se trouvant plus, on se vit hors de danger; mais si le péril passa, j'espère que l'impression qu'il fit dans le cœur de plusieurs personnes, ne passera pas si vite, et qu'elle produira les fruits qu'il est probable que Dieu a singulièrement en vue, quand il excite de pareilles tempêtes.

Je ne sais pas ce que Dieu nous prépare à la Chine, mais nous n'avons pas été jusqu'ici sans épreuves. Les anciens missionnaires disent que c'est bon signe; au moins, grâces à Dieu, nous ne souhaitons rien plus ardemment que de répondre fidèlement aux desseins que le Ciel a sur nous.

Quoique nous ne fussions pas loin de la Chine, nous étions encore en grand danger de n'y pas arriver, parce que la saison étoit passée, et que les vents étoient dérangés depuis le 27 septembre. Nous redoublâmes nos prières. Le P. Bouvet fit paroître plus que jamais son zèle et sa confiance en Dieu, qui nous exauça enfin: car le 15 octobre vers les sept heures du matin, nous vîmes la terre promise. C'étoit l'île de Sancian, où saint François-Xavier nous avoit conduits à une journée de son tom-

bea
étoit
autr
glor
tion
nou
péle
fait
terre
au li
une
mom
tre n
Fran
fois
sèren
tré d
lants
com
chos
A
nous
puis
ceau
qui
quel
nous
Sain

beau. Les premiers jours, on ne savoit où l'on étoit, et à peine vouloit-on nous croire, nous autres jésuites, après que nous eûmes été à ce glorieux tombeau pour satisfaire notre dévotion, et pour nous acquitter d'un vœu que nous avions fait. Nous partîmes pour ce saint pèlerinage un jeudi 9 octobre; et après avoir fait quatre bonnes lieues par mer et une par terre, nous nous trouvâmes tout d'un coup au lieu que nous cherchions. Nous aperçûmes une assez grande pierre élevée debout, et du moment que nous pûmes lire ces trois ou quatre mots Portugais : *Aqui foi sepultado saint Francisco - Xavier*, nous baisâmes plusieurs fois une terre si sainte; quelques-uns l'arrosèrent de leurs larmes; et je me trouvai pénétré de sentiments si vifs, si doux et si consolants, que je fus plus d'un quart-d'heure comme ravi, et sans pouvoir penser à autre chose qu'à goûter ce que je sentoís.

Après ces premiers transports de ferveur, nous examinâmes exactement ce monument; puis avec des branches d'arbres, et un morceau de voile, nous bâtimes une pauvre tente, qui ne représentoit pas mal la cabane sous laquelle saint François-Xavier mourut. Enfin, nous chantâmes le *Te Deum* avec les litanies du Saint, et nous entrâmes dans la plus belle et

la plus charmante nuit qu'on puisse peut-être passer en ce monde.

Que le plaisir qu'on goûte est pur, lorsque dans une occasion comme celle-ci, l'on se communique les uns aux autres tout ce qu'on pense, tout ce qu'on sent au fond du cœur ! Nous commençons disoit l'un, notre apostolat dans le lieu où saint François - Xavier acheva le sien. Il ne put pénétrer plus avant dans le vaste empire de la Chine, et nous allons y entrer sans aucun obstacle. Que ne devons-nous pas espérer d'y faire pour la gloire de Dieu, sous la protection d'un Saint qui a pu nous en ouvrir la porte ! Il mourut ici pour la gloire de Jésus-Christ, disoit l'autre, épuisé de travaux, après avoir converti des nations entières ; aurions-nous bien le bonheur de mourir de même ? On chantoit ensuite les litanies de la très sainte Vierge. Dans une autre pause, on disoit le chapelet, on revenoit aux louanges du Saint, et ces prières étoient mêlées d'entretiens qui valoient bien des prières. L'on parcourroit les vertus de l'Apôtre de l'Orient ; je n'en trouvois aucune dont je n'eusse besoin et qui ne me manquât. Quelqu'un se souvint de cette nuit que saint Ignace passa toute entière dans l'église de Monserrat, devant l'image de la très sainte Vierge, lorsqu'il voulut se con-

sacre
fimes
rui
notre
Ay
renai
conso
dire
jour
tombe
de na
droit
Saint
ment
cet ho
avant
de gra
imme
les me
on ba
avec
précie
chant
nions
No
de se
chelle
mouir

sacrer entièrement à Dieu. La veille que nous fîmes au tombeau du saint Apôtre, nous parut assez semblable, et nous la nommâmes *notre nuit d'armes*.

Avec ces sortes de réflexions, nous vîmes renaître le jour et nous eûmes l'avantage et la consolation, huit prêtres que nous étions, de dire la sainte messe en ce lieu-là un vendredi, jour de saint François Borgia. La pierre du tombeau de l'Apôtre des Indes faisoit le fond de notre autel, que nous avions élevé sur l'endroit même où il paroît clairement que ce Saint fut enterré. Nous sommes, non seulement les premiers jésuites français qui aient eu cet honneur, mais même personne ne l'a eue avant nous, que le P. Carracio, jésuite italien de grand mérite, mort depuis peu des fatigues immenses de ses travaux apostoliques. Après les messes, on chanta de nouveau le *Te Deum*, on baisa la terre cent fois, nous en prîmes tous avec respect pour nous en servir comme d'une précieuse relique, et nous nous en revîmes chantant les louanges du Saint, dont nous venions de tâcher de recueillir l'esprit.

Nous voilà enfin arrivés à la Chine au bout de sept mois, puisque nous partîmes de la Rochelle le 7 mars 1698, et que nous avons mouillé devant Sancian le 6 d'octobre; et en-

core de ces sept mois il faut retrancher plus de vingt jours perdus au Cap, à Achen, à Malaca et à deux ou trois îles désertes, et qu'on auroit peut-être pu mieux employer. Il faut de plus en ôter tout le temps qu'on a mis à gagner Achen, et à passer le détroit de Malaca: c'est toujours près de deux mois. Il n'en falloit pas tant pour aller droit de Java jusqu'à la Chine: et je ne m'étonne pas qu'un petit navire anglais que nous avons trouvé à Canton n'ait mis que cinq mois et même un peu moins, à faire son voyage. On verra du moins par le nôtre qu'en six mois, pourvu que l'on ne s'égare pas, on peut venir fort aisément de France à la Chine.

Mais, pour être à Sancian, nous n'étions pas encore rendus au terme, et sans le P. Bouvet, il eût fallu rester où nous nous trouvions. Il partit pour aller trouver le mandarin le plus proche, qui demeure à une petite ville nommée *Couang-Hai*. Il envoya bientôt de là des nouvelles et du secours à M. de la Roque. Un mandarin vint avec des pilotes côtiers, qui répondirent sur leur tête de mener le vaisseau jusqu'à plus de la moitié du chemin de Canton. Il y avoit deux routes pour y aller; l'une au travers des îles, l'autre en prenant le large; mais cette route étoit dangereuse en cette saison, où il ne faut qu'un coup de vent pour

pous
relâc
pend
trém
deva
mou
dant
Hai
son
mesu
vant

La
pénit
qui p
au re
où l
Quan
on n
un
deux
quel
ville
mais
bor
terr
il y
dan
bâti

pousser un vaisseau très loin, et l'obliger d'aller relâcher jusqu'aux Moluques. Nous primes cependant ce dernier chemin en louvoyant opiniâtrément jusqu'à Macao. Nous n'appareillâmes devant Sancian que le 13 d'octobre, et nous mouillâmes le 24 devant l'île de Macao. Pendant ce temps-là, le P. Bouvet passa le Couang-Hai à Canton pour donner avis à la cour de son arrivée; et après avoir écrit et pris des mesures avec les mandarins, il revint au devant du vaisseau par dedans les îles.

La ville de Macao est bâtie dans une petite péninsule, ou plutôt sur la pointe d'une île qui porte ce nom. Cette langue de terre ne tient au reste de l'île que par une gorge fort étroite, où l'on a bâti une muraille de séparation. Quand on mouille au dehors comme nous fîmes, on ne voit de tous côtés que des îles, qui font un grand cercle, et l'on ne découvre que deux ou trois forteresses sur des hauteurs, et quelques maisons qui sont à un bout de la ville : on diroit même que les forteresses et les maisons tiennent à une terre fort élevée, qui borne la vue de ce côté-là, mais entre cette terre, qui fait une île assez grande, et Macao, il y a un beau port, et la ville s'étend par dedans le long de ce rivage. Les maisons sont bâties à l'européenne, mais un peu basses. Il y

se procure ici de la verdure et un peu de l'air des Indes.

Les Chinois sont en plus grand nombre dans Macao que les Portugais. Ceux-ci sont presque tous métis, et nés dans les Indes ou à Macao même. Ils en font beaucoup qu'ils soient riches; aussi les Chinois ne sont-ils plus guère de ces d'eux. Les fortifications de Macao sont assez bonnes, le terrain fort avantageux, et il y a beaucoup de canons; mais la garnison est mal entretenue, et comme tout lui vient de Canton, les Chinois sont sans peine les maîtres. Il y a un gouverneur portugais, et un mandarin dont tout le pays dépend, et dont le palais est au milieu de la place. Quand il veut quelque chose, c'est aux portugais d'obéir. On ne peut pas faire plus d'honneur ni plus de caresses que ce mandarin en a fait à tous les Français. Jamais étrangers n'ont été reçus de cette manière en ce pays-ci. Il est vrai que jamais il n'y étoit venu de vaisseau comme le nôtre. Le nom du Roi ne perd rien de sa grandeur, quand on le prononce à six mille lieues loin de la France, et il imprime dans les cœurs de la plus fière nation du monde un certain respect, qui n'accompagne point le nom des autres princes étrangers.

Le P. Bouvet vint nous joindre. Il étoit dans

une galère presque aussi longue que notre frigate. Il avoit toutes les marques de distinction qu'ont coutume d'avoir dans cet empire les *King-Tchals* (envoyés de la cour); et nos Français qui le virent, ne furent pas peu surpris de ne qu'on leur avoit envoyé en France, que ce père n'étoit rien moins qu'un envoyé de l'Empereur de la Chine. Les jésuites de Macao nous écrivirent une lettre toute pleine de bonté et de charité. Le P. Bouvet alla avec le P. Regis voir le révérend P. Cicci, évêque de Nankin, et les autres jésuites qui étoient à l'île Verte.

L'île Verte porte ce nom, parce qu'elle est très bien boisée et fort agréable, et que d'ailleurs tous les lieux d'alentour sont nus et comme déserts; elle est assez proche de la muraille qui sépare Macao du reste de l'île. C'est la maison de campagne des jésuites portugais. La chapelle est propre, et le corps-de-logis est assez bien bâti; mais surtout l'ombre et la fraîcheur rendent ce lieu fort agréable. Le révérend P. Cicci l'avoit choisi pour y faire une retraite de quelques jours. C'est une solitude toute propre pour un homme apostolique, qui veut quelque temps à l'écart, comme Moïse, consulter le Seigneur, et prendre de nouvelles forces, pour travailler ensuite avec plus d'ar-

deur à la conversion des peuples. Mais il est temps d'achever mon voyage et de me rendre à Canton.

Nous mouillâmes fort heureusement à trois lieues de cette grande ville un dimanche 19 novembre. Le chemin depuis Macao jusqu'au mouillage est difficile, surtout pour un vaisseau comme le nôtre, qui tiroit plus de dix-sept pieds d'eau; et si le P. Bouvet n'eût amené avec lui les deux plus habiles pilotes de tout le pays, nous ne l'eussions peut-être jamais fait. On commence à voir ce que c'est que la Chine quand on est entré dans la rivière de Canton. Ce sont sur les deux bords de grandes campagnes de riz, vertes comme de belles prairies, qui s'étendent à perte de vue, et qui sont entrecoupées d'une infinité de petits canaux: de sorte que les barques qu'on voit souvent aller et venir de loin, sans voir l'eau qui les porte, paroissent courir sur l'herbe. Pus loin dans les terres, on voit les côteaux couronnés d'arbres sur le haut et travaillés à la main le long du vallon, comme les parterres du jardin des Tuileries. Tout cela est mêlé de tant de villages, d'un air champêtre, et si bien varié, qu'on ne se lasse point de regarder, et qu'on a regret de passer si vite. Enfin nous eûmes le bonheur

d'ent
vemb
puis
dans
que
a fait
et au
ces s
met

Ca
pour
étro
fort
les ch
l'on
seroi
servi
toute
resse
Ger
peup
bien
et la
rues
quel
com
qui
por

d'entrer dans Canton la nuit du 6 au 7 novembre, après huit mois de navigation, depuis notre départ de France. Nous logeons dans une espèce d'hôtel ou de maison publique aux frais de l'Empereur. Le P. Bouvet en a fait donner un semblable à M. de la Roque et aux officiers français. Les Chinois appellent ces sortes de maisons *Cong-Koen*; l'on n'y met que des envoyés de la cour.

Canton est plus grand que Paris, et il y a pour le moins autant de monde. Les rues sont étroites et pavées de grandes pierres plates et fort dures, mais il n'y en a pas partout. Avec les chaises que l'on lève ici pour peu de chose, l'on se passe aisément de carrosses, dont il seroit d'ailleurs presque impossible de se servir. Les maisons sont très basses et presque toutes en boutiques; les plus beaux quartiers ressemblent assez aux rues de la foire Saint-Germain; il y a presque partout autant de peuple qu'à cette foire, aux heures qu'elle est bien fréquentée. On voit très peu de femmes, et la plupart de ceux qui fourmillent dans les rues, sont de pauvres gens chargés tous de quelque fardeau; car il n'y a point d'autre commodité pour voiturer ce qui se vend et ce qui s'achète, que les épaules des hommes. Ces portefaix vont presque tous la tête et les pieds

nus; il y en a qui ont un vaste chapeau de paille, d'une figure fort bizarre, pour les défendre de la pluie et du soleil. Tout ce que je viens de dire forme, de me semble, encore une idée de ville assez nouvelle, et qui n'a guère de rapport à Paris. Quand il n'y auroit que les maisons seules, quel effet peuvent faire à l'œil des rues entières où l'on ne voit aucune fenêtre, et où tout est en boutiques, pauvres pour la plupart, et souvent fermées de simples claies de bambous en guise de porte? Il faut tout dire; on rencontre à Canton d'assez belles places et des arcs de triomphe assez magnifiques, à la manière du pays. Il y a un grand nombre de portes quand on vient de la campagne, et qu'on veut passer de l'ancienne ville dans la nouvelle. Ce qui est singulier, c'est qu'il y a des portes au bout de toutes les rues, lesquelles se ferment un peu plus tard que les portes de la ville. Ainsi, il faut que chacun se retire dans son quartier sitôt que le jour commence à manquer. Cette police remédie à beaucoup d'inconvénients, et fait que pendant la nuit tout est presque aussi tranquille dans les plus grandes villes, que s'il n'y avoit qu'une seule famille.

La demeure des mandarins a je ne sais quoi qui surprend. Il faut traverser un grand nom-

peau de
 pour les
 ut ce que
 , encore
 qui n'a
 'y auroit
 ent faire
 voit au-
 utiques,
 fermées
 de porte?
 ton d'as-
 phe assez
 Il y a un
 ent de la
 ancienne
 singulier,
 toutes les
 tard que
 e chacun
 e le jour
 remédie
 que pen-
 ranquille
 n'y avoit
 sais quoi
 nd nom-

ore de cours avant que d'arriver au lieu où
 ils donnent audience et où ils reçoivent leurs
 amis. Quand ils sortent, leur train est majes-
 tueux. Le *Tsang-Tou*, par exemple (c'est un
 mandarin qui a l'intendance de deux pro-
 vinces), ne marche jamais sans avoir avec lui
 cent hommes pour le moins. Cette suite n'a
 rien d'embarrassant : chacun sait son poste ;
 une partie vont devant lui avec divers sym-
 boles et des habits fort par- liers : il y a un
 grand nombre de soldats qui sont quelquefois
 à pied ; le mandarin est au milieu de tout ce
 cortège, élevé sur une chaise fort grande et
 bien dorée, que six ou huit hommes portent
 sur leurs épaules. Ces sortes de marches oc-
 cupent toute une rue. Le peuple se range des
 deux côtés, et s'arrête par respect jusqu'à ce
 que tout soit passé.

Les bonzes sont ici en fort grand nombre.
 Il n'y a pas de lieu où le démon ait mieux
 contrefait les saintes manières dont on loue le
 Seigneur dans la vraie Église. Les prêtres de
 Satan ont de longues robes qui leur descen-
 dent jusqu'aux talons, avec de va-tes manches,
 qui ressemblent entièrement à celles de quel-
 ques religieux d'Europe. Ils demeurent ensem-
 ble dans leurs pagodes comme dans des cou-
 vents, vont à la quête dans les rues, se lèvent



18
20
22
25
28

01
10

la nuit pour adorer leurs idoles, chantent plusieurs chœurs d'un ton qui approche au de notre psalmodie. Cependant ils sont fort méprisés des honnêtes gens, parce qu'avec ces apparences de piété on sait leurs divers systèmes sur la religion, qui sont tout pleins d'extravagances, et que ce sont pour la plupart des gens perdus de débauche. Ils ne sont guère mieux venus auprès du peuple, qui ne pense qu'à vivre, et dont toute la religion ne consiste qu'en des superstitions bizarres, que chacune se forme à sa fantaisie. J'oubliois de dire qu'il y a une espèce de ville flottante sur la rivière de Canton, les barques se touchent et forment des rues. Chaque barque loge toute une famille, et a, comme les maisons régulières, des compartiments pour tous les usages du ménage. Le petit peuple qui habite ces casernes mouvantes, décampe le matin tous ensemble pour aller pêcher ou travailler au riz, qu'on sème et qu'on recueille ici trois fois l'année.

Pour nouvelles de la cour de Pékin, nous avons appris, par des lettres que le P. Bouvet reçut à son arrivée à Canton, que jamais l'empereur ne s'est mieux porté; qu'il n'a jamais été plus glorieux ni plus admiré de ses sujets. Il vient d'aller lui-même en personne dans la Tartarie occidentale, à la tête d'une nombreuse

armée
lieux
lui re
que p
ouvre
jusqu'
ment
prince
une bi
favori
Il dit
prend
et qui
Dieu l
Autre
bassa
eu d'a
savan
seia d
reur
si Die
par le
cesser
que e
la mé
le mo
pui d
Vind

chantent
roche au
s sont for
qu'avec ce
divers sy
bleins d'ex
la plupart
sont guér
i ne pens
ne conside
ne chaca
e dire qu
r la rivièr
et formen
te une fa
régulières
usages de
ces caser
s ensemble
riz, qu'o
l'année.
ékin, nou
P. Bouve
amais l'em
n'a jamai
ses sujets
ne dans la
nombreuse

amés : il a répandu la terreur à cinq cents
lieues à la ronde, et défait le seul ennemi qui
lui restait dans ses deux empires. Il ne s'appli-
que plus qu'à rendre ses sujets heureux. Il
ouvre ses magasins de riz; il en fait couler
jusqu'au fond de la Corée. Les peuples s'esti-
ment heureux de vivre sous le règne d'un
prince si accompli; mais ce qui nous donne
une bien plus grande joie, c'est que ce prince
favorise plus que jamais la religion chrétienne.
Il dit que c'est la vraie loi; il est ravi d'ap-
prendre que quelques seigneurs l'embrassent;
et qui sait si le temps ne s'approche point où
Dieu lui fera la grâce de l'embrasser lui-même?
Autrefois saint Louis envoya une célèbre am-
bassade à l'empereur du Catai. Il n'y a jamais
eu d'autre Catai que la Chine, comme tous les
savants en conviennent aujourd'hui. Le des-
sein de ce saint roi étoit de porter cet empe-
reur à embrasser la religion chrétienne. Oh!
si Dieu nous donnoit la joie de voir achever,
par le plus grand et le plus glorieux des suc-
cesseurs de saint Louis, ce que ce zélé monar-
que commença! Enfin l'empereur a toujours
la même confiance aux jésuites français. Tout
le monde convient que le P. Gerbillon est l'ap-
pui du christianisme dans l'empire. Le P. de
Visdelou, qui est très-habile dans les mathé-

matiques et dans les sciences chinoises, est allé, par ordre de l'empereur, dans quelques provinces pour empêcher les débordements des rivières qui ruinoient tout le pays. Le P. de Fontaney vint l'an passé à Canton, par ordre de l'empereur, pour savoir des nouvelles du P. Rouvet, et pour le recevoir en cas qu'il y fût arrivé. Ce prince l'attend avec impatience. Ainsi, nous ne pouvions pas venir ici dans de plus heureuses conjonctures. Nous avons de plus que quatre des plus anciens et des plus excellents missionnaires sont morts après avoir blanchi dans les travaux de cette mission, et gagné une infinité d'âmes à Dieu. Ce sont les PP. Prosper Intorcetta, Adrien Grelon, Jean Valat et Dominique Gabiani. Il y a plus de cinquante ans que le P. Valat partit de France; on dit qu'il fit le voyage par terre, et qu'il arriva au bout d'un an à la Chine. Il faut réparer ces grandes pertes. Je prie tous les jours Notre-Seigneur, qu'il inspire à beaucoup de nos frères de traverser la mer pour venir partager avec nous des travaux qui peuvent être si glorieux et si féconds. Quand nous vivrions autant que le P. Valat et les autres pères que nous venons de perdre, nous mourrions avant que d'avoir pu parcourir toutes les villes de la Chine, et nous laisserions encore bien des idolâtres après nous.

Plusie

plus la r
parce qu
plus peti
parce qu
la pou
l'abord
des habit
autres d
vement
christian
brasser.
père, d
sein si di
L'intérêt
que nou
tion con
respect;

Plus les secours seront prompts et nombreux, plus la religion fera de progrès, non seulement parce que plusieurs missionnaires font ce qu'un plus petit nombre ne sauroit faire ; mais encore parce que le moyen le plus sûr de convertir en peu de temps tout un pays, c'est de convertir d'abord avec éclat une partie considérable de ses habitants. Cela donne de la curiosité aux autres d'apprendre ce qui a pu faire un mouvement si subit, et quand on connoît bien le christianisme, on n'est plus si éloigné de l'embrasser. Nous ne cesserons point, mon révérend père, de vous recommander toujours un dessein si digne de votre zèle et de votre attention. L'intérêt de Dieu vous y engage, et le besoin que nous avons pour la gloire d'une protection comme la vôtre. Je suis avec un profond respect, etc.

LETTRE

De P. Bouvet, missionnaire de la Compagnie de
Jesus, au révérend P. de la Chaise, de la même
Compagnie, confesseur du Roi.

A Pékin, le 30 novembre 1699.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

QUELQUE heureux qu'ait été le premier
voyage que je fis, il y a quatorze ans, de
Brest à Siam, sur *l'Oiseau*, frégate du Roi,
avec cinq autres prêtres¹ de notre Compagnie,
je puis dire que celui que je viens de faire l'a
été encore davantage. Nous étions partis cette
dernière fois plus tard que la première, et
pour un terme beaucoup plus éloigné; nous
étions dépourvus de cartes et de pilotes, qui
sont absolument nécessaires pour naviguer
avec quelque sûreté dans les mers de la Chine.

¹ Les PP. de Fontaney, Tachard, Gerbillon, Comte et de Visdelou.

et cependant nous n'avons pas laissé de mouil-
 ler heureusement aux îles de Canton, sept mois
 après le départ de la Rochelle, quoique nous
 eussions séjourné malgré nous quatorze jours
 au cap de Bonne-Espérance, et touché depuis
 en trois autres endroits, et, ce qui est plus
 surprenant, quoique nous eussions manqué le
 détroit de la Sonde, qu'on avoit regardé jus-
 qu'à présent en France comme l'unique route,
 pour faire en droiture le voyage d'Europe à
 l'Inde et à la Chine : mais bien loin que cette
 disgrâce nous ait été désavantageuse, elle a
 servi à nous faire trouver à Malaca les cartes
 et les pilotes qu'on nous eût apparemment em-
 pêchés de trouver ailleurs.

Nous n'avons eu qu'un très petit nombre de
 maladies pendant notre voyage, et nous sommes
 arrivés, grâces à Dieu, à notre terme, en bonne
 santé, au nombre de onze missionnaires; car,
 quoique nous ne fussions embarqués que neuf
 à la Rochelle, M. le chevalier de la Roque
 voulut bien augmenter notre troupe, en pre-
 nant encore dans son vaisseau les PP. Do-
 menge et Barborier, que nous rencontrâmes
 au cap de Bonne-Espérance, sur l'escadre de
 M. des Augers.

Ce qui fut pour nous un grand sujet de
 consolation en arrivant à la Chine, c'est que

conformément à nos vœux, nous eûmes le bonheur de prendre terre à l'île de Sancian, contre l'attente et contre l'intention même de nos pilotes, qui, ayant désespéré la veille de pouvoir gagner cette île, avoient changé de route pour aller mouiller à la vue de Macao. Nous profitâmes d'une occasion si favorable pour visiter le lieu où le corps de saint François-Xavier fut inhumé la première fois, lorsqu'il finit sa carrière de ses travaux apostoliques, et nous y allâmes recueillir, avec la poussière de son ancien tombeau, quelques étincelles de ce feu et de ce zèle vraiment apostolique, dont le cœur de ce grand Apôtre brûla pendant sa vie, et dont il embrase encore tous les jours ceux qui ont le bonheur de l'imiter et de marcher sur ses traces. Comme je découvris le premier ce tombeau par les questions que je fis à quelques pêcheurs de cette île, je fus aussi le premier qui eus la consolation de le visiter avec M. de Beaulieu, enseigne de l'*Amphirite*. Cet officier commandoit la chaloupe, que M. le chevalier de la Roque avoit fait armer pour me conduire jusqu'à Coang-hai, ville de la province de Canton, située sur le bord de la mer, vis-à-vis de l'île de Sancian qui en relève. J'y allai donc dans l'espérance de trouver quelque pilote du

plus qui par nous conduire sûrement jusqu'à
 rembarquement de la rivière de Canton, où
 nous avions dessein d'entrer. En faisant le
 trajet de l'île de Sancian à Coang-hai, nous
 rencontrâmes trois galères armées contre de
 petits pirates qui écument ces mers, et com-
 mandées par un officier chinois que j'avois vu
 cinq ans auparavant à Canton, et qui me re-
 connut d'abord. Il m'obligea de monter sur sa
 galère, et se fit notre conducteur au tombeau
 de saint François-Xavier, où il avoit été plu-
 sieurs fois comme à un lieu révéré dans toute
 l'île. Nous mouillâmes à une petite portée de
 mousquet de ce saint lieu, et après avoir mis
 pied à terre et marqué nos respects et notre
 vénération au saint Apôtre, par plusieurs
 révérences et prosternations que nous fîmes,
 partie à la chinoise et partie à l'européenne,
 nous chantâmes le *Te Deum* en actions de
 grâces de la protection sensible que ce grand
 Saint nous avoit obtenue du Ciel pendant tout
 le voyage, et fîmes ensuite diverses autres
 prières en commun et en particulier. Cette
 petite fête fut terminée par une triple salve de
 tout ce que nous avions de boîtes, de pierriers
 et de mousquets dans la chaloupe, accompa-
 gnée d'autant de cris de *Vive le roi*. L'ordre
 avec lequel cela s'exécuta sous la sage conduite

de M. de Beaulieu, charma tous les Chinois qui en furent témoins, et leur donna en même temps une idée très avantageuse de notre nation.

Mes compagnons à qui j'avois indiqué le lieu où étoit le tombeau du saint Apôtre, avant que de l'avoir visité moi-même, brûlant d'une sainte impatience d'y aller rendre leurs devoirs, n'attendirent pas que je leur en fisse savoir des nouvelles plus certaines. L'ardeur qui les transportoit leur fit grimper une haute montagne, chargés des ornements sacerdotaux et de tout ce qui étoit nécessaire pour célébrer les saints mystères. Après plusieurs heures de marche précipitée à travers ces lieux sauvages et escarpés, ils arrivèrent hors d'haleine au terme désiré de leur pèlerinage. Ils y passèrent toute la nuit en veilles et en prières, avec quelques autres personnes qui eurent la dévotion de les y accompagner. Ils y célébrèrent le lendemain matin huit messes de suite, avec des sentiments d'une dévotion qu'on ne sent guère ailleurs que dans ces sortes de lieux. Comme nous avions bien observé les uns et les autres la situation du lieu, une de nos premières pensées, quand nous nous vîmes rassemblés, fut de déterminer la forme et la grandeur de la petite chapelle que nous vou-

lions fa
l'Orient
avions
ce gran
d'arrive
L'offi
tombes
hal. Il
place de
rope, et
à lui. C
foin à Q
fêter de
de Cogn
notre e
Macan.
terre ad
voyé de
rins que
exempl
de ce n
rendre
notre c
à l'Am
les trois
pour r
officier
rent si

Chinois
en même
notre na-
né le lieu
vant que
nt d'une
eurs de-
en fine
L'ardeur
une haute
erdotaux
célébrer
heures de
sauvages
leine au
passèrent
res, avec
ent la dé-
élébrèrent
uite, avec
n ne sent
de lieux
uns et le
nos pre-
times ras-
rme et la
nous vou-

Ilens faire élever à la mémoire de l'Apôtre de
l'Orient, selon le vœu solennel que nous en
avions fait deux mois auparavant, en cas que
ce grand Saint nous obtînt du ciel la grâce
d'arriver cette année-là à la Chine.

L'officier chinois qui m'avoit conduit au
tombeau de Saint, me mena ensuite à Coang-
hai. Il avertit incontinent le gouverneur de la
place dont il dépendoit, de mon retour d'Eu-
rope, et du sujet qui m'avoit porté à m'adresser
à lui. Ce mandarin, qui m'avoit vu plusieurs
fois à Canton, donna ordre devant moi à l'of-
ficier des galères de prendre le meilleur pilote
de Coang-hai, et d'aller avec ses galères et
notre chaloupe conduire notre vaisseau vers
Macao. Pour moi, il me fit accompagner par
terre avec les honneurs de *Kin-thai* ou d'en-
voyé de l'empereur, ce que les autres manda-
rins que je rencontrai sur ma route firent à son
exemple jusqu'à Canton, capitale de la province
de ce nom, où j'avois pris la résolution de me
rendre, pour donner promptement avis en
notre cour de notre arrivée, et pour procurer
à l'*Amphirité* de nouveaux secours. Pendant
les trois jours que je fus obligé d'y séjourner,
pour recevoir et rendre les visites de tous les
officiers-généraux de la province, qui me vin-
rent faire compliment sur mon prompt et

heureux retour, j'obtins du vice-roi et du grand douanier, pour l'Amphitrite, la liberté d'entrer aussi, avant qu'il vaudroit dans la rivière, avec cette distinction qu'il ne seroit ni visité ni mesuré des douaniers, et qu'il ne paieroit aucun droit, non pas même ceux de mouillage et d'ancrage, que tout vaisseau doit à l'empereur. Je montai ensuite sur une barque que me donna le vice-roi, et je retournai en diligence, avec deux pilotes chinois très habiles, porter ces bonnes nouvelles à bord de l'Amphitrite, que je croyois trouver à l'embouchure de la rivière, et que j'allai chercher jusqu'à l'île de Sancian, passant et repassant encore deux fois devant le tombeau de saint François-Xavier; mais ce fut inutilement que j'allai si loin; car pendant que je passois entre les îles, le vaisseau, qui avoit pris le large, vint mouiller à la vue de la ville de Macao, où je le trouvai à mon retour.

M. de la Roque et les autres officiers apprurent avec beaucoup de joie les bonnes nouvelles que je leur apportai. Ils jugèrent par les honneurs que les Chinois, et particulièrement les mandarins, me faisoient malgré moi, qu'ils seroient reçus agréablement. Ainsi, on ne balança pas un seul moment à entrer dans la rivière, et les deux pilotes que j'avois ame-

nés co-
murai-
Penda-
grande
mettre
sin du
vai heu-
darin
avec ce-
voir su-
le gou-
connois-
j'obtins
pour M-
officier
ou ma-
sonnes
envoie
dans le
mon d-
et j'y f-
que je
dans le
vâmes
à Peki-
pour
envoye
français

nés conduisirent le vaisseau à deux lieues des murailles de la ville de Canton, où l'on embouilla. Pendant ce temps-là, je me rendis dans cette grande ville pour ménager la permission de mettre nos malades à terre dans le village voisin du lieu où l'on devoit débarquer. Je trouvai heureusement le *Trong-tou*; c'est un mandarin dont l'autorité égale celle du vice-roi, avec cette différence que le *Trong-tou* a pouvoir sur deux provinces, et que le vice-roi n'a le gouvernement que d'une seule. Comme je connoissois très-particulièrement ce mandarin, j'obtins de lui et du vice-roi un *Cong-Koen* pour M. le chevalier de la Roque, et pour ses officiers. On appelle ainsi à la Chine les hôtels ou maisons publiques, où on loge les personnes de qualité et les mandarins que la cour envoie dans les provinces. Pour moi, je logeai dans le même *Cong-Koen* où j'avois logé à mon départ de la Chine pour venir en France, et j'y fus traité à peu près de la même manière que je l'avois été auparavant. L'Empereur étoit dans la Tartarie orientale, quand nous arrivâmes à Canton; mais sitôt qu'il fut de retour à Peking, il envoya en poste trois *Kin-tchals* pour me recevoir. Ces trois *Kin-tchals* ou envoyés étoient le P. de Visdelon, jésuite français, le P. Suarez, jésuite portugais, et

un Tentaire Mout-bean, nommé Hotoowa, chef d'un tribu de la nation du l'Empereur.

En suite, ils nous firent en présence du vice-roi, du général de la milice, et de tous les autres mandarins ou officiers-généraux de la province, que l'Empereur avait eu de la joie de ce que j'étois heureusement arrivé avec mes compagnons; que Sa Majesté souhaitoit que j'en eusse cinq avec moi à la mort, et qu'il venoit aux autres une entière liberté d'aller porter son empire, prêcher la loi du Seigneur du ciel; qu'il prétendoit qu'en tant à l'Amphitrite, qui m'avoit apporté, tous les droits de mariage et d'usage; qu'il accordoit aux marchands venus sur ces vaisseaux la permission qu'ils avoient demandée de prendre une maison à Canton, et d'y faire un établissement pour leur commerce, qu'enfin il approuvoit le bon accueil qu'on avoit fait à notre nation, et qu'il souhaitoit qu'on la traitât dorénavant comme avec plus d'honneur et de distinction.

Quelques jours après, les trois envoyés souhaitèrent que je me trouvasse avec tous mes compagnons dans notre maison de Canton, pour nous faire savoir les ordres de l'Empereur. Nous y étant tous rendus, Hencame, et plusieurs des deux autres Kin-schais, nous di-

de la pu
jesté est
ensuite
qu'il m
des com
m'étant
Majesté
retenir
que pou
d'aller d
pire qu
chrétien
nos miss
en cérém
de la Ch
faveur q
d'une g
aussitôt
ce qui
dans Ca
Cepen
rins, pe
chais a
un meill
rent de
le leur
étoient s
lix mill

de la part de l'Empereur, que ce que Sa Majesté estimoit le plus au monde, c'étoit la vertu, ensuite la science et l'habileté dans les arts ; qu'il m'avoit envoyé en France pour y chercher des compagnons qui eussent ces qualités ; que m'étant acquitté avec soin de cet ordre, Sa Majesté en avoit de la joie, et qu'elle vouloit retenir à son service cinq de mes compagnons : que pour les six autres, elle leur permettoit d'aller demeurer en quelque lieu de son empire que ce fût pour y prêcher la religion chrétienne. Après que les envoyés eurent parlé, nos missionnaires rangés sur deux lignes, firent en cérémonie neuf prosternations à la manière de la Chine, pour remercier l'Empereur de la faveur qu'il leur faisoit. Cela se passa à la vue d'une grande multitude de peuple, qui alla aussitôt en répandre le bruit par toute la ville, ce qui accrédita beaucoup les missionnaires dans Canton.

Cependant le vice-roi et les autres mandarins, pour se conformer à ce que les *Kin-chais* avoient marqué, et pour faire encore un meilleur traitement à nos officiers, résolurent de leur donner un festin en cérémonie, et de leur remettre les droits de tous les effets qui étoient sur le vaisseau, ce qui alloit à près de dix mille écus ; mais ils exigèrent qu'on fît au-

paravant au remerciement de pure cérémonie à l'Empereur pour le droit d'ancre et de mouillage du vaisseau, qui avoit déjà été accordé. Comme ces sortes de remerciemens se font à la Chine avec des prosternations et des cérémonies qui tiennent de la soumission et de l'hommage, nous représentâmes, le P. Visdelou et moi, que le capitaine du vaisseau, à qui il appartenoit de faire la cérémonie du remerciement, étant officier du plus grand et du plus puissant monarque du grand Occident, qui recevoit des hommages sans en rendre à qui que ce soit, ne pouvoit pas faire la cérémonie à la manière de la Chine. Les mandarins répondirent qu'il suffiroit que la cérémonie se fit d'une manière qui fût honorable pour les deux nations, c'est-à-dire, partie à la chinoise, partie à la française; et, pour cet effet, ils proposèrent eux-mêmes que M. de la Roque, tourné du côté de Pekin, écouterait la parole impériale que le vice-roi debout et de côté lui annoncerait, touchant la remise des droits de vaisseau, et qu'il l'écouterait avec respect, ou bien à genoux son chapeau sur la tête, faisant ensuite pour remerciement la révérence à la française, ou bien, s'il aimoit mieux, qu'il écouterait le chapeau bas et le corps courbé sans mettre aucun genou à terre, et qu'il ferait ensuite la révérence à la française.

M.
trou
de re
forme
donn
mand
time
régali
rent
pas a
sa pr
J'a
festin
leur f
occup
la pa
fut a
autres
des e
côté
qui l
jours
de la
vice-
la pr
lui e
A
pas

M. le chevalier de la Roque n'ayant pu trouvé de difficulté à cette dernière manière de remercier l'Empereur, s'offrit de s'y conformer, et il le fit avec un air si noble, qu'il donna dans cette action au vice-roi et autres mandarins présents à cette cérémonie, de l'estime pour sa personne et pour sa nation. On le régala ensuite avec tous ses officiers, qui eurent tous après lui, dans cette occasion, le pas au-dessus de tous les officiers-généraux de la province.

J'ai dit en cette occasion ; car dans un autre festin, qui fut un festin de cérémonie qu'on leur fit par ordre de la cour, et où le vice-roi occupa la première place, comme représentant la personne de l'Empereur, M. de la Roque fut assis au-dessous de lui, mais au-dessus des autres mandarins, qui étoient placés vis-à-vis des officiers français qu'on avoit fait asseoir du côté le plus honorable. M. de la Roque, avec qui le vice-roi avoit pris des mesures quelques jours auparavant, avoit mieux aimé être traité de la sorte dans le palais du vice-roi, et par le vice-roi même, que par les autres officiers de la province avec le pas au-dessus d'eux, pour lui et pour tous ceux qui l'accompagneroient. Après cette cérémonie, nous ne demeurâmes pas long-temps à Canton, où nous laissâmes

le P. de Broisia pour avoir soin de l'église que nous y avons. Le jour de notre départ, le vice-roi, le *Tsong-tou*, le général de la milice, et tous les autres officiers-généraux de la province, encore en habit de cérémonie, vinrent nous conduire jusqu'au bord de la rivière. Nous apprîmes à Nantchanfon, capitale de la province de Kiam-Si, que l'Empereur étoit parti de Pekin, et qu'il s'avançoit vers la province de Nankin. Nous prîmes notre route de ce côté-là, et nous le rencontrâmes entre Yantcheou et Hoaingan, villes d'un grand commerce, qui sont sur le bord d'un canal, par lequel l'Empereur venoit.

Ce prince ayant été averti de notre arrivée, nous envoya le P. Gerbillon, qui nous conduisit sur une petite barque, vers celle de Sa Majesté. Aussitôt que nous l'eûmes abordée, nous nous mîmes à genoux, selon la coutume, pour nous informer de la santé de l'Empereur. Dans ce moment il parut à une fenêtre, et me fit l'honneur de me demander comment je me portois, avec un air de bonté capable de charmer les personnes les moins sensibles. Il nous ordonna ensuite de monter sur sa barque; il se contenta alors de me faire quelques questions, ayant été auparavant suffisamment instruit de toutes les particularités de mon voyage, par

les linge

Le p
huit he
son cal
avec p
Jésus d
à Yang
sents q
nous y
dans u
cipaux
qui me
avouér
rare ai
reux, q
fit app
et com
sortes
sonne
qui le
la maie
ce pris
si le m
tablea
toutes
de no
Les
leur e

les longues lettres que j'avois écrites à Pekin.

Le même jour, Sa Majesté nous donna à huit heures du soir une seconde audience dans son cabinet, et après parla plus long-temps et avec plus de familiarité encore que le matin. Je lui demandai son agrément pour retourner à Yang-tcheou, où nous avions laissé les présents que nous lui avons apportés. Bientôt que nous y fûmes arrivés, nous les arrangeâmes dans un si bel ordre, que plusieurs des principaux seigneurs de la cour qui les virent, et qui ne pouvoient se lasser de les admirer, avouèrent qu'on n'avoit encore rien vu de si rare ni de si précieux en cette cour. L'Empereur, qui voulut les considérer de plus près, en fit apporter chaque pièce l'une après l'autre, et comme il se connoît parfaitement en toutes sortes d'ouvrages, il marqua mieux que personne l'estime qu'on en devoit faire. Mais ce qui le frappa davantage, furent les portraits de la maison royale, et surtout celui du Roi, dont ce prince pouvoit détacher ses yeux, comme si le naturel et la vivacité des couleurs de ce tableau eût retracé sensiblement à ses yeux toutes les merveilles qu'il nous a ouï raconter de notre auguste monarque.

Les PP. de Violeux et Suarez, et Hencama, leur collègue, eurent encore deux jours après

de continuer leur voyage jusqu'à Pekin, et d'y faire porter les présents. Pour moi, l'Empereur souhaita que je le suivisse avec le P. Gerbillon, en attendant mes quatre compagnons que nous avions laissés derrière. Comme nous apprîmes le lendemain qu'ils n'étoient qu'à trois lieues d'Yang-tcheou, nous allâmes au-devant d'eux. L'Empereur descendit dans une petite île nommée *Kia-chan*, qui est au milieu du *Xiang*, la plus large et la plus profonde rivière de la Chine.

Ce fut dans cette île enchantée que l'Empereur les vit tous cinq pour la première fois. Après qu'il les eurent salué selon les cérémonies chinoises, il les fit approcher de sa personne avec une bonté et une familiarité qu'ils admirèrent; il leur fit, sur les sciences et sur les beaux arts, diverses questions, qui donnèrent lieu à ces pères de faire voir leur capacité, et de connaître l'esprit et la profonde tradition de l'Empereur. Ils s'attirèrent, dès cette première audience, l'estime de ce grand prince, qui ne put s'empêcher de dire qu'ils lui sembloient très bien choisis, très propres pour son service, et qu'il avoit de la joie de les voir. Mais rien ne marqua mieux combien il étoit content, que le commandement qu'il fit qu'on leur donnât des barques plus légères que celles

qu'ils avoient
billon
voyage.

Quoi
ter ici
l'Emper
de dire
et de h
neuf ou
et de di
en sa pr
l'honne
ques pe
approch
familièr
table,
voir par
veillanc
mission
plus en
empire.
religion
lière, il
Nankin
de la p
pour y
de l'éta
Sur

qu'ils avoient, et qu'ils se joignissent au P. Gerbillon et à moi pour le suivre dans tout son voyage, qui dura plus de trois mois.

Quoique je me sois proposé de ne rapporter ici aucune particularité de ce voyage de l'Empereur, je ne puis cependant me dispenser de dire quelque chose des marques de bonté et de bienveillance que Sa Majesté donna à neuf ou dix missionnaires de diverses nations et de différents ordres, qui furent introduits en sa présence par le P. Gerbillon pour avoir l'honneur de le saluer, et de lui offrir quelques petites curiosités. Ce prince les fit tous approcher de sa barque pour leur parler plus familièrement, leur envoya des mets de sa table, et même quelques argent, pour faire voir par des marques si publiques de sa bienveillance royale, l'estime qu'il fait de tous les missionnaires, et pour les autoriser par là de plus en plus dans toutes les provinces de son empire. Et afin de faire honneur à notre sainte religion d'une manière encore plus particulière, il envoya aux deux églises qui sont à Nankin, et à celle de Ham-tcheou, capitale de la province de Tche-kiam, une personne pour y adorer le vrai Dieu, et pour s'informer de l'état de ces églises.

Sur le rapport que fit cet officier, qu'on re-

bâti soit l'église de la ville de Ham-tcheou, plus célèbre par la dernière persécution qui donna occasion à sa fondation, faite en faveur de la religion chrétienne, que par ses peintures et par son architecture, qui la faisoient passer pour la plus belle église de la Chine; il donna une somme d'argent pour acheter promptement et bâtir.

Des marques si éclatantes et si universelles de l'estime et de l'affection de l'Empereur, tant à l'égard des missionnaires qui sont à son service, qu'à l'égard de ceux qui d'aujourd'hui dans les provinces, pourroient faire jurer en Europe à ceux qui les apprendront, que le prince n'est pas éloigné du royaume de Dieu; mais si d'un côté nous avons lieu de rendre au Seigneur mille actions de grâces pour la santé parfaite qu'il lui a donnée, pour la victoire complète qu'il lui a fait remporter sur le Gathun, l'unique ennemi qu'il pût craindre; pour le

Cette église avoit été réduite en cendre peu de temps auparavant, avec une partie de la ville de Ham-tcheou, comme on le peut voir dans l'Histoire de l'Edit de l'Empereur de la Chine, en faveur de la religion chrétienne, p. 65 de la troisième édition.

C'est le roi des Elouths, un des plus puissants princes de la Grande-Tartarie, dont l'Empereur de la Chine a conquis les états depuis quelques années.

bonheur
sur ces
remerci
dont il l
nous av
la l'unic
morales
protection
ment de
gion ou
pire; à r
saintes a
celui qui
verains,
qui fasse
instruit.
ours au
es gens
grande g
Chine.

Je su

bonheur avec lequel ce grand prince règne sur ces peuples; en un mot, si nous devons remercier Dieu pour toutes les prospérités dont il le comble en cette vie; d'un autre côté, nous avons raison de craindre que ce ne soit là l'unique récompense de toutes les vertus morales qui éclatent dans sa personne, et de la protection particulière qu'il donne constamment depuis tant d'années à notre sainte religion ou à ceux qui la prêchent dans son empire; à moins que la persévérance de tant de saintes ames, qui prient depuis si long-temps celui qui tient entre ses mains le cœur des souverains, ne l'oblige enfin à se convertir, et ne lui fasse embrasser des vérités dont il est assez instruit. C'est ce que nous demandons tous les jours au Seigneur, et ce que nous prions tous les gens de bien de demander, pour la plus grande gloire de Dieu, et le salut de toute la Chine.

Je suis, etc.

LÉTTRE

De F. de Fremery, missionnaire de la Compagnie
de Jésus, en P. le Gabien, de la même Compa-
gnie.

A Ven-tcheou-fou, province de Kiam-Si,
le 1^{er} novembre 1700.

Mon révérend père,

R. C.

A mon arrivée en ce pays, j'eus l'honneur
d'écrire au révérend père de la Chaise. Comme
je ne connoissois guère encore la Chine, je ne
fis presque qu'une relation de notre voyage
et des courses que les mauvais temps et l'erreur
de nos pilotes nous avoient fait faire en diverses
mers, hors de notre route, pendant l'espace
de près de huit mois. Je ne doute pas qu'il n'ait
eu la bonté de communiquer ma lettre à nos
pères, et que vous n'y avez trouvé des choses
assez curieuses, non pas peut-être pour être
cherchées, mais du moins pour être remar-
quées par des voyageurs, quand elles se trou-
vent dans leur chemin.

Mais
notre
d'appr
noir pe
à pouz
je suis e
choses
dans m
commen
ce qui v
je veur
gion da
rien à e
puis que
fertile c
La mag
et les r
sent ce
ment f
que po
n'étant
chose c
ouvrag
Mais
chose c
qui n'e
le plus
monde

Mais maintenant que je commence à connaître ce pays-ci, et que Dieu m'a fait la grâce d'apprendre en si peu de temps assez de chinois pour entendre à peu près ce qu'on dit, et pour en faire entendre ce que je veux dire, j'étais en état de vous instruire sur bien des choses, sur lesquelles je ne l'aurois pas pu faire dans mes premières lettres, et je crois devoir commencer aujourd'hui par vous parler de ce qui vous touche le plus aussi bien que moi, je veux dire des besoins pressants de la religion dans ce vaste empire. Je n'ajouterai donc rien à ce qu'on vous a écrit tant de fois depuis quelques années, que la Chine est le plus fertile climat et le plus riche pays du monde. La magnificence de l'Empereur et de sa cour, et les richesses des grands mandarins surpassent ce qu'on en peut dire. On est certainement frappé d'abord de ne voir ici que soie, que porcelaines, que meubles et cabinets, qui n'étant pas plus riches, ont pourtant quelque chose de plus brillant que le commun de nos ouvrages d'Europe.

Mais je vous dirai seulement en passant une chose qui semblera d'abord un paradoxe, et qui n'est pourtant que la pure vérité. C'est que le plus riche et le plus florissant empire du monde est avec cela, dans un sens, le plus

pauvre et le plus misérable de tous. La terre, quelque étendue et quelque fertile quelle soit, ne suffit pas pour nourrir ses habitants. Il faudroit quatre fois autant de pays qu'il y en a pour les mettre à leur aise. Dans la seule ville de Canton, il y a sans exagérer plus d'un million d'ames, et dans une grosse bourgade, qui n'en est éloignée que de trois ou quatre lieues, il y a encore, dit-on, plus de monde qu'à Canton même. Qui peut donc compter les habitants de cette province? Mais que sera-ce de tout l'empire, lequel est composé de quinze grandes provinces presque toutes également peuplées? A combien de millions cela doit-il monter? Un tiers de ce peuple infini s'estimeroit heureux, s'il avoit autant de riz qu'il en faudroit pour se bien nourrir.

On sait que l'extrême misère porte à de terribles excès. Quand on est à la Chine, et que l'on commence à voir les choses par soi-même, on n'est pas surpris que les mères tuent, ou exposent plusieurs de leurs enfans; que les parents vendent leurs filles pour peu de chose; que les gens soient intéressés, et qu'il y ait un grand nombre de voleurs. On s'étonne plutôt qu'il n'arrive pas quelque chose de plus funeste encore, et que dans les temps de disette, qui ne sont pas ici trop rares, des millions d'ames se

voient
dernier
dans ne

Au r
vres de
d'Europ
gagner
travail
dessus
nois pas
de bras
genoux,
petite é
pide dan
son ordi
ment à se
qui sont
de leurs
vreté, et

La pre
ionnaire
de ces
si nous
solides
vant les
vions le
rances,
Dieu sou

voient périr par la faim, sans avoir recours aux dernières violences, dont on lit des exemples dans nos histoires d'Europe.

Au reste, on ne peut pas reprocher aux pauvres de la Chine, comme à la plupart de ceux d'Europe, leur fainéantise, et qu'ils pourroient gagner leur vie, s'ils vouloient travailler. Le travail et la peine de ces malheureux est au dessus de tout ce qu'on peut croire. Un Chinois passera les jours à remuer la terre à force de bras ; souvent il sera dans l'eau jusqu'aux genoux, et le soir il est heureux de manger une petite écuelle de riz, et de boire l'eau insipide dans laquelle on l'a fait cuire. Voilà tout son ordinaire. Avec cela, plusieurs s'accoutument à souffrir, et si vous en ôtiez les désirs, qui sont si naturels aux misérables, l'innocence de leurs mœurs répondroit assez à leur pauvreté, et à la grandeur de leur travail.

La première réflexion que fait faire aux missionnaires la compassion même naturelle qu'on a de ces pauvres gens, c'est de dire : Au moins si nous pouvions leur donner les consolations solides que trouvent ceux qui souffrent en suivant les maximes de l'Evangile ; si nous pouvions leur apprendre à sanctifier leurs souffrances, en leur proposant les exemples d'un Dieu souffrant pour leur amour, et en leur dé-

couvrant les biens infinis et le bonheur éternel qu'ils pourroient se procurer dans le Ciel par la vie pauvre, pénible et laborieuse qu'ils mènent sur la terre ! Mais comment la voix d'un si petit nombre de missionnaires peut-elle se faire entendre à cette multitude d'infidèles, qu'on ne compte que par millions, dans un pays surtout où vous savez les difficultés qu'il y a à surmonter par rapport à la langue ?

Ne vous lassez donc point, d'ici à bien des années, de nous entendre dire et redire que la maison est grande, et que le nombre des ouvriers est bien petit. Faites-le comprendre efficacement à ceux de nos pères qui ont quelque envie ou quelque bonne volonté de venir ici, et qu'ils ne croient pas trop ce que je me souviens qu'on nous disoit quelquefois, quand nous nous préparions à passer les mers ; dites-leurs qu'on exagéroit peut-être le bien qu'il y a à faire dans les missions, et qu'il s'en faut de beaucoup que les dispositions des peuples à recevoir le christianisme, soient telles qu'on nous le disoit en Europe. On ne vient point encore à nous par troupes demander le baptême, comme nous espérons que cela pourra être avec le temps ; mais cependant il n'y a point de missionnaire qui, sachant la langue, et s'appliquant aux fonctions de son ministère, ne puisse, avec

ses cat
cents l

Mon
d'Euro
mons e
conver
pas un
et ne
On pre
pas dav
diocres
pas ses
France
les Ind
ques, c
fideles
saint ba

Je n
misere
poser
d'être
damné
la disg
n'auro
pour l
mité d
il y au
qu'un,

ses catéchistes, baptiser par an quatre à cinq cents idolâtres.

Mon Dieu ! si un prédicateur des plus zélés d'Europe, étoit assuré de faire, par ses sermons et par ses missions, quatre ou cinq cents conversions chaque année, ne l'estimerait-on pas un des plus heureux ministres de l'Evangile, et ne se croirait-il pas peut-être nécessaire ? On prend patience ici quand on n'en convertit pas davantage, et cela ne s'appelle que de médiocres commencements, parce qu'on ne mesure pas ses succès à ceux qu'on auroit pu avoir en France, mais à ceux d'un saint Xavier dans les Indes, et à ceux de nos hommes apostoliques, qui lui succédèrent au Japon, où les infidèles venoient sans nombre se présenter au saint baptême.

Je ne parle point des petits enfants que la misère des parents oblige, comme j'ai dit, d'exposer à la ville et à la campagne, en danger d'être mangés des bêtes, et certainement condamnés, si vous ne les secouriez, à mourir dans la disgrâce éternelle de Dieu. Un homme qui n'auroit rien à faire qu'à les aller chercher, pour leur donner le baptême en cette extrémité déplorable, ne perdrait point sa peine ; il y auroit peu de jours qu'il n'en trouvât quelqu'un, et leur salut seroit d'autant plus certain,

que plusieurs regardent ici la perte de ces innocents comme une décharge nécessaire à la république, et que personne ne se met en peine de les ramasser, de les tirer du sein de la mort : dès le jour de leur baptême presque tous seroient en paradis.

Vous voyez donc bien, mon révérend père, quel est le plus pressant de nos besoins ; il nous faut des compagnons de nos travaux : les missionnaires viendroient ici par centaines, qu'avec la liberté que nous avons de prêcher l'Evangile dans tout ce vaste empire, il y auroit de quoi les occuper ; c'est à cela, comme au plus pressé, qu'il faut faire la première application des aumônes que vous recevrez. N'effrayez pourtant pas les gens en leur faisant trop connoître ce qui seroit nécessaire pour fournir à la subsistance d'un si grand nombre d'ouvriers : ne proposez que ce que chacun peut faire sans trop s'incommoder. J'ai pensé souvent que la portion congrue que l'on donne en France à un curé ou à un vicaire de campagne, qui n'a pas quelquefois cent paroissiens, est tout ce qu'il faut pour entretenir ici aisément un missionnaire, qui ne gouvernera pas seulement une église déjà formée, et où il y a quelquefois vingt et trente mille chrétiens, mais qui fera encore chaque année assez de

chrétien
six cen
nes un
pareill
mission
laisser
quoi
charité

Je n
rités fa
tites qu
bles à
plus le
nous n
sors, n
l'on sa
qui les
religio
charité
faisons
rant se
ames g
mes n
leur fa
des p
étrang
n'auro
drit a

chrétiens pour former une paroisse de cinq ou six cents néophytes. Quatre ou cinq personnes unies ensemble peuvent faire une pension pareille sans beaucoup s'incommoder, et le missionnaire, en ménageant ce petit fonds, ne laisseroit pas d'avoir, outre sa subsistance, de quoi faire encore par intervalles de petites charités.

Je ne puis vous expliquer combien ces charités faites par les missionnaires, quelque petites qu'elles paroissent, sont utiles et honorables à la religion. Elles confirment de plus en plus les infidèles dans la pensée qu'ils ont que nous ne sommes pas venus chercher leurs trésors, mais leurs ames et leurs personnes, et l'on sait que c'est ici une des considérations qui les prévient davantage en faveur de notre religion. Elles donnent idée aux Chinois de la charité des chrétiens d'Europe, à qui nous faisons tout l'honneur de ces aumônes, déclarant souvent que sans la libéralité de quelques ames généreuses, nous n'aurions de nous-mêmes ni de quoi nous entretenir, ni de quoi leur faire part de ce que nous avons. Le zèle des personnes qui pensent de si loin à des étrangers qu'ils n'ont jamais vus, et dont ils n'auront jamais besoin, les touche et les attendrit autant que tout le reste.

De plus, ceux qui souffrent et qui sont dans le besoin, sont attirés par là à écouter les instructions qu'on leur fait; ils prennent confiance en des gens qui les aiment, et à proportion que nous leurs faisons du bien, ils jugent que nous les aimons, et que nous ne voudrions pas les tromper. Enfin, elles déterminent ceux des chrétiens chinois, qui sont les plus accommodés, à faire à leurs frères en Jésus-Christ des aumônes bien plus considérables que les nôtres. Les bonzes prêchent assez la charité, mais c'est pour eux-mêmes qu'ils la prêchent, et non point pour les pauvres; pour nous, nous ne prenons rien pour nos ministères, et de plus nous tâchons de pratiquer ce que nous enseignons. Mais si la charité devoit plus libérale, et que vous trouvasiez, comme il peut arriver, de ces grandes âmes qui ne refusent rien aux propositions qu'on leur fait d'un bien solide et assuré, nous aurions de quoi les satisfaire.

Entre plusieurs sortes d'établissements qui seroient nécessaires, et qui aideroient beaucoup au progrès du christianisme par l'honneur qu'ils feroient à la religion, il y en a un que plusieurs missionnaires, aussi bien que moi, avons singulièrement à cœur : ce seroit de pouvoit établir, d'abord dans cinq ou six

villes
l'empire
ces em
mourl
jours.
digne
sequer
car ces
posés
exposé
d'être
moins
croien
détaire
vie.

On
dans
appre
condit
ans, c
chez
roient
feroit
elles
vaille
muna
forma
nes p

villes capitales des plus grandes provinces de
l'empire, des espèces d'hôpitaux pour élever
ces enfans exposés, qu'on auroit empêchés de
mourir et d'être séparés de Dieu pour tou-
jours. Ce seroit proprement ici une œuvre
digne de la piété des dames, à qui, par con-
séquent, vous devriez en expliquer le projet;
car ces hôpitaux seroient principalement com-
posés de filles; ce sont elles que les parons
exposent plus volontiers, quand ils craignent
d'être surchargés d'enfants; ils en ont encore
moins de pitié que des garçons, parce qu'ils
croient qu'ils auront plus de peine à s'en
désfaire et à les mettre en état de gagner leur
vie.

On les élèveroit donc jusqu'à un certain âge
dans les principes de la religion, et on leur
apprendroit les arts du pays, propres à leur
condition et à leur sexe. A quatorze ou quinze
ans, on les placeroit, comme on fait en France,
chez des dames chrétiennes, qui les préfère-
roient à des domestiques idolâtres; ou on les
feroit entrer en des espèces de monastères, où
elles passeroient leurs jours à prier et à tra-
vailler. Sur le modèle de ces premières com-
munautés, il n'est pas douteux qu'il ne s'en
formât bientôt d'autres, composées de person-
nes plus qualifiées, comme dans les maisons

religieuses d'Europe. Les Chinoises ont beaucoup de penchant pour la vie solitaire : outre la disposition qu'on trouve en elles pour pratiquer la piété, elles sont élevées dans la maison de leurs parents hors du commerce du monde ; ainsi, on peut croire que la vie du cloître ne leur coûteroit presque rien. On ne leur parle guère de ce grand nombre de vierges, qui choisissent Jésus - Christ pour époux dans les divers ordres religieux de l'Eglise, qu'on ne sente qu'elles auroient du penchant à faire à Dieu un sacrifice si beau et si généreux.

Il se forme dans Paris tant de nouveaux établissemens de piété, du moins si les choses n'ont bien changé depuis que j'en suis sorti ; une dame de qualité ne pourroit - elle pas entreprendre quelque chose de semblable pour Pekin, par exemple, la capitale de la Chine ? On ne seroit point exposé, si loin de l'Europe, à la tentation de la vaine gloire, ni aux frivoles applaudissemens qu'attire quelquefois de la part des mondains la qualité de fondatrice.

Mais, se pourroit-il faire ô mon Dieu ! que ce fût là ce qu'on cherchât quelquefois dans les bonnes œuvres qui éclatent au-dehors ; et si l'on avoit la foiblesse d'être sensible à de pareils retours, par cet endroit même ne seroit-

ce pa
à l'au
qui le
pense
renon
ce qu
geme
ploie
en fen
ce n'e
seule
on se

Il s
qui v
qu'ell
soulag
fasse
en fai
La m
Fran
trite,
merce
et qu
de vo
plus
tout a
parte
comm

ce pas déjà une raison d'envoyer ses charités à l'autre extrémité du monde, où Dieu seul, qui les connoîtroit, leur donneroit une récompense pleine et entière? Il ne faut pas qu'on renonce à la bonne œuvre que je propose, sur ce qu'une seule personne ne pourroit pas sagement espérer de la faire réussir. Ce qui s'emploie à nourrir et à vêtir un pauvre à Paris, en feroit subsister ici quatre ou cinq; et puis ce n'est pas toujours, en France même; une seule personne qui fait subsister une maison; on se joint plusieurs pour fournir à la dépense.

Il suffit qu'il y en ait une à la tête des autres qui veuille les solliciter, sur la connoissance qu'elle a du besoin de ceux qu'on a résolu de soulager. Il n'est pas même nécessaire qu'on fasse de si grandes aumônes à la fois. On peut en faire moins, et recommencer plus souvent. La manière dont on a reçu, à la Chine, les Français qui étoient avec nous sur l'*Amphitrîte*, nous fait espérer qu'il s'établira un commerce durable et aisé entre les deux nations, et qu'ainsi nous pourrons recevoir désormais de vos nouvelles, et des charités d'Europe, plus d'une fois l'année. Le voyage n'est tout au plus que de six mois, pourvu que l'on parte de France à la fin de décembre ou au commencement de janvier. Nous avons trouvé

à Canton un petit navire anglais, qui est venu d'Europe en cinq mois. Les vaisseaux qui ne partiroient qu'au commencement de mars, ne laisseroient pas d'arriver la même année; mais leur voyage seroit moins sûr et plus long. Nous ne partîmes que le 7 de mars de la Rochelle; nous avons relâché en plusieurs endroits avec perte de beaucoup de temps, parce que nous avons manqué le détroit de la Sonde. Avec tout cela, et malgré un détour de près de cinq cents lieues dans des mers inconnues, où nous n'allions, pour ainsi dire, qu'à tâtons, nous avons vu la terre de la Chine au bout du septième mois. On ne viendrait pas si vite par terre, quand on ne prendroit aucun détour, et qu'on feroit réglément quatorze à quinze lieues tous les jours.

Je me promets, mon cher père, que tant de dames de vertu, qui sont curieuses de savoir ce qui se passe au bout du monde, ne seront peut-être pas indifférentes sur ce que je vous écris aujourd'hui; et qu'elles me sauront gré d'avoir fait connoître le besoin où sont pour le temps et pour l'éternité, tant de petites créatures auxquelles on doit prendre un intérêt particulier, parce qu'elles ne peuvent attendre qu'une mort éternelle, après une vie très courte et très misérable.

Je f
vous p
vent de
pable d
pensée
taine e
lieu de
que d'a
pas fait
sacrer
ma vie
faits et
d'ardeu
satisfer
les besoi
peut-êtr
y a lieu
toujour
tiens r
la Chin
ferons
tienté;
Long-
fidèles
le besoi
ce qui
mêmes
C'est

Je finis en vous priant de nouveau de ne vous point fatiguer de nous entendre si souvent demander. Je ne me fusse jamais cru capable d'en venir là ; mais on change bien de pensée quand on voit des besoins d'une certaine espèce. Le zèle peut s'endormir au milieu de la France, dans un lieu où l'on suppose que d'autres feront le bien que nous n'aurons pas fait. Depuis que jome sens ici résolu à consacrer au salut des âmes, mon repos, ma santé, ma vie, je suis persuadé que les plus imparfaits et les plus lâches auroient encore plus d'ardeur et plus de zèle que moi ; et que je satisferois mal à mon devoir, si, dissimulant les besoins de nos pauvres églises, j'étois cause peut-être qu'elles fussent moins secourues. Il y a lieu de croire que nous ne vous serons pas toujours à charge. Quand le nombre des chrétiens riches et puissants se sera accru, c'est à la Chine, et non point en Europe, que nous ferons connoître les nécessités de cette chrétienté ; mais l'heure n'est pas encore venue. Long-temps après Jésus Christ, les premiers fidèles assistèrent les païens qui étoient dans le besoin ; et la vue de leur grande charité fut ce qui déterminâ plusieurs de leurs ennemis mêmes à se faire instruire et à se convertir. C'est du même moyen que nous voudrions

nous servir, dans l'espérance que Dieu y donnera les mêmes bénédictions. Je suis avec bien du respect, etc.

LETTRE

Du P. Felisson, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend P. de la Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi.

A Canton, le 9 décembre 1700.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

Le zèle que nous avez toujours eu pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes vous a fait prendre tant de part à l'établissement de nos missions de la Chine, que nous n'oublierons jamais les soins que vous vous êtes donnés, ni les biens que vous nous avez faits. C'est ce qui nous engage aussi à ne perdre aucune occasion de vous donner des marques de notre reconnoissance, en vous instruisant des choses qui regardent la religion, soit en ce pays, soit

dans le
suadé
les an
qui p
phitric
reur
lettre,

L'E
donné
l'encei
temps
la main
mit de
de cel
palais
de dir
tir ce
bonté
plioie
avoit

L'E
pouro
à ven
car
c'e
sionn
tères
chan

dans les royaumes voisins. Comme je suis persuadé que vous aurez appris ce qui s'est passé les années précédentes, par le P. de Fontanay, qui partit d'ici l'année dernière, sur *l'Amphitrile*, pour retourner en France où l'Empereur l'envoyoit, je me bornerai, dans cette lettre, à ce qui est arrivé cette année.

L'Empereur ne se contentant pas d'avoir donné aux jésuites français une maison dans l'enceinte de son palais, leur accorda quelque temps après un grand emplacement qui joint la maison, pour y bâtir une église, et leur promit de contribuer à cet édifice. Le 26 janvier de cette année, le P. Gerbillon étant allé au palais, pria le premier eunuque de la chambre de dire à l'Empereur qu'on se préparoit à bâtir cette église dans le lieu qu'il avoit eu la bonté de marquer, et que les pères le supplioient de se souvenir de la grâce dont il les avoit flattés de contribuer à cet ouvrage.

L'Empereur fit demander au P. Gerbillon pourquoi il n'avoit pas invité les autres pères à venir avec lui, lui demander cette grâce : » car bâtir une église à Dieu, dit ce prince, » c'est une chose qui regarde tous les missionnaires, et à la quelle ils doivent tous s'intéresser. » Le P. Gerbillon répondit que ne sachant pas si la demande qu'il prenoit la liberté

de faire seroit agréable à l'Empereur, il n'avoit pas osé venir au palais d'une manière si éclatante : mais qu'après avoir obtenu cette grâce, il n'auroit pas manqué d'inviter tous les pères à se joindre à lui pour remercier Sa Majesté; et, que puisqu'elle le trouvoit bon, ilalloit ce jour-là même les inviter à venir demander une faveur qui devoit faire tant d'honneur à la religion chrétienne.

Les pères de nos trois maisons de Pekin, qui sont les seuls missionnaires de cette grande ville, se rendirent le lendemain au palais. L'Empereur envoya le premier eunuque avec deux mandarins pour recevoir leur requête. Ce prince répondit que bâtir une église étant une chose sainte, il vouloit y contribuer pour faire honneur à leur religion et à leurs personnes, et qu'il donneroit ordre qu'on fournit les matériaux nécessaires. Les pères le remercièrent avec les cérémonies accoutumées et se retirèrent. Le lendemain, 28 janvier, ils eurent ordre de retourner au palais. L'Empereur leur fit donner à chacun deux pièces de soie et un pain d'argent de cinquante *taëls*; le *taël* de Pekin vaut à peu près cinq livres monnoie de France.

Le P. Grimaldi, comme le plus ancien missionnaire, et supérieur du collège, dit que

n'ayan
quer
gnona
les co
noître
gent
cer à
térèsa
et à
étoit
de ce
lui do
nous
l'ence
avoit
fut re
mand
toute
de sa
quer
ouvre
manie
séra
l'éte
C
voir
prote
augm

n'ayant point de termes assez forts pour marquer la reconnoissance que lui et ses compagnons avoient des bienfaits dont Sa Majesté les combloit, et Dieu seul pouvant les reconnoître pour eux, ils alloient consacrer l'argent qu'ils venoient de recevoir, à commencer à bâtir l'église du vrai Dieu, afin de l'intéresser par-là en quelque manière à conserver et à bénir la personne d'un prince qui leur étoit si cher. L'Empereur parut fort content de ce remerciement. Le P. Grimaldi pria qu'on lui donnât par écrit la permission que le prince nous accordoit de bâtir une église dans l'enceinte de son palais, et qu'on marquât qu'il avoit eu la bonté d'y contribuer. Sa requête fut répondue, et on lui accorda ce qu'il demandoit. L'Empereur ne s'est pas contenté de toutes ces grâces; il a voulu qu'un mandarin de sa maison présidât au bâtiment, pour marquer à toute sa cour que cette église est un ouvrage auquel Sa Majesté s'intéresse d'une manière particulière. Je crois que cet édifice sera bientôt achevé, et qu'on y dira la messe l'été prochain.

C'est une grande joie pour les chrétiens, de voir que l'Empereur se déclare si hautement le protecteur de notre religion. Le nombre en augmente tous les jours, et il n'y a presque pas

de dimanches ni de fêtes qu'on n'en baptise quelqu'un dans les trois églises que nous avons à Peking. Parmi ceux qui sont morts cette année, nous avons perdu un très fervent chrétien, qui se nommoit *Sy-Laoyé*. Il y a dix ans qu'il quitta son mandarinat pour se faire baptiser. Il a été le premier converti parmi les mandarins qui ont soin de marquer les bons et les mauvais jours pour les mariages, pour les voyages et pour les bâtiments. Il avoit composé depuis son baptême sept ou huit livres différents pour la religion, un entr'autres contre la superstition des jours heureux ou malheureux. Il avoit souffert persécution du côté de ses parents, pour avoir embrassé le christianisme, et il étoit même tombé par-là dans la pauvreté; mais Dieu, qui l'avoit toujours soutenu dans ses disgrâces, lui donnoit tant de consolation, qu'il s'estimoit heureux de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ. Comme il a vécu saintement, il y a sujet de croire qu'il est au Ciel, où il priera sans doute pour ses compatriotes.

Cette église a encore perdu un jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, qui donnoit de grandes espérances. Il est mort peu de temps après son baptême; mais le père qui lui a administré les derniers sacrements, avoue n'avoir jamais vu dans un mourant plus de foi,

plus d'
jeune
fin, il
sa chan
au ciel
tête, il
Dieu du
et la co
épultur
après q
tous con
Il y
ion dan
qu'en
uite es
ale de
1700 :
Le 1
élever
roi enco
ieux, e
nois, q
eux on
ort, le
emi de
plusieur
tre allé
amité p

plus d'espérance et de contrition que dans ce jeune homme. Lorsqu'il se sentit près de sa fin, il fit mettre à genoux ceux qui étoient dans sa chambre, puis levant les yeux et les mains au ciel, et faisant une grande inclination de tête, il leur dit qu'ils adorassent avec lui le Dieu du ciel; il exhorta sa mère à se convertir et la conjura de ne rien faire à l'égard de sa sépulture, qui fût contraire à la loi chrétienne; après quoi il mourut doucement, regardé de tous comme un véritable prédestiné.

Il y a en cette année une cruelle persécution dans la Cochinchine. Voici en abrégé ce qu'en écrit le P. Jean-Antoine Arnedo, jésuite espagnol; sa lettre, datée de Sinoa, capitale de la Cochinchine, est du 31 juillet 1700 :

Le 14 mai 1698, la tempête commença à s'élever dans cette cour contre nos églises. Le roi encore jeune, et extrêmement superstitieux, est entièrement dévoué aux bonzes chinois, qu'il a appelés dans son royaume. Des deux oncles qu'il a auprès de lui, et qu'il écoute fort, le plus puissant sur son esprit est l'ennemi déclaré du christianisme. On abattit alors plusieurs églises, et la persécution seroit peut-être allée plus loin, s'il ne fût survenu une calamité publique, causée par des orages fu-

rieux qui firent mille ravages, qu'on s'appliqua à réparer. D'ailleurs, je prédis en ce temps là une éclipse d'une manière dont on parut satisfait (c'est le P. Arnedo qui parle); ce qui porta la cour à me laisser mon église, et à traiter doucement les missionnaires.

L'année royale, qui revient de douze en douze ans, suivit bientôt après. Comme on donne au peuple durant cette année une grande liberté, les chrétiens en jouirent comme les autres; en sorte que nous faisons tous les exercices de la religion aussi publiquement qu'avant la persécution. Au commencement de cette année 1700, quelques voleurs, ou plutôt quelques ennemis des chrétiens, pour leur attirer des affaires, abattirent et mirent en pièces les idoles de la campagne. Le roi s'en prit aux chrétiens, ne doutant point qu'ils ne fussent les auteurs de cette action. Il apprit en même temps qu'il y avoit eu un grand concours de monde dans nos églises le jour des Cendres, qui étoit cette année le 24 février. Il donna ordre qu'à notre première assemblée on fit main-basse sur tous les chrétiens qui s'y trouveroient. J'en fus averti le 6 mars, et j'empêchai que les chrétiens ne s'assemblassent.

Nous étions alors cinq missionnaires d'Europe dans cette ville : MM. Pierre Langlois,

et Jean
PP. Pi
jésuites
à main
domest
nos mar
les mi
M. Cap
du mêm
se trou
les pris
con a
Belmon
pour m
la mêm
mais de
cause d

Le 1
noit qu
les églis
de notr
sionnai
le chris
et que
idolâtr
tous gé
image
pale qu

et Jean Cappon, ecclésiastiques français; les PP. Pierre Belmonté, et Joseph Candonné, jésuites italiens, et moi. Le 12 mars, on vint à main armée dans nos églises, on arrêta nos domestiques, on pillà ce qu'on trouva dans nos maisons, et l'on garda comme prisonniers les missionnaires chacun dans son église. M. Cappon étoit alors à la campagne. Le 15 du même mois, les quatre missionnaires qui se trouvèrent en cette ville furent menés dans les prisons publiques. On mit la cangne au cou à M. Langlois et aux PP. Candonné et Belmonté : je n'étois pas assez agréable à Dieu, pour mériter d'être traité pour son amour de la même manière que les autres : on m'arrêta, mais dès le lendemain on me mit en liberté, à cause de ma qualité de mathématicien.

Le 17, on publia l'édit du roi, qui ordonnoit qu'on abattit dans tout le royaume toutes les églises des chrétiens; qu'on brûlât les livres de notre religion; qu'on arrêtât tous les missionnaires; que tous ceux qui avoient embrassé le christianisme reprissent la religion du pays; et que, pour marque d'obéissance, chrétiens et idolâtres, hommes et femmes, jeunes et vieux, tous généralement foulassent aux pieds la sainte image du Sauveur, qui est toujours la principale que nous exposons dans nos églises, et

sur le milieu de l'autel à la vue de tout le monde. Cet ordre s'exécuta d'abord dans le palais, dans les maisons des mandarins, dans les rues et dans les places publiques de cette ville. Nous eûmes l'affliction de voir la sainte image foulée aux pieds par plusieurs lâches chrétiens; d'autres se cachèrent pour n'y être pas obligés, d'autres furent assez généreux pour refuser de le faire, et méritèrent la couronne du martyre. On assure que notre ami, l'oncle du roi, ne foula point la sainte image, et qu'il n'obligea aucun de ses gens à la fouler; mais l'autre oncle du même roi, grand ennemi des chrétiens, pour s'assurer de l'obéissance de tous les mandarins et des principaux seigneurs catholiques, persuada au Roi de s'en faire donner la liste, et de leur faire fouler en public la sainte image; ce qui a donné occasion à bien des cruautés, pour obliger les martyrs de dire le nom des chrétiens, et surtout des plus considérables.

Le même jour 17, on brûla presque tous les livres saints; on me rendit tous ceux qui étoient à mon usage, et plusieurs autres qu'on croyoit à moi, sous prétexte que ces livres pouvoient servir aux mathématiques. Je sauvai par ce moyen un Missel et le livre de la vie de Jésus-Christ en estampes, qui nous est d'un grand secours

pour f
tères
nier d
pressa
à dire
frit cou
découv
poïens
prêtre
Siam,
cine, s
mière n
MML. N
Semen
mais ils
et mené
frère d
ses frai
et qui
soummé
ner les
sainte i
Le R
des sol
tiens, à
dons c
apporté
sieurs

pour faire entendre aux gens grossiers les mystères de la vie du Sauveur. On amena prisonnier de la campagne M. Cappon, à qui on pressa furieusement les doigts pour l'obliger à dire le nom des mandarins chrétiens. Il souffrit courageusement ce supplice sans en vouloir découvrir aucun, ce qui le fit estimer des païens mêmes. M. Maure de Sainte-Marie, prêtre cochinchinois, élevé au séminaire de Siam, célèbre dans tout le pays pour la médecine, se crut obligé de se cacher dès la première nouvelle de la persécution. J'avois averti M^{re} Nicolas Fonseca, portugais, et Pierre Semenot, français, qui se cachèrent aussi ; mais ils furent tous trois découverts, arrêtés et menés ici. Un bon vieillard nommé Jean, frère du célèbre *Emmanuel*, qui avoit bâti à ses frais une petite église dans les montagnes et qui y faisoit l'emploi de catéchiste, fut assommé de coups pour n'avoir pas voulu donner les livres saints, ni fouler aux pieds la sainte image.

Le Roi avoit ordonné de laisser au pillage des soldats tout ce qui appartenoit aux chrétiens, à la réserve des choses que nous regardons comme sacrées, qu'il voulut qu'on lui apportât. On lui porta entr'autres choses plusieurs reliques, dont quelques-unes étoient

des os entiers. Les ayant prises entre ses mains, et les montrant aux gens de sa cour : « Voilà, » dit-il, jusqu'où les chrétiens portent leur » impiété, de tirer des tombeaux les ossements » des morts, ce qui nous doit faire horreur. Ils » sont plus, ajouta-t-il, car, après les avoir » réduits en poudre, ils en mettent dans des » breuvages, ou ils en font des pâtes qu'ils » donnent aux peuples, et les ensorcellent par-là » si fort, qu'ils courent aveuglément à eux, et » embrassent leur doctrine. » Le Roi voyant que ce discours animoit de fureur toute sa cour contre nous, ordonna qu'on exposât ces ossements dans la place publique, et qu'on fit entendre au peuple l'usage que nous en faisons. Cela nous fait juger ici, à tout ce que nous sommes de missionnaires, que ce n'est pas encore le temps de faire en ce pays des présents de ces sortes de choses, ni d'exposer ces reliques à la vénération du peuple, de peur que ce ne soit, comme dit l'Évangile, » jeter » des pierres précieuses aux pieds des pour- » ceaux (Matt., 6. 7). »

Cependant on tourmentoit furieusement les chrétiens prisonniers, surtout ceux du pays. Un d'entr'eux à qui, pour son habileté à instruire, on avoit donné le titre de catéchiste général du royaume, dit dès la première ques-

tion, q
au Roi
soumit
à l'édit
le pays
ler aux
prisonn
Il faut
ler au
lequel
s'il est
prêt à
je ne p
gion. L
mon pé
et me
fils, m
la terr
l'égard
nous a
pelé J
que so
mour
éternel
te laic
c'est u
richess
ment t

tion, qu'il n'avoit rien plus à cœur que d'obéir au Roi, et devint sur l'heure apostat. On se soumit dans toutes les provinces du royaume à l'édit du Roi. Un mandarin considérable vers le pays du Nord refusa généreusement de fouler aux pieds la sainte image. On le conduisit prisonnier à la cour. Etant présenté au Roi : Il faut tout à l'heure, lui dit le prince, fouler aux pieds cette image, ou perdre la vie ; lequel voulez-vous ? Perdre la vie mille fois, s'il est besoin, lui répondit le mandarin ; tout prêt à obéir à Votre Majesté dans tout le reste, je ne puis le faire en ce qui regarde ma religion. Lorsque j'étois encore jeune, ajouta-t-il, mon père me mena un jour avec lui à l'église ; et me montrant la sainte image : Sache, mon fils, me dit-il, que le Créateur du ciel et de la terre, usant d'une infinie miséricorde à l'égard de l'homme perdu par son péché, nous a envoyé en terre son Fils unique, appelé *Jésus-Christ*, dont voilà l'image, afin que souffrant la mort sur une croix pour l'amour de nous, il nous délivrât de la mort éternelle, dont nous étions tous menacés. Je te laisse sa sainte loi pour mon testament : c'est un héritage plus précieux que toutes les richesses du monde ; si tu la gardes fidèlement toute ta vie, je te regarderai, je t'ai-

« merai toujours comme mon fils et comme
 « mon légitime héritier ; mais si tu étois assez
 « malheureux pour l'abandonner jamais , je te
 « traiterois comme un fils rebelle et dénaturé. »

Les mandarins qui étoient présents, voulant
 faire leur vœu au prince, parurent si indi-
 gnés de cette réponse, qu'ils prièrent le roi
 de leur permettre de le mettre en pièces. Le
 Roi, plus modéré, ordonna qu'il fût renvoyé
 en son pays pour y être décapité. Dès qu'il y
 fut arrivé, plusieurs de ses parents, encore
 gentils, vinrent se jeter à ses pieds dans la
 prison, le conjurant d'obéir au roi, ou du
 moins d'en faire semblant, en approchant tant
 soit peu le pied de la sainte image, ce qui suf-
 firoit au général des troupes, qui étoit son
 ami particulier, pour trouver moyen de le sau-
 ver, que s'il ne se soucioit pas de sa propre
 perte, qu'il fût du moins sensible à celle d'une
 famille désolée, qui lui étoit chère, puisqu'ils
 alloient tous être enveloppés dans sa ruine.
 Chose étrange ! celui qui avoit montré tant de
 courage devant le roi, n'eut pas la force de
 résister aux prières et aux larmes de ses pa-
 rents. Il fit semblant de fouler l'Image, pro-
 testant néanmoins qu'il le faisoit plutôt pour
 se délivrer de leur importunité, que pour re-
 noncer à la religion chrétienne, qu'il connois-

soit de
 cessair
 tent, é
 nom de
 dres. M
 su se fa
 laissât p
 Paul reg
 trépidité
 Dieu qu
 Il la ple
 moment
 Jésus-Ch
 sujet de
 véritable
 Le 23
 sionnaire
 siatiques
 jésuites.
 rangue p
 et qu'on
 où il par
 nière. T
 emps en
 veuve d'
 e soixan
 leur adm
 pari mar

soit être l'unique véritable, et absolument nécessaire pour le salut. Le général étant content, écrivit au Roi que Paul Kien, c'étoit le nom du mandarin, avoit enfin exécuté ses ordres. Mais le roi irrité qu'un autre eût mieux su se faire obéir que lui, commanda qu'en ne laissât pas de trancher la tête du coupable. Paul reçut cette seconde sentence avec une intrépidité merveilleuse. Il reconnut la main de Dieu qui le punissoit visiblement de sa lâcheté. Il la pleura à chaudes larmes jusqu'au dernier moment; et, invoquant sans cesse le nom de Jésus-Christ, il mourut, comme nous avons sujet de le croire, dans les sentiments d'une véritable pénitence.

Le 23 d'avril on présenta au roi quatre missionnaires : MM. Langlois et Cappon, ecclésiastiques; et les PP. Candonné et Belmonté, jésuites. Il ordonna qu'on leur mit au cou une cangue plus pesante, de gros fers aux pieds, et qu'on les menât dans une prison plus rude, où il parolt vouloir les laisser tous mourir de misère. Trois dames furent conduites en même temps en la présence du roi : Elisabeth Mau, veuve d'un grand mandarin; Marie Son, âgée de soixante ans, d'une innocence et d'une candeur admirables; et Paule Don, qui a eu son mari martyr. Le roi les condamna à la basto-

nades, à être rasées, et à avoir les bouts des oreilles et des doigts coupés. Pour les hommes obstinés qui ne voulurent pas obéir, le roi les condamna tous à mort, et la plupart à mourir de faim.

On donna commission d'exécuter la sentence, à l'égard des trois dames chrétiennes, à un capitaine parent d'Elizabeth. Cet officier conjura sa parente d'obéir au roi; mais voyant qu'elle étoit inébranlable, il lui dit qu'il craignoit fort qu'après le supplice, on ne l'obligeât à passer le reste de sa vie dans quelque emploi dur et humiliant. « Mon cher parent, » lui répondit cette vertueuse dame, je suis » femme et déjà sur l'âge, et par conséquent » fort craintive; aussi ne puis-je assez vous » exprimer la crainte et l'horreur que j'ai de » voir sous mes pieds la sacrée image de mon » Sauveur et de mon Dieu. J'en tremble de » tout mon corps seulement en vous parlant; » ainsi, s'il n'y a point d'autre voie pour me » garantir du supplice que de fouler au pied » la sainte image, j'aime beaucoup mieux » mourir ».

L'officier, qui connoissoit sa fermeté et sa grande vertu, trouva un autre moyen de la sauver: il recommanda aux soldats d'épargner sa parente. Ceux-ci, après avoir traité les au-

tres d'
cherer
plante
et fire
ensuit
Comm
chai
prêts.
la dou
fert; n
avoit
qui fa
pour l
compa
trême
Cep
gnée d
quatre
faim.
lettres
servoi
tes à
s'offri
pays,
reteni
avoir
plante
de se

tres dames avec la dernière rigueur, approchèrent leurs couteaux, encore tout ensanglantés, des oreilles et des doigts d'Elisabeth, et firent semblant de les lui couper. On jeta ensuite ces trois dames dans une barque. Comme j'y entendis des cris, je m'en approchai avec quelques remèdes que je tenois prêts. Je crus que ces cris étoient causés par la douleur du tourment qu'elles avoient souffert; mais je fus fort surpris de voir qu'il n'y avoit que la seule Elisabeth qui se plaignit, et qui fût inconsolable de n'avoir pas souffert pour la foi de Jésus-Christ, pendant que ses compagnes avoient été traitées avec une extrême cruauté.

Cependant on conduisit dans une île, éloignée de cette ville d'environ un quart de lieue, quatre chrétiens condamnés à y mourir de faim. Le premier s'appeloit Paul So, habile lettré, et savant dans la médecine, dont il se servoit utilement pour porter ses compatriotes à embrasser notre sainte loi. Il avoit été s'offrir de son plein gré aux mandarins de son pays, et les avoit forcés, pour ainsi dire, de le retenir prisonnier. On le condamna d'abord à avoir chaque jour trois coups de bâton sous la plante des pieds, jusqu'à ce qu'on l'eût obligé de se soumettre à l'édit du roi; mais, comme

on vit qu'il persistoit dans sa sainte résolution, on l'amena ici des provinces du nord où il avoit été arrêté. Un de ses parents, nommé *Nicolas*, a été mis à mort dans son pays pour la même cause. Le second prisonnier qui fut conduit dans l'île, étoit Vincent Don, mari de *Paule*. Le troisième, *Thadée Oüen*, domestique de *M. Langlois*, qui avoit beaucoup de piété. Il étoit dans la barque quand *M. Emmanuel* et cinq autres personnes firent naufrage; il fut le seul qui se sauva, Dieu le réservant pour le martyre. Le quatrième étoit mon catéchiste, nommé *Antoine Ky*. Des l'âge de quatorze ans, il avoit suivi un de nos pères à *Macao*, où il demeura deux ans dans notre collège. Il étoit revenu depuis à la *Cochinchine*, où il avoit mené durant quelque temps une vie peu chrétienne; mais enfin il se donna entièrement à Dieu après la mort de sa femme, et se consacra au service des missionnaires. Il a demeuré les huit dernières années de sa vie dans notre maison; et quoiqu'il eût près de soixante ans, plus robuste que ses autres compagnons, il est mort le dernier, après avoir souffert la faim pendant dix-huit jours, sans qu'on lui ait jamais rien donné, non pas même une seule feuille de bétel pour mâcher. La prison de ces martyrs n'étoit qu'une cabane fermée de gros

pieux,
de si
mort o
a jetés
qu'on

Le 2
ses (ex
les ecc
sions,
manda
si l'on
mais le
pour s
entre l
ce qui
soulag
Christ
soldat
maison
avoir e
égare
avoir
beauc
dans le
portab
temps
qu'il
chréti

pieux, couverte de branches d'arbres, large de six pieds et longue de huit. Après leur mort on a mis leurs corps en pièces, et on les a jetés dans la rivière par ordre du roi; afin qu'on ne ramassât pas leurs reliques.

Le 20 de mai, arrivèrent les *sommes* chinolises (espèce de navire), qui apportoit à MM. les ecclésiastiques et à nous, nos petites pensions, qu'on nous envoyoit de Canton. Les mandarins firent tous leurs efforts pour savoir si l'on n'apportoit rien aux missionnaires; mais le capitaine chinois eut assez d'habileté pour se dérober à leur vigilance. Il me mit entre les mains tout ce qu'on lui avoit confié, ce qui n'a pas peu servi à donner quelque soulagement à tous les confesseurs de Jésus-Christ qui étoient en prison. Michel Oüen, soldat, eut la tête tranchée pour la foi, dans sa maison, le 25 de mai. Un jeune écolier, après avoir enduré douze jours la faim, étant comme égaré et hors de lui-même, renia la foi pour avoir à manger. On lui demanda s'il souffroit beaucoup de la faim; il répondit qu'il sentoit dans les entrailles un feu si dévorant et si insupportable, qu'il n'avoit pu l'endurer plus longtemps, quoiqu'il soit bien persuadé d'ailleurs qu'il n'y a point de vraie religion que la chrétienne.

Je ne saurois dire ce que le P. Candonné, âgé de soixante-trois ans, et fort incommodé, souffre sous la *cangue* et aux fers. Il résiste pourtant courageusement aussi bien que M. Cappon; mais les incommodités de la prison ayant causé un flux de sang au P. Belmonté, il est mort le 27 de mai, après s'être confessé et avoir reçu l'extrême-onction. Il étoit de Rimini en Italie, et il y a huit ans qu'il passa en cette mission avec M. Cicery, évêque de Nankin, qui revenoit d'Europe. Sa douceur admirable et sa grande charité le rendoient aimable à tout le monde, et particulièrement aux pauvres, dont il étoit le protecteur et le père. Quoiqu'il fût d'une foible constitution, il paroisoit infatigable. Comme les travaux où son zèle l'engagoit, l'avoient extrêmement affoibli, ses supérieurs lui avoient mandé de revenir à Macao, pour y rétablir sa santé : mais Dieu en a disposé autrement, et l'a appelé, comme nous avons sujet de le croire, à la gloire des bienheureux; car non seulement il est mort en véritable chrétien et en parfait religieux, dépouillé entièrement de tout, mais presque de la même manière que saint Jean, pape et martyr, dont l'Eglise célèbre la fête le 27 de mai, lequel ayant été mis en prison à Ravenne, par ordre du roi Théodoric, y mourut de mi-

sère et
catholique
velir le
lieu où
église.

La p
province
savons p
combats
l'oncle
sainte re
se jeter
Ah! je
une de s
sur l'heu
gardé sa
de Dieu
aux chré
serviteurs
avoit en
que ce p
cruauté
deroit p
roits ses f
manière
darin, e
sa maison
ses gens

sère et de faim pour la défense de la religion catholique. Le roi m'a permis de faire ensevelir le P. Belmonté; je l'ai fait de nuit, dans un lieu où étoit il y a peu de jours une très belle église.

La persécution a été très cruelle dans les provinces; il y a eu plusieurs martyrs; nous ne savons pas encore les circonstances de leurs combats. Le 19 de juin mourut de mort subite l'oncle du Roi, le grand ennemi de notre sainte religion. Il venoit de diner, et voulant se jeter sur son lit, comme pour se reposer: *Ah! je me meurs*, dit-il un moment après à une de ses femmes qui n'étoit pas éloignée; et sur l'heure même il expira. Tout le monde a regardé sa mort comme une punition évidente de Dieu, pour les maux qu'il avoit causés aux chrétiens. Deux jours auparavant, un bon serviteur de Dieu, nommé François Dirk, avoit en quelque sorte prédit cette mort, disant que ce prince, à cause de sa haine et de sa cruauté contre tant de gens de bien, ne tarderoit pas à en être puni, et que Dieu vengeroit ses fidèles serviteurs, qu'on accabloit d'une manière impitoyable et si injuste. Un autre mandarin, ennemi des chrétiens, a eu depuis peu sa maison entièrement brûlée, avec douze de ses gens, qui ont été enveloppés dans cet in-

cendies. Dieu a encore fait sentir à quelques chrétiens apostats les fûeaux de sa justice; il y en a de possédés du démon, d'autres aliés, qui souffrent des douleurs insupportables; d'autres sont tombés dans le dernier mépris; presque tous paroissent accablés de tristesse, pressés, sans doute, par les justes remords de leurs consciences. Plusieurs souhaitent d'être reçus à pénitence, et ils le demandent avec de très grandes instances; mais nous ne croyons pas qu'il soit encore temps de leur accorder cette grâce, du moins à ceux qui se portent bien. Quelques-uns offrent de grandes aumônes pour le soulagement des chrétiens prisonniers. Les missionnaires ont délibéré s'il falloit les recevoir ou non; leurs avis ont été partagés.

M. Langlois, le P. Candonné et M. Fonseca, ont jugé qu'il falloit les accepter pour les raisons suivantes: Les prisonniers ont besoin de secours; c'est un conseil de l'Ecriture de racheter ses péchés par l'aumône; les coupables peuvent se porter au désespoir, et de rage renoncer tout à fait à la religion, si, pour une faute qu'ils ont commise, comme tout le monde en est persuadé, plutôt par foiblesse que par malice, et qu'ils détestent de tout leur cœur, ils se voient si fort méprisés, qu'on ne daigne pas même recevoir leurs aumônes, quoiqu'on

reçoive d
M. Sem
jugé, vu
qui croie
d'argent
plus sév
ils ont ju
présents
de donne
missionn
comme e
on met d
ger
bien
qu'ils ven
aumônes
point fail
avoir ex
ceux qui
ques de
on devo
celles des
et que l'
lié, et qu
donne d
sincère p
Le ad
misère d

reçoive celles des idolâtres. Mais M. Cappon, M. Semenot et le P. Belmonte ont toujours jugé, vu la disposition des esprits en ce pays, qui croient qu'on vient à bout de tout à force d'argent, jusqu'à obtenir des mandarins les plus sévères le pardon des plus grands crimes; ils ont jugé, dis-je, qu'il ne falloit recevoir ni présents ni aumônes de ces apostats, de peur de donner sujet de croire qu'à la balance des missionnaires, les crimes les plus énormes, comme est l'apostasie, deviennent légers, quand on met de l'autre côté une bonne somme d'argent; parce qu'ils se persuaderoient s'être bien rachetés auprès de nous de leur faute, dès qu'ils verroient que nous aurions accepté leurs aumônes. Pour moi, j'ai opiné qu'il ne falloit point faire de règle générale; mais qu'après avoir examiné la disposition particulière de ceux qui offroient leurs aumônes, et les marques de douleur dont ils les accompagneroient, on devoit recevoir celles des uns, et rejeter celles des autres. Ainsi, on ne pourroit pas dire et que l'argent suffit seul pour être réconcilié, et que l'aumône ne sert à rien, quand on donne d'ailleurs en la faisant, des signes d'une sincère pénitence.

Le 28 de juillet, M. Langlois mourut de misère dans la prison, comme le P. Belmonte.

Je lui donnai la veille l'extrême-onction, et de l'avis des autres missionnaires, je l'enterrai dans sa maison, au lieu où peu auparavant étoit son église. Il étoit, après le P. Candonné, le plus ancien missionnaire de la Cochinchine; il savoit beaucoup de secrets de médecine, ce qui lui avoit donné un grand crédit, et les néophytes l'aimoient beaucoup, et il leur faisoit de grandes sermons.

MM. Cappon, Semenot, Fonseca et le P. Candonné, sont encore en prison. Pour moi, je loge dans un petit jardin qu'on m'a donné auprès du palais. Le titre de mathématicien me met en état d'aller librement partout, de visiter nos pauvres prisonniers, et de dire tous les jours la messe. M. Clément, séculier, a perdu tous ses biens, parce qu'il est chrétien; il vit fort content de s'en voir dépouillé pour une si bonne cause. Pour ce qui est des autres missionnaires, on dit que M. l'évêque Don Francesco Pirés, MM. Jean Auxier et René Gouget, français, et Laurent, cochinchinois, sont enclavés dans les îles ou dans les montagnes, et que les deux MM. Charles, français de nation, qui sont venus de Siam ici pour recevoir l'ordre de prêtrise, ont été arrêtés prisonniers, et que M. Feret, qui, pour ses incommédités, se retiroit au séminaire de Siam, est mort des

lignes du
Compagn
frontière
phs Cord
en dange

Voilà,
relation

P. de T
Jé

Me

P.

Me voilà

navigation

gers et de

vous dema

autre, c'est

avoir con

signes du voyage. Le P. Joseph Parés, de notre Compagnie, a été arrêté prisonnier près des frontières de Camboye. Enfin, le P. Christophe Cordeiro est, dans les provinces du Midi, en danger d'être découvert à chaque moment. Voilà, mon révérend père, un abrégé de la relation du P. Arnedo. Je suis, etc.

LETTRE

du P. de Tarte, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. de Tarte son père.

A Canton, le 17 décembre 1701.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

Me voilà enfin arrivé à la Chine, après une navigation de sept à huit mois, pleine de dangers et de fatigues. La première chose que je vous demande, après que vous aurez lu cette lettre, c'est de remercier Notre-Seigneur de m'avoir conduit dans cette terre de promesse.

après laquelle je soupirois depuis tant d'années. Notre voyage a été singulier en deux choses : la première, que jamais vaisseau n'étoit venu à la Chine en si peu de temps ; puisqu'en moins de cinq mois, nous nous sommes trouvés à cent cinquante lieues des terres de la Chine ; la seconde, que jamais vaisseau n'a eu tant de peine à y entrer : car depuis plus de quatre mois que nous avons fait tout ce qui dépendoit de l'industrie humaine, nous n'avons pu gagner Canton, qui est le port où le vaisseau devoit hiverner. Tout ce temps-là s'est passé à essayer des tempêtes, et à errer d'île en île, dans une attente continuelle du naufrage ; trop heureux, après tous ces dangers, d'avoir trouvé, à plus de cent lieues de Canton, un endroit où le vaisseau puisse être l'abri des vents pendant l'hiver.

C'est de cet endroit que je me suis rendu ici par terre, pour me rejoindre à la troupe apostolique, qui y étoit déjà depuis la Nativité de Notre-Dame. Car après que nous eûmes pensé périr la première fois, le P. de Fontaney voyant que le vaisseau faisoit peu de chemin, s'étoit embarqué à Sancier, sur quelques galères que les mandarins lui avoient envoyées, et avoit mené avec lui les P. Porquet, de Chavagnac, de Goville, le Couleux, Jartoux, Franqui

frère Brocard; tandis que le P. Contandin
et moi, nous restions sur le vaisseau, pour
suivre jusqu'au bout la destinée en qualité
d'aumôniers. C'est surtout depuis ce temps-là
que Dieu nous a mis, mon compagnon et moi,
à toutes sortes d'épreuves. Nous sommes faits
présent à voir la mort de près, et le naufrage
de ressource où nous nous sommes trou-
vés au milieu des plus grands périls, nous a
habituellement à ne mettre jamais notre confiance
que dans les miséricordes du Seigneur. C'est à
ce seul que nous sommes redevables d'être
échappés vingt fois du naufrage: car, quoi-
qu'on nous eussions un capitaine et des officiers
très expérimentés, les mers où nous voguions
étoient si intraitables, et les orages si violents,
que toute leur habileté dans la navigation leur
devenoit inutile. Dieu soit béni à jamais de
nous avoir préservés de tant de dangers! Nous
sommes présentement au port. Jamais je n'ai
eu plus de santé ni plus de forces; il ne me
reste à présent que de savoir suffisam-
ment la langue, pour m'employer tout entier
à faire connoître ce grand Dieu à un million
de Chinois, que j'ai devant les yeux, et qui ne
connoissent pas encore.

Il y a trop peu de temps que je suis ici pour
parler sagement de cette mission. Je ne veux
rien dire de ce que j'ai vu et entendu.

rien mander en Europe que je n'aie vu moi-même, ou dont je ne me sois assuré par le rapport de gens dignes de foi. Dans cette lettre, je ne ferai que vous rendre compte des aventures les plus singulières de notre voyage. Vous me demandâtes à mon départ que je vous le fisse savoir; il faut vous obéir, mon très cher père, et vous marquer le profond respect que je veux conserver pour vous, en quelque endroit du monde que je me trouve. Je vous avois déjà écrit de l'île de Gorée, près du Cap-Vert, où nous trouvâmes quelques vaisseaux français. Comme ces bâtiments devoient bientôt retourner à Saint-Malo, nous les chargeâmes de nos lettres. Si elles vous ont été rendues, vous aurez déjà appris ce qui nous étoit arrivé depuis le Port-Louis, d'où nous partîmes le 7 mars 1701, jusqu'au Cap-Vert, où nous étions alors.

Mais, après tout, nous n'avions encore vu que les mers pacifiques, hormis vers le cap Finistère, où elles sont assez grosses pour des gens qui ne sont pas encore emmarinés. Nous n'avons souffert que ce que souffrent les nouveaux venus, dont l'imagination n'est pas encore faite à voir s'abaisser sous leurs pas le plancher qui les soutient, ni à demeurer dans des maisons qui tournent à tous vents. Le plu-

part en f
d'étourdi
ent même
commode
dînée tou
que les a
et pouvo
déjà fait
un vieux
est de f
d'humoni
ce temps

Après
tère, ce
nade de
jour, que
des vents
vis-à-vis
passions
tout en
l'île de F
fixé leur
commenc
nous fim
nous des
les deux
melles. I
dant la r

part en furent quittes pour cinq ou six jours d'étourdissement et de maux de cœur. Il y en eut même qui ne furent pas si long-temps incommodés. Pour moi, je payai dans une après-dinée tout ce que je devois à la mer; et pendant que les autres étoient encore tout languissants, et pouvoient à peine se soutenir, je m'étois déjà fait un pied marin, comme si j'eusse été un vieux navigateur; et je me vis des-lors en état de faire sur notre vaisseau les fonctions d'aumônier, que j'ai toujours exercées depuis ce temps-là.

Après que nous eûmes doublé le cap Finistère, ce ne fut plus qu'une agréable promenade de quarante ou cinquante lieues par jour, que nous faisons sans peine à la faveur des vents alisés. Nous étions tous les jours vis-à-vis quelque nouveau royaume, et nous passions d'une partie du monde en l'autre, tout en dormant. Nous allâmes reconnoître l'île de Fer, où les géographes français ont fixé leur premier méridien, et après y avoir commencé à régler notre estime en longitude, nous fîmes route droit au Cap-Vert, d'où nous découvrîmes, dès le 24 mars au soir, les deux montagnes qu'on nomme *les Mamelles*. N'ayant pu gagner la rade que pendant la nuit, nous donnâmes l'épouvante à

ceux de la forteresse de Gorée et à deux vaisseaux Malouins qui étoient mouillés tout auprès. Ils appréhendoient que nous ne fussions des corsaires ou des ennemis, qui fussent venus la de nuit pour quelque mauvais dessein; et dans cette pensée ils se dispoient déjà à nous recevoir par une décharge de tous leurs canons. M. Oury, notre capitaine en second, alla avec la chaloupe de notre vaisseau les tirer d'inquiétude, et leur apprendre qui nous étions. Le lendemain, qui étoit le vendredi-saint, M. de la Rigaudière, notre capitaine, voulut qu'on commençât le jour par entendre prêcher la passion de Notre-Seigneur et par adorer la Croix, ce que tout le monde fit avec de grandes démonstrations de dévotion et de religion, excepté quelques matelots nouveaux convertis, qui allèrent se cacher, pour n'être pas obligés d'assister à cette pieuse cérémonie.

Pendant que nous demeurâmes au Cap-Vert, nous fîmes faire les Pâques à l'équipage. C'étoit trop pour cela que neuf prêtres que nous étions: on se partagea. Les uns allèrent à la forteresse de Gorée, où ils prêchèrent et confessèrent pendant tout ce saint temps; les autres s'attachèrent aux deux vaisseaux Malouins, où ils trouvèrent de quoi exercer leur zèle: il y en eut qui se transportèrent dans

le continent
ville qui s
quelques
que depu
de l'île de
trées (le
core ven
une missi
hire; on y
à réform
tenir dans
tiennent a
des millio
eiles qu'ai
peuples ne
ligion, et
marabous
espèce d'a
mais un
grossières
roient bie
du christ
beaucoup
Mahomet
concirç. I
moins for
pactes éc
appellent

le continent d'Afrique, et qui allèrent à une ville qui s'appelle *Russique*, où ils instruisirent quelques Portugais chrétiens. Je suis surpris que depuis que les Français se sont emparés de l'île de Gorée, sous M. le maréchal d'Estrees (le 1^{er} novembre 1617), il ne soit encore venu à personne la pensée d'établir là une mission. Il y auroit beaucoup de bien à faire; on y trouveroit des chrétiens peu réglés à réformer, de vertueux catholiques à entretenir dans la piété; des esclaves qui appartiennent aux Français, à instruire et à baptiser; des millions de nègres mahométans, plus faciles qu'ailleurs à convertir; car, comme ces peuples ne sont pas fort instruits dans leur religion, et qu'ils ne savent que ce que leurs marabouts leur apprennent en leur lisant une espèce d'alcoran qui n'est pas celui des Turcs, mais un tissu d'impertinences et de fables grossières; il y a de l'apparence qu'ils écouteront bien plus volontiers les vérités solides du christianisme, et qu'ils n'auroient pas beaucoup de peine à l'embrasser. Ils honorent Mahomet, et sont fort religieux à se faire circoncire. La plupart se mêlent de magie, du moins font-ils acheter à très grands prix des pactes écrits en caractères mystérieux qu'ils appellent *grisgris*, et qu'ils donnent comme

des remèdes, préservatifs contre toutes sortes de maux. Un de ces nègres ne craint pas, après trente ans de servitude, avoir perdu son temps à obtenir pour récompense un de ces grisgris; il prétendait, en le portant, être à l'épreuve de tous les coups de mousquet et d'épée qu'il pourroit recevoir. Il ne voulut pas cependant que nos Français en fissent sur lui aucune expérience. En quittant cette terre infortunée, il n'y eut pas un seul missionnaire qui ne gémit devant Dieu, de l'extrême abandon où étoient ces pauvres nègres, et qui ne fût volontiers demeuré avec eux, dans l'espérance de les gagner à Jésus-Christ.

Nous ne restâmes que huit jours au Cap-Vert, parce que nous n'avions pas encore grand besoin de rafraîchissement ni de repos, et que d'ailleurs ce n'est pas un lieu fort propre à séjourner. Gorée est une petite île où il n'y a de place que pour la forteresse et pour quelques habitants; à peine pûmes-nous y trouver assez d'eau pour remplir nos barriques.

Le bétail qu'on pourroit tirer du continent ne vaut rien, parce qu'il n'y a point de pâturages. L'air y est toujours embrasé, et la terre stérile. Dans la campagne, on voit des éléphants, des cerfs et des singes. Les habitations

ne sont
rosaux
tout leur
son dor
jusqu'à l
la chaise
eux. Ils
let, poin
Ce qui e
ne laisse
paradis
d'injure
aussi les
et riant,
que les l
ils ne ch
qui que
croient
et qui co
nation
l'Afrique
rend po
d'ébène
ils l'ont

Ce fut
rade de
de deux
parut à

ne sont que de méchantes cases couvertes de roseaux ; les habitants vont presque nus, et tout leur habit consiste dans une toile de coton dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'à la moitié de la cuisse ; c'est tout ce que le chasseur du pays leur permet de porter sur eux. Ils n'ont pour toute nourriture que du millet, point de vin, point de blé, point de fruits. Ce qui est admirable, c'est que ces malheureux ne laissent pas de croire que leur pays est le paradis de la terre. On leur seroit une espèce d'injure de paroître leur porter compassion : aussi les voit-on toujours avec un visage gai et riant, et sans la crainte des coups de bâton que les Européens ne leur épargnent guère, ils ne changeroient pas de condition contre qui que ce fût. Ils sont de ces peuples qui croient que le blanc est la couleur des diables, et qui comptent parmi les prérogatives de leur nation d'être les peuples les plus noirs de l'Afrique. Il est certain que cette couleur ne rend point désagréable, quand c'est un noir d'ébène bien profond et bien éclatant, comme ils l'ont effectivement presque tous.

Ce fut le 31 mars que nous sortîmes de la rade de Gorée, avec un bon vent. En moins de deux heures, toute la côte d'Afrique disparut à nos yeux. Le gouverneur de la forte-

resse nous avoit avertis de nous tenir sur nos gardes, tandis que nous serions dans ces parages ; parce qu'il avoit eu avis qu'il rôdoit des corsaires aux environs de Gambie et des côtes du Sénégal ; mais nous fûmes assez heureux pour n'en point trouver. Vers les 7 ou 8 degrés de latitude nord les calmes nous prirent, et nous commençâmes à ressentir d'excessives chaleurs. Nous avions le soleil presque sur nos têtes, et il ne faisoit point de vent. Nos officiers auroient bien voulu se baigner, mais on n'ose le faire dans ces mers, à cause des requins. Nous en primes une assez grande quantité ; car dans les calmes on les voit d'ordinaire à la suite des vaisseaux ; mais ceux que nous pêchâmes n'avoient guère que six ou sept pieds de long, et ce n'est rien en comparaison de tant d'autres poissons plus gros qui sont dans ces mers. Nous vîmes des souffleurs de plus de vingt pieds de long. Enfin, nous passâmes pour la première fois la ligne. C'étoit un dimanche. Par respect pour ce saint jour on remit au lendemain la cérémonie à laquelle les matelots ont donné fort mal à propos le nom de *Baptême*. Elle consiste à baigner dans une cuve d'eau ceux qui n'ont pas encore passé la ligne, à moins qu'ils ne donnent de l'argent à l'équipage pour se rédi-

mer de
long-ter

Dep
est la p
reconn
de qua
de rem
heureu
calmes
firent a
rique.
dans le
par le t
vions p
nous c
étions
qui él
montag
nos qu
avoit d
se voir
terme !
d'une
On tire
les oise
traordi
Les m
poisson

mer de cette vexation, qui est devenue depuis long-temps une espèce de droit incontestable.

Depuis la ligne jusqu'au détroit de Java, qui est la première terre des Indes que nous ayons reconnue, c'est-à-dire, dans l'espace de plus de quatre mille lieues, il ne nous arriva rien de remarquable, et notre navigation fut très heureuse. Nous trouvâmes seulement quelques calmes, durant lesquels les courants nous firent approcher fort près des côtes de l'Afrique. Nous eûmes aussi quelques gros temps dans les mers du Cap de Bonne-Espérance, et par le travers du banc des Aiguilles. Nous n'avions point encore vu la mer si agitée; mais nous craignions assez peu, parce que nous étions bien loin des terres. Les vents furieux, qui élevoient les vagues aussi haut que des montagnes, ne nous empêchoient pas de faire nos quatre-vingts et cent lieues par jour. Il y avoit de la fatigue; mais quel plaisir aussi de se voir avancer à si grandes journées vers son terme! Avec cela nous avions le divertissement d'une chasse et d'une pêche toutes nouvelles. On tiroit les poissons en volant, et on prenoit les oiseaux à la ligne. Cela vous paroitra extraordinaire, et rien n'est pourtant plus vrai. Les marsouins ou cochons de mer sont des poissons; lorsqu'ils paroissoient hors de l'eau,

et qu'ils s'élançoient, on les frappoit à coups de dards; et les damiers, qui sont des oiseaux, venoient se prendre sur la superficie de l'eau à des hameçons où étoient attachés des appâts. Les froids qui se rendent sensibles en ces quartiers-là, après qu'on est sorti de la zone torride, causèrent le scorbut à une grande partie de notre équipage; trois hommes en moururent assez promptement. La crainte de la mort disposa deux de nos matelots, l'un Suédois et l'autre Hollandais, à écouter plus volontiers nos instructions, et à faire ensuite abjuration du luthéranisme. Enfin, nous découvrimus les terres de Java.

L'endroit où nous allâmes reconnoître cette île, étoit plus loin de soixante lieues vers l'orient qu'il ne falloit. On voit là des montagnes aussi hautes que celles des Vosges; mais en retournant sur ses pas vers l'entrée du détroit de la *Sonde*, les terres s'abaissent et l'on découvre de belles et grandes plaines, parsemées de bocages d'espace en espace, et ornées d'une infinité d'arbres extraordinaires, de cocotiers, de bananiers, etc. Je ne sais si ce pays est véritablement aussi beau qu'il nous le paroissoit de loin; car les yeux d'un homme enfermé dans un vaisseau depuis quatre mois sont bien trompeurs. Toute terre lui fait un agréable

spectac
quelqu
si triste
l'oujour
l'île du
et de l'
apparti
nous in
du Prin
de titre
malades
frachis
falloit d
et jeter
sulaires

Un p
nous re
des Ho
capitain
cher d
d'autre
ecririon
fort de
malade
vifs da
promp
débuse
gros v

spectacle. Un rocher sur lequel il aperçoit quelque verdure, le rejout. Enfin, rien n'est si triste que de voir toujours un vaisseau et toujours la mer. On avoit ordre de mouiller à l'île du *Prince* pour y faire en passant du bois et de l'eau, et non pas à l'île de Java, qui appartient aux Hollandais, de peur qu'ils ne nous inquiétassent. Néanmoins, comme l'île du Prince est déserte, et qu'il y a beaucoup de titres, elle n'étoit propre ni à mettre nos malades à terre, ni à nous fournir les rafraichissements dont nous avions besoin. Il falloit donc à tout hasard aller à l'île de Java, et jeter l'ancre auprès d'une habitation des insulaires.

Un petit brigantin garde-côte vint d'abord nous reconnoître et nous demander, de la part des Hollandais, qui nous étions. On dit au capitaine, pour l'amuser, de nous aller chercher des bœufs, des cabris, des poules et d'autres rafraichissements, pendant que nous écrivions à messieurs les Hollandais qui étoient fort de nos amis. Cependant on débarqua les malades. Ils s'occupoient déjà à s'enterrer tout vifs dans le sable; c'est le remède le plus prompt pour guérir le scorbut, lorsqu'on vit débusquer de derrière une pointe de l'île un gros vaisseau qui portoit pavillon hollandais.

Aussitôt nous mîmes notre pavillon en berne; c'est le signal pour avertir ceux qui sont à terre de revenir. Ces pauvres malades, qui d'abord ne pouvoient se traîner, retrouvèrent leurs jambes à la vue d'un vaisseau hollandais, et se rembarquèrent très lestement. Le vaisseau hollandais s'approcha de nous; mais voyant qu'on ne se donnoit aucun mouvement à son approche, et qu'on ne daignoit pas même arborer de pavillon, ni lui donner aucune connoissance de ce que nous étions, il craignit à son tour, et s'éloigna de lui-même, de peur apparemment qu'il ne nous prît envie de l'y obliger à coups de canons.

Après avoir fait de l'eau et quelques provisions à Java, on remit à la voile dès le soir du même jour avec un assez bon vent. Le lendemain à la pointe du jour, nous donnâmes l'alarme au vaisseau hollandais, qui crut que nous arrivions à toutes voiles sur lui. Il appareilla en hâte pour prendre le dessus du vent, mais on se contenta de le laisser derrière, afin qu'il ne pût point donner de nos nouvelles à Bantam, avant que nous fussions sortis du détroit. Le calme nous retint dans un même lieu presque le reste du jour, ce qui donna le loisir à une infinité de petits canots des Javans de venir nous apporter des fruits et des rare-

tés du
monde,
oiseaux
tres, d
et de pe
mante.
perroqu
rouge; u
plumes
celles d
qu'un t
diens, q
de notr
qui len
arbres e
de part
ces men
dans la
mençai
nouveau
vue de
ces pla
Indes,
conversa
fameuse
Nous
de temp
sont de

lés du pays, des cocos, des bananes, des ananas, des ramplimontes, des singes et des oiseaux fort curieux. J'y remarquai entre autres, des perdrix extraordinairement belles, et de petites perruches d'une gentillesse charmante. Ces perruches ont, comme les beaux perroquets, le plumage mêlé de vert et de rouge; mais elles portent trois ou quatre petites plumes élevées sur la tête à peu près comme celles des paons, et ne sont pas plus grosses qu'un tarin. Quand j'aperçus cette foule d'Indiens qui tournoient et voltigeoient autour de notre vaisseau, dans des creux d'arbres qui leur servoient de bateau; que je vis ces arbres extraordinaires qui bordoient le rivage de part et d'autre; que je reconnus ces îles et ces mers dont j'avois lu les noms barbares dans la vie de saint François Xavier, je commençai tout de bon à sentir que j'étois dans un nouveau monde; je promenois avec plaisir ma vue de tous côtés dans l'étendue immense de ces plages, que les miracles de l'apôtre des Indes, et encore plus ses souffrances et les conversions qu'il y a faites, ont rendues si fameuses.

Nous passâmes heureusement et en très peu de temps les détroits de Java et de Banka, qui sont deux endroits des plus critiques de la

navigation de la Chine, et nous touchâmes à l'île de Polaire, où l'on avoit résolu de prendre un peu de repos. Cette île est habitée par les Malais, qui sont mahométans de religion. Ils ne dépendent que d'un capitaine, qu'ils se choisissent eux-mêmes. C'est une espèce de petite république. Les Malais sont noirs, mais un peu moins que ceux que nous vîmes à Gorée. Ils vont presque nus; ils n'ont qu'une écharpe de toile peinte ou de tafetas qu'ils se mettent autour du corps en cent façons, toutes un peu négligées, mais toutes naturelles et d'un très bon air. Ils portent tous à la ceinture une espèce de poignard ou de crie, dont ils se servent dans l'occasion avec une adresse merveilleuse. Ils sont braves naturellement; et quand ils ont pris leur opium, qui leur cause une espèce d'ivresse, ils deviennent redoutables : nos Français l'éprouvèrent à la révolte de Siam. J'ai ouï raconter qu'un Malais ayant reçu un coup de pique dans le ventre, et n'étant plus en liberté de s'approcher de son ennemi, qui demeurait toujours éloigné de lui de la longueur de la pique, il se l'enfonça lui-même toute entière dans le corps à force de bras, et à travers toute sa longueur, alla tuer celui qui l'avoit blessé. Ce fait est bien inventé, s'il n'est pas entièrement véritable.

Quand nous arrivâmes à Polaire, le gou-

verneur
seau de
trop de
que trois
avait pu
quelques
avait à e
pavillon
leurs, et
sur ceux
Que cela
ressentir
on se re
vers le
On nous
d'afraide
y mettoi
gent qu
métal
vie; c'es
ments pe
maisons
fer ils s
croit pa
ces Indie
seau, ch
ment de
des viv

Le gouverneur de l'île pria le capitaine de notre vaisseau de ne pas permettre à nos gens d'avancer trop dans l'île, parce qu'il n'y avoit, disoit-il, que trois ou quatre jours qu'un forban, qui avoit pris pavillon français, étoit venu piller quelques-unes de leurs habitations, et qu'il y avoit à craindre que ces insulaires voyant notre pavillon blanc, ne nous prissent pour des voleurs, et ne se jetassent, les armes à la main, sur ceux qui approcheroient de leurs cases. Que cela fût vrai ou non, pour ménager ou le ressentiment ou la jalousie de ces barbares, on se renferma dans un espace assez petit vers le rivage où l'on débarqua les malades. On nous apportoit là de toute l'île toute sorte de rafraichissemens, et le gouverneur lui-même y mettoit le prix. Ce n'est point avec de l'argent que s'échange ici ce que l'on achète, ce métal étant regardé comme inutile à la vie; c'est avec du fer. Ils en font des instrumens pour labourer la terre, pour bâtir leurs maisons, pour s'armer en guerre; et avec le fer ils se passent aisément de tout ce qui ne seroit pas dans leur île. Une armée entière de ces Indiens étant venue un jour à bord du vaisseau, chacun dans leur canot composé seulement de trois planches, pour nous apporter des vivres, on leur offrit d'abord en paiement

de petites curiosités d'Europe; ils ne daignèrent seulement pas les regarder. On leur présenta ensuite ce qu'on crut qui leur pouvoit être de plus d'usage, des chapeaux, des souliers, des vases de faïence; ils se mirent à rire, comme pour montrer que nous étions de bonnes gens, de croire qu'ils fussent sujets aux mêmes besoins que nous. Enfin, quelqu'un s'étant avisé de leur faire voir la tête d'un gros clou rompu, aussitôt ils apportèrent, à l'envi l'un de l'autre, de leurs marchandises pour avoir ce clou.

J'avoue que je désirai plusieurs fois dans cette île d'avoir le don des langues, pour pouvoir expliquer à ces pauvres Malais quelque chose de nos mystères. A juger d'eux par les bonnes inclinations que nous leur trouvâmes, il ne seroit pas difficile de les convertir. Ils sont doux, familiers, de bonne amitié et de bonne foi. On ne sait parmi eux ce que c'est que le larcin; je les pratiquai plus que personne, pendant le séjour que nous fîmes là; parce que j'accompagnai les malades à terre, à la prière d'un Anglais, enseigne et premier pilote de notre vaisseau, qui étoit attaqué du scorbut, et qui avoit beaucoup de confiance en moi. Le gouverneur de l'île eut l'honnêteté de nous loger tous deux chez lui. On ne peut

dire com
faisoient
trois ou
comme
m'appor
duisant
permissi
un de ne
étians b
quelque
nales, q
Europe.
se donne
Cette île
tagues;
voit des
les vigne
persées
l'île sans
ment dé
monde,
femmes;
de l'Asie
On ne
qu'il étoit
après lui
ria. On a
en peu d

dire combien les enfants de ces insulaires me faisoient d'amitié ; ils se mettoient quelquefois trois ou quatre autour de moi, m'embrassant comme si nous nous étions toujours connus m'apportant de petits présents, et me conduisant partout où je voulois. J'eus même la permission du gouverneur de parcourir avec un de nos pères tout l'intérieur de l'île. Nous étions bien aises de voir s'il n'y avoit point là quelques simples, et quelques plantes médicinales, qui ne fussent point encore connues en Europe. Le frère du gouverneur voulut bien se donner la peine de nous conduire partout. Cette île n'est qu'un amas de cinq ou six montagnes ; il y a peu de terres basses. Partout on voit des cocotiers plantés à peu près comme les vignes en Europe ; les habitations sont dispersées de côté et d'autre. On diroit, à voir l'île sans villes ni villages, qu'elle est entièrement déserte ; néanmoins tout y fourmille de monde, et dans ce monde on ne voit ni filles ni femmes ; elles sont là, comme dans le reste de l'Asie, presque toujours renfermées.

On ne resta à Polaire qu'autant de temps qu'il étoit nécessaire pour rétablir les malades ; après huit jours ils furent presque tous guéris. On appareilla avec un très bon vent, et en peu de temps on s'éleva à la hauteur du

Parcel, effroyable rocher de plus de cent lieues, décrit par les naufrages qu'on y a faits de tout temps. Il s'étend le long des côtes de la Cochinchine. L'*Amphitrîte*, à son premier voyage de la Chine, pensa y périr. Les pilotes croyoient en être bien loin, et il se trouva qu'ils en décomptent encore un endroit, où la mer n'avoit que quatre ou cinq brasses d'eau. Dans ce danger ils firent vœu, s'ils échappoient, de bâtir à Sancian une chapelle sur le tombeau de saint François-Xavier; ils furent exaucés, et échappèrent au péril comme par une espèce de miracle. Nous ne jugeâmes pas à propos de nous en approcher plus près que de quatre-vingts ou cent lieues. Faire naufrage sur ces terribles rochers et être perdu sans ressource, n'est presque qu'une même chose. On ne sait que sept ou huit matelots chinois, qui en aient apporté des nouvelles, par une aventure des plus surprenantes. Leur vaisseau s'étant brisé, ils gagnèrent à la nage quelques petits îlots ou rochers qui s'élevoient là au-dessus de la mer; ce n'étoit que pour prolonger leur vie de quelques jours, et ils s'attendoient bien d'y mourir de faim tôt ou tard; mais la Providence ne les abandonna pas dans une si grande extrémité. Des bandes d'oiseaux venoient se reposer sur ces rochers,

et se la
ne leur
cendre
voient
l'ingéni
à se fai
oiseaux
hurloie
il avoit
eux de
ans, et
derniers
Parcel,
espèce
enfin br
aux he
non, d'o
Après
soit plus
Il n'y av
étions p
que déjà
plus de
n'étoit p
plaudiss
pilotes d
n'étoit v
chacun ce

et se laissoient prendre à la main. Le poisson ne leur manquoit pas; ils n'avoient qu'à descendre au pied de leurs rochers, où ils trouvoient toujours des huîtres ou des crabes; l'ingénieuse nécessité leur avoit même appris à se faire des habits avec les plumes de ces oiseaux qui leur servoient de nourriture. Ils buvoient de l'eau qui tomboit du ciel; quand il avoit plu, ils l'alloient ramasser dans tous les creux des rochers. Ils y eurent là pendant huit ans, et ne revinrent à Canton que ces années dernières. Un vaisseau qui s'étoit brisé sur le Paracel, leur fournit du bois pour faire une espèce de catimaron, sur lequel ils osèrent enfin braver les dangers de la mer. Ils furent assez heureux pour gagner la grande île d'Hainan, d'où ils se rendirent ensuite ici.

Après avoir doublé le Paracel, il ne paroisoit plus aucun fâcheux accident à craindre. Il n'y avoit pas encore cinq mois que nous étions partis de France; nous touchions presque déjà aux terres de la Chine, n'étant pas à plus de cent cinquante lieues de Canton. Ce n'étoit plus qu'une promenade, chacun s'applaudissoit d'une si heureuse navigation. Nos pilotes disoient que jamais vaisseau européen n'étoit venu si vite à la Chine. Mais tandis que chacun calculoit le jour auquel nous devions ar-

river au port, Dieu se préparoit à exercer notre constance plus de quatre mois, par des orages et des tempêtes; de sorte qu'il nous en devoit cent fois plus coûter pour entrer à la Chine que pour y venir.

Nous étions par le travers du golfe de la Cochinchine, lorsqu'un de ces terribles vents qui infestent les mers de la Chine et du Japon, vint fondre sur nous. Son coup d'essai fut d'abattre notre mât de beaupré, et ensuite celui de misaine, qui tombant avec un fracas épouvantable dans la mer, emportèrent tous les matelots qui étoient dessus. C'étoit le matin; je tâchois alors de réparer par un peu de sommeil le temps de la nuit que j'avois employé à assister à la mort notre premier pilote anglais. La secousse du vaisseau m'éveilla, j'accourus où j'entendois crier. Quel spectacle! Un effroyable abattis de mâts et de vergues qui flottoient pêle-mêle, et que les vagues pousoient avec impétuosité sur le flanc du vaisseau; des cordages qui les y retenoient encore, et qu'on se hâtoit de rompre à grands coups de hache; des matelots blessés, qui prioient miséricorde, et qui demandoient qu'on leur tendit quelque chose pour s'aider à se débarrasser des cordages et des voiles où ils étoient enveloppés; tout l'avant du vaisseau nu de ses ancres et de ses

après la
secousse,
mais mon
de la mer
On coupe
et l'on me
mât, qui
la chute d
Tandis
loit à cet
saires étie
de ceux q
avoit abat
on implor
tout le ma
le vis ou l
pon. Il me
devois me
qua les aut
les matelot
du fond de
suffisoit de
plée aux m
la vent qui
mença enfi
à mugir de
voiles qui
banier po

après la crue d'abord que la proue étoit en-
sablée, et que nous allions couler à fond;
mais non. Nous retirâmes neuf ou dix matelots
de la mer à demi-morte; deux furent noyés.
On coupa vite les amarres des mâts rompus,
et l'on se occupa plus qu'à raffermir le grand
mât, qui avoit perdu ses meilleures appuis par
la chute des deux autres.

Tandis qu'une partie de l'équipage travail-
loit à cette manœuvre, nous autres mission-
naires étions occupés à raffermir le courage
de ceux que la crainte d'une mort présente
avoit abattus : on entendoit des confessions;
on imploroit le secours du Ciel, on exhortoit
tout le monde à recevoir de la main de Dieu
la vie ou la mort, comme il le jugeroit à pro-
pos. Il me parut qu'en qualité d'aumônier, je
devois me donner encore plus de mouvement
que les autres. Je courais partout, avertissant
les matelots qui étoient dans le travail de faire
du fond du cœur des actes de contrition. Il
suffisoit de les avertir; la vue du danger sup-
plée aux mouvements pathétiques. Cependant
le vent qui s'avoit agi que par surprise, com-
mença enfin à nous assaillir à force ouverte et
à mugir de toute sa fureur dans le peu de
voiles qui nous restoient. Le mât du grand
mâtier ne put tenir contre sa violence; il se

cassa par le milieu et tomba sur la grande voile. On craignit qu'en s'agitant et frappant dessus à chaque roulis, il ne la déchirât. Les plus hardis des matelots montèrent à la hune pour couper les cordages qui le tenoient suspendu; il en coûta la vie à un, sans qu'on pût conserver la grande voile; elle fut mise en pièces aussi bien que celle de l'artimon, de sorte que nous n'eûmes plus aucunes voiles pour gouverner le vaisseau dans la tempête, mais seulement des lambeaux de toile et des filasses qui pendoient aux vergues, et qui claquoient avec un bruit épouvantable, comme si le corps du vaisseau se fût fracassé de toutes parts. Le plus grand danger que l'on courut, fut quand le grand mât tomba : car il tomba à son tour comme les autres, et cent autres plus forts seroient tombés, tant la tempête étoit violente. Autour du grand mât, il y a quatre pompes qui descendent jusqu'au fond du vaisseau. Quand le grand mât tombe sur laquelle-une, elle crève le vaisseau par en bas, et il s'y fait ordinairement une voie d'eau, à laquelle il n'est pas possible de remédier. Heureusement pour nous, le nôtre tomba comme si l'on eût dirigé sa chute. La dunette ou la chambre des pilotes fut emportée par le vent un moment après; c'étoit à chaque instant un nouveau malheur.

Pour
tirer la
nous avi
des vœux
mier éto
qu'on y
l'honneur
votive, o
seau fero
étoit pou
tourner,
que chap
bleau qu
démâteme
et apprît
recours d
On ne
de Dieu,
en des me
racles. Jan
dant près
core la ten
nant se br
rent le me
être ensev
des monta
geoit sur
que nous é

Pour apaiser la colère de Dieu, et nous attirer la protection des saints patrons à qui nous avions confiance, on me chargea de faire des vœux au nom de tout l'équipage. Le premier étoit pour Canton. On promettoit, en cas qu'on y arrivât heureusement, de dire en l'honneur de saint François-Xavier une messe votive, où tous ceux qui étoient dans le vaisseau feroient leurs dévotions. L'autre vœu étoit pour la France, où, si l'on pouvoit y retourner, on s'engageoit à mettre dans quelque chapelle de la sainte Vierge un grand tableau qui, représentant l'image de notre démantement, éternisât notre reconnoissance, et apprît à la postérité, à qui nous avions eu recours dans des périls si évidents.

On ne réclame pas en vain le nom de la Mère de Dieu, ni du grand saint François-Xavier, en des mers qui sont si fameuses par leurs miracles. Jamais vaisseau ne fut plus agité pendant près de vingt quatre heures que dura encore la tempête. Cent fois des coups de mer, venant se briser contre les flancs du vaisseau, durèrent le mettre en pièces ; cent fois nous dûmes être ensevelis sous les vagues, grosses comme des montagnes, que le vent élevoit et déchargeoit sur nos ponts. Enfin, c'est un miracle, que nous étant laissé dériver au gré des con-

rants et de la tempête, à travers une mer toute hérissée de pointes de rochers, nous n'ayons pas donné contre quelqu'un d'eux. Après la miséricorde du Seigneur, nous en sommes redevables à la puissante intercession de la sainte Vierge et de l'Apôtre des Indes.

Le calme étant revenu, on remâta le vaisseau avec des huniers de réchange, cette nouvelle manœuvre étoit pitoyable; nous allions pourtant, et même nous fîmes peur à un vaisseau portugais qui nous suivit de loin quelque temps et qui n'osa jamais avancer qu'après avoir reconnu que nous n'étions pas en état de contraindre après lui. Enfin on découvrit Sancian, nous eussions bien voulu y aborder. Les grâces que saint François-Xavier venoit de nous faire méritoient assez que nous allassions en pèlerinage à son tombeau: il n'y eut pas moyen alors; le vent étoit bon, et il falloit se hâter d'arriver à Canton avant le changement de mousson.

Nous avançâmes jusqu'aux îles des Larrons, à l'ouverture de la passe de Macao. Avec quatre heures de vent nous étions rendus au port; mais un calme soudain nous arrêta-là, et Dieu nous remit à de nouvelles épreuves. Sur le soir on aperçut de grandes lames de mer se déployer de l'orient, un ciel en feu et tout rouge de

nuages, qui n'allions : tochain. L'tugals d'pays, e'dans qu'environ, répondre enverro après qu sous les gros po de relâc noisioie voyage matin, l'menaçan fit vent couvrit plus vic ces adm le Proprié ments e Mais no contem spectac qu nou

nuages, un bruit de marée irrégulier, un vent qui n'alloit que par bouffées et par tourbillons : tous funestes présages d'un ouragan prochain. La chaloupe étoit allée au vaisseau portugais demander un pilote qui sût la carte du pays, et qui pût nous conduire au plus vite dans quelque port entre les îles qui sont là aux environs. Le capitaine portugais se contenta de répondre que, quand il seroit à Macao, il en enverroit un avec des bateaux à remorque; après quoi il alla lui-même se mettre à l'abri sous les îles voisines. Notre vaisseau étoit trop gros pour le suivre. Le parti qu'on prit, fut de relâcher à Sancian, que nos pilotes connoissoient, et dont ils avoient sondé les côtes au voyage précédent. Ainsi donc le lendemain matin, le ciel et la mer s'étant montrés plus menaçants que jamais, on leva l'ancre et l'on fit vent arrière vers Sancian. Le ciel se découvrit un peu, mais le vent n'en devint que plus violent. Il y avoit de quoi voir en effet ces admirables élévations de la mer, dont parle le Prophète (Ps. 92) : car en peu de moments elle entra dans sa plus grande fureur. Mais nous n'étions pas assez tranquilles pour contempler les merveilles d'un si terrible spectacle, et c'est en y repensant aujourd'hui, qu nous ne saurions nous empêcher de louer

et de craindre celui qui en est l'auteur. L'ouragan faisoit un désordre effroyable au-dehors et au-dedans de notre vaisseau; il enfonçoit nos voiles comme des toiles d'araignée; nos foibles antennes se brisoient; toute la mâture, qui n'étoit que de pièces mal assorties, se démembroit de toutes parts, on n'avoit pas plutôt remédié à un mal qu'il falloit courir à l'autre. Ceux qui étoient dans la chaloupe écrioient miséricorde; à chaque vague qui les élevait, ils croyoient que c'étoit fait d'eux; parce que le vaisseau qui alloit rapidement de la pointe de cette montagne d'eau, les entraînoit en bas et les faisoit retomber comme la foudre en culbutant sur l'arrière du vaisseau. Nos officiers les rassuroient de dessus les galeries le mieux qu'ils pouvoient. Cependant un morne silence régnoit sur le bord; la frayeur paroissoit sur les visages, et peignoit ce que chacun portoit au fond de l'ame. Certainement rien n'est plus terrible que d'être si près des terres, accueilli d'une tempête avec un vaisseau aussi délabré qu'étoit le nôtre. Mais ce qui alarma davantage, c'est que quand on fut près de Sancian, on ne vit pas où l'on pourroit se mettre à l'abri.

Il y a trois baies du côté du midi; les deux premières étoient trop étroites et peu sûres; à

l'entrée
barrière
mais l'as
dière, co
ces préle
ment de
travers
aurions
tomber l
à fait hor
core pen
de repos
nous eût
saint Fran
de cinq c
avec les li
taney, re
de l'Empe
les gènufl
d'usage à
extraordi
sence de p
roissoient
soient d'av
qui fût en
ropéens.

Le dang
au sentime

l'entrée de la troisième, on voyoit comme une barrière de brisants. Les pilotes n'eurent jamais l'assurance d'y entrer. M. de la Rigaudière, contre le sentiment de tous, jugeant que ces prétendus brisants n'étoient qu'un refoulement de marée fit avancer hardiment tout au travers et nous trouvâmes un abri que nous aurions en vain cherché ailleurs. On laissa la tomber l'ancre, quoiqu'on ne se crût pas tout à fait hors de danger. Nous fûmes bercés encore pendant deux nuits, et nous n'eûmes point de repos, qu'un pilote chinois de Sancian ne nous eût fait moniller à la vue du tombeau de saint François-Xavier. On le salua en arrivant de cinq coups de canon; on chanta le *Te Deum* avec les litanies du saint Apôtre. Le P. de Fontaney, revêtu de ses habits chinois d'envoyé de l'Empereur, lui fit le *ko-teou*, c'est-à-dire, les génuflexions et les prosternations qui sont d'usage à la Chine, quand on veut honorer extraordinairement quelqu'un; cela en présence de plusieurs Chinois de Sancian, qui paroissent tout extasiés, et qui s'applaudissoient d'avoir chez eux le tombeau d'un homme qui fût en si grande vénération parmi les Européens.

Le danger que nous venions de courir (car, au sentiment de nos officiers, celui du jour de

notre démâtément ne fut rien en comparaison); ce danger, dis-je, déterminâ M. de la Rigaudière à ne plus hasarder le vaisseau sur une mer si orageuse, avec une mâture aussi mal assortie. On tint conseil, et il fut résolu que le P. de Fontaney iroit par terre à Canton demander, pour le vaisseau, du secours aux mandarins; que les directeurs du commerce de la Chine l'accompagnoient; que, sans attendre que le vaisseau y arrivât, on feroit toujours travailler à une nouvelle mâture et à la cargaison, afin qu'on pût retourner en Europe dès le mois de janvier. Le P. de Fontenay, avant que de partir, alla dire la messe à la chapelle que nos pères portugais ont élevée depuis un an sur le tombeau de saint François-Xavier, et s'embarqua ensuite pour Coang-hai, où il arriva le jour de saint Laurent. Il nous envoya de cette ville, qui est à quatre ou cinq lieues au nord de l'île de Sacian, une galère de vingt-quatre rameurs, afin que pendant son absence nous allassions, quand nous voudrions, au tombeau de l'Apôtre des Indes recueillir le feu sacré d'un zèle vraiment apostolique. C'est ce que nous tâchâmes de faire durant l'espace de près de trois semaines que nous restâmes dans cet ancrage, éloigné de deux lieues du tombeau. On y alloit souvent dire la messe, et nous eû-

me
ven
Y c
tug
que
sur
qui
lant
P
l'av
plée
sir d
pend
fait
quin
villag
de pa
ils sè
du re
vont
diro
portu
ont d
desse
de C
lieues
pères
cian e

mes la consolation de voir tout l'équipage y venir par bandes pour honorer le Saint, et pour y communier. La chapelle que les jésuites portugais y ont fait bâtir, est assez jolie, ce n'est que du plâtre, mais les Chinois ont répandu sur ce plâtre, leur beau vernis rouge et bleu, qui rend les dedans très propres et très brillants.

Pour ce qui est de l'île de Sancian, nous ne l'avons pas trouvée ni si bien cultivée ni si peuplée qu'on la publie, après avoir eu tout le loisir de la reconnoître et en-dedans et en-dehors pendant près de deux mois que nous n'avons fait que côtoyer ses environs. Sancian après de quinze lieues de tour; il y a trois ou quatre villages dont les habitants sont presque tous de pauvres pêcheurs. Autour de leurshabitations ils sèmentunpeu de riz pour leur subsistance; du reste ils vivent de leur pêche. Quand ils y vont, c'est toujours de compagnie; de loin, on diroit voir une petite armée navale. Nos pères portugais, depuis qu'ils y ont bâti la chapelle, ont converti quelques habitants de l'île. Leur dessein est d'établir une mission dans la ville de Coang-hai qui n'est qu'à quatre ou cinq lieues, comme nous avons dit, et d'où celui des pères qui demeurera, fera des excursions à Sancian et aux îles voisines. Ainsi ils espèrent que

ce lieu, sanctifié par la mort de l'Apôtre des Indes, ne sera plus profané par le culte des idoles, et qu'ils y auront bientôt une servente chrétienté.

Sur la fin d'août nous aperçûmes un matin trois galères chargées de bannières, de pavillons, d'étendards, de lances, de piques, de tridents, et surtout de grosses lanternes, autour desquelles on lisoit en caractères chinois les titres de la dignité d'envoyé de l'Empereur. Du milieu d'une foule de rameurs et de soldats chinois, se faisoit entendre une musique composée d'un timbre de cuivre et d'un cornet à bouquin, lesquels servoient comme de basse et d'accompagnement à un fifre et à deux flûtes du pays. C'étoit le P. de Fontaney avec toute sa suite de *tagin*, c'est-à-dire d'envoyé de l'Empereur. Ce qui nous réjouit davantage, fut qu'on nous apporta de nouveaux mâts et des vergues, qui, quoique foibles, pouvoient néanmoins, en attendant que la grande mâture fût prête, suffire pour faire les cinquante lieues qui restoient de Sancian à Canton. Pendant qu'on les plaçoit, le P. de Fontaney reçut la visite du mandarin de Coang-hai, laquelle se fit avec toutes les cérémonies chinoises; et nous allâmes nous autres contenter pour la dernière fois notre dévotion au tombeau de saint François-Xavier.

Dès
du *tagin*
que p
les enve
la riviè
mauvais
même
s'éloign
l'espace
vir de ce
naires à
meurero
j'étois ce
besoin d
possessio
d'Europ
vaisseau
donc adi
trois jour
Comm
encore v
pourroit
jusqu'à C
précédent
pas dans
flmes tou
vail; on
quelques

Dès le soir, on leva l'ancre, les trois galères du *tagin* nous escortant plutôt par honneur que par nécessité. Le P. de Fontaney vouloit les envoyer nous attendre à l'embouchure de la rivière de Canton; mais les courants, les mauvais temps, les vents contraires, les orages même n'ayant pas permis à l'*Amphitrite* de s'éloigner de plus d'une lieue de Sancian dans l'espace de dix jours, il se détermina à se servir de ces galères pour transporter les missionnaires à Canton. Il s'agissoit de voir qui demeureroit aumônier sur l'*Amphitrite*. Comme j'étois celui des missionnaires qui avoit moins besoin de repos, et que d'ailleurs j'étois en possession de cet emploi depuis notre départ d'Europe, le P. de Fontaney me laissa sur le vaisseau avec le P. Contancin. Nous dûmes donc adieu à nos chers compagnons, qui en trois jours arrivèrent heureusement à Canton.

Comme la saison des vents d'est n'étoit pas encore venue, on espéroit que l'*Amphitrite* pourroit, en s'aidant des marées, se traîner jusqu'à Canton, ainsi qu'il avoit fait le voyage précédent; mais à ce premier voyage il n'étoit pas dans un si mauvais état. Cependant nous fîmes tout ce qui dépendoit de l'art et du travail; on appareilloit plusieurs fois le jour, quelquefois on avançoit, souvent on reculoit;

de sorte qu'en trois semaines nous ne pûmes venir que jusqu'auprès de Nicouko, à sept ou huit lieues de Sancian. M. de la Rigaudière, voyant que le voyage traînoit trop en longueur, écrivit à Canton qu'on vint au-devant de nous avec une *somme* chinoise, sur laquelle il déchargerait les présents de l'Empereur, et les effets de MM. de la Compagnie de la Chine. Le P. de Fontaney se disposoit à faire ce que souhaitoit M. de la Rigaudière, lorsque nous fûmes accueillis d'une troisième tempête, plus terrible que les deux précédentes, et qui, au naufrage près, nous fit tomber successivement dans tous les malheurs qu'on peut éprouver sur la mer.

Je commence, mon très cher père, à me lasser de vous décrire des tempêtes, et si celle-ci n'avoit quelque chose de bien particulier, je n'en parlerois pas. Mais que voulez-vous ? ce n'est point ici un roman, où il soit libre de diversifier les aventures pour le plaisir du lecteur. J'écris celles qu'il a plu à Dieu de nous envoyer, et je ne les écris que parce que je sais que vous m'aimez assez pour être bien aise de savoir jusqu'aux plus petites circonstances de ce qui m'est arrivé si loin de vous. Nous étions donc, comme j'ai dit, à sept ou huit lieues à l'est de Sancian, vis-à-vis de l'île de

Nicouk
gré les
ouragan
de la Ch
vents à
lieues au
Nous
pète, et
le vaisse
nord de
anparav
pilote an
conduite
mit à rir
promit p
mettroit
est oblig
côtiers. L
fit demeu
ne tardâ
étions ass
il vint du
de plaie,
et nous él
monde fu
pleuvoit
hors. On
nécessaire
XX

Nicouko, avançant tous les jours un peu, malgré les vents et les marées contraires, lorsqu'un ouragan, ou plutôt un de ces *siphons* des mers de la Chine, qui sont un assemblage de tous les vents à la fois, nous rejeta à plus de quarante lieues au loin.

Nous eûmes quelques présages de cette tempête, et M. de la Rigaudière vouloit faire entrer le vaisseau dans un assez bon port, qui est au nord de Nicouko. On l'avoit sondé deux jours auparavant, en y allant enterrer notre premier pilote anglais. Mais le pilote chinois, sous la conduite de qui étoit alors notre vaisseau, se mit à rire de ce que nous avions peur, et nous promit pour le lendemain un vent qui nous mettroit dans le port de Macao. Un capitaine est obligé de se fier à l'expérience des pilotes côtiers. L'habileté prétendue de celui-ci nous fit demeurer fermes sur nos ancres; mais nous ne tardâmes pas à nous en repentir. Nous étions assez au large. Vers les onze heures du soir il vint du nord un vent terrible, accompagné de pluie, qui nous fit chasser sur nos ancres, et nous éloigna encore plus des terres. Tout le monde fut obligé de sortir du lit, parce qu'il pleuvoit au-dedans du vaisseau comme au-dehors. On disposa jusqu'au jour ce qui étoit nécessaire pour s'aller mettre quelque part en



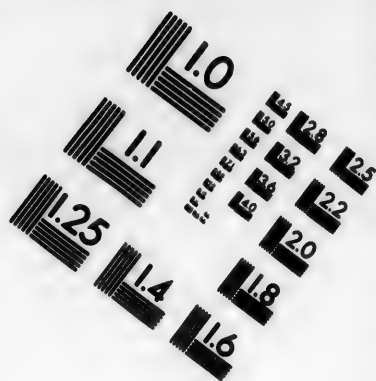
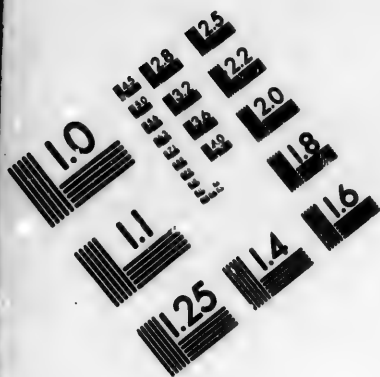
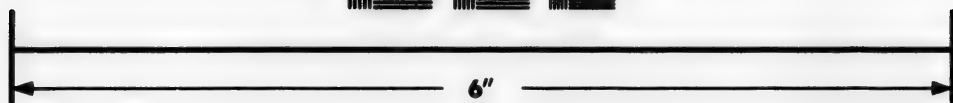
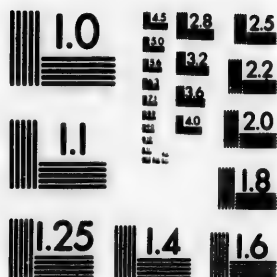


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

mais il ne paroissoit pas possible de faire route sûre. Chacun se crut perdu; on se disposa à la mort, et l'on crioit partout miséricorde. Nous entendîmes plusieurs confessions, et après nous être recommandés à Dieu, nous ne songâmes plus qu'à sortir de tous côtes, pour préparer les autres à bien mourir. On alloit toucher, et il n'y avoit plus qu'un bon coup de fusil de notre vaisseau à un horrible rocher, qui étoit à la pointe d'une île nommée *Ou-Tcheou*; on tâcha de virer et de l'éviter, en prenant le vent de travers avec la grande voile; le canot et la chaloupe retardant ce mouvement, on coupa leurs amarres, après avoir sauvé les hommes qui étoient dedans. La grande voile se déchira encore en plusieurs endroits; mais trois ou quatre bouffées de vent qu'elle avoit reçues firent détourner le vaisseau, et nous évitâmes la pointe d'*Ou-Tcheou*. Étant tombés ensuite sous le vent de cette île, nous ne le craignîmes plus; mais il y en avoit encore une infinité d'autres, et la tempête ne faisoit que commencer. Faut de pouvoir s'arrêter des yeux en plein midi à cause du temps noir et de la pluie, on se servoit incessamment de la sonde pour voir, par la diminution du fond, si l'on s'approchoit des îles ou de quelque banc de sable. Notre seule ressource étoit

une grosse ancre qu'on prétendoit mouiller quand le fond ne se trouveroit plus que de dix ou douze brasses d'eau ; mais toutes les ancrés imaginables ne rassurent guère en ces fâcheux moments. Nous étions aux prises avec une mer furieuse et des vents déchainés : nous ne savions où nous étions, ni où nous allions ; nous savions seulement que nous étions environnés de périls et d'écueils. Nous eûmes recours tout de nouveau à celui qui commande à la mer et aux vents, et résignés à tout ce que sa justice voudroit bien ordonner de nous, nous espérames qu'il se souviendroit de ses anciennes miséricordes.

Après le danger d'Ou-Tcheou, j'avois fait, à la sollicitation et au nom de tout l'équipage, un vœu à sainte Anne d'Auray ; c'est une petite ville de Bretagne, où cette Sainte est particulièrement honorée des navigateurs, quand ils reviennent de quelque grand voyage. Ils promirent que s'ils retournoient en France, d'y aller tous à pied, et d'y faire leurs dévotions dans la fameuse chapelle de cette Sainte. Ces sortes de vœux se font toujours les larmes aux yeux et avec de grandes marques de componction dans le cœur. Il ne falloit point exciter la dévotion des matelots, c'étoient eux qui, les premiers, nous conjuroient de réciter des

prières
compa
quelq
volent
et n'éto
main, s
depuis
avons
mission
ils s'étoi
fâmes
Comme
non plu
convinc
lieulier
gardiens
les pria
grand d
assistance
matelots
en sortit
Le res
guerre
les vents
trouvé q
la grosse
vous rep
seau. Im

prières. Les plus fervents m'amenoient leurs compagnons nouveaux convertis à confesse; et quelques-uns qui depuis huit ou dix ans n'avoient point voulu approcher des sacrements, et n'étoient catholiques que par respect humain, se convertirent sincèrement, et ont mené depuis ce temps-là une vie très édifiante. Nous avions alors avec nous deux missionnaires des missions étrangères, MM. Basset et Beshard; ils s'étoient trouvés dans le vaisseau quand nous fûmes surpris de la tempête vers Nicouko. Comme ils ne devoient pas retourner en France, non plus que le P. Contancin et moi, nous convînmes de faire tous quatre en particulier un vœu en l'honneur de nos Anges gardiens. C'étoit leur fête le lendemain. Nous les priâmes donc d'être nos guides en un si grand danger, et ce fut sans doute par leur assistance, et par celle de la Sainte dont les matelots avoient imploré le secours, que nous en sortîmes enfin.

Le reste du jour et de la nuit suivante, la guerre fut toujours horrible entre la mer et les vents. Vers le minuit, le fond ne s'étant plus trouvé que de douze brasses, on laissa tomber la grosse ancre qui nous restoit. Je ne puis vous représenter les agitations de notre vaisseau. Imaginez-vous un lion en furie qui tâche

de se débarrasser et de rompre sa chaîne et qui enfin en vient à bout. Dès les cinq heures du matin le cable, quoique tout neuf, rompit, et nous nous vîmes plus que jamais à la merci de la Providence, replongés dans de nouveaux périls. On délibéra si on lâcherait de se rejeter dans la grande mer, au hasard d'être portés par des courants vers l'île d'Hainan, où nos cartes nous montraient pourtant une infinité d'écueils et de bancs de sable, ou bien si l'on ferait côte, résolu d'échouer sur le premier endroit qui nous parûtroit favorable, afin de sauver nos vies et une partie des marchandises. Tout le monde fut de ce dernier avis. Le matin, on découvrit assez loin de nous des terres : on y mit le cap ; mais afin de pouvoir au moins choisir l'endroit où nous voudrions faire naufrage, on tira toutes les voiles même celles d'étai, et on s'en servoit le mieux que l'on pouvoit pour gouverner le vaisseau : la plupart furent rompues et mises en pièces, parce que la tempête ne diminuoit point et ne donnoit pas même un moment de relâche.

Enfin, nous arrivâmes à la vue de trois terres, dont l'une étoit celle de la Chine, et les autres celles de deux îles désertes et escarpées. Il s'agissoit de voir où l'on iroit échouer. Ceux qui avoient le plus d'envie de se sauver, souhai-

toient
On
se
qui
mi-H
une
l'île
que
abri
Ciel, l
On pr
cluvu
mai d
la par
deux
qu'à ce
tranqu
fut la
suez
reille
parce
marées
valées
sur le f
Nous
n'avions
debuve
pour av

roient qu'on allât droit à la grande terre de la Chine; mais le vaisseau ne s'y pouvoit pas; et il se seroit infailliblement brisé sur les rochers, qui paroissent sur la côte à plus d'une lieue du bord. Mais de la Régulière prit une résolution plus sage; elle fit tourner vers l'île la plus avancée en mer; ne doutant point que derrière cette île il ne dût trouver quelques abris et quelque bon mouillage. Par un coup de vent, le vent se rallentit un peu étant beaucoup. On prit ce temps favorable; et dès le matin levât l'ancre, au troc qui étoit de l'île de l'aisance, et la velle d'ortman; on alla par le milieu du canal qui étoit entre les deux îles; toujours la sonde à la main, jusqu'à ce qu'on trouva du fond et une mer tranquille et sans le vent de la dernière île. Ce fut là que nous mouillâmes d'abord avec une ancre petite ancre. Le lendemain on appareilla encore pour se mettre plus au large; parce qu'on aperçut que dans les basses marées pen s'en falloit que le gouvernail du vaisseau n'atteignît le fond et ne se brisât en frappant sur le fond.

Nous ne savions où nous allions; et nous n'avions ni chaloupe ni canot pour aller à la découverte. On tira quelques coups de canon pour avertir les Chinois de notre embarras;

et du besoin que nous avions de leur secours. Pendant deux jours rien ne parut ; néanmoins avec nos lunettes d'approche, il nous sembloit voir tout le long de la côte de beaux ports, des villes murées et des pagodes. Faute de chaloupe et de canot pour aller à terre, nous fîmes, avec de vieux morceaux de mâts et d'avirons brisés, une espèce de radeau. Comme on en faisoit l'épreuve, et qu'on essayoit si, avec ce méchant amas de planches, il étoit possible d'aller braver les écueils et les monstres de la mer, des bateaux chinois parurent. C'étoit le mandarin d'armes, qui, ayant oui nos coups de canon, envoyoit reconnoître qui nous étions. Nous apprîmes de ces Chinois que nous étions à la rade de Tien-pai ; que l'île où nous avions mouillé s'appeloit Fan-ki-Chan (l'île des Poules), parce que les Chinois, dans leurs voyages de mer, avoient coutume d'y laisser en passant, quelques poules, en l'honneur d'une idole qu'ils révèrent, pour avoir un vent favorable. Ils ajoutèrent qu'à une lieue dans les terres, étoit la ville de Tien-Pai ; que le mandarin d'armes s'appeloit Li-Tousse, et qu'il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit arrivé de Macao.

Au nom de Li-Tousse, nous nous récriâmes, et nous bénîmes la Providence de ce qu'au sort

de nos
tombe
les Fr
étant
déjà d
leur av
doient
pagnie
en Fra
de la J
faire p
voient
demand
des bat
des pro
(car ne
la mer
four qu
de not
allasse
directeu
Fontane
en pei
Nicouk
On n
Tousse
ce que
galères

de nos plus grands malheurs elle nous faisoit tomber entre les mains du meilleur ami que les Français eussent à la Chine. Ce seigneur étant mandarin d'armes à Macao, leur avoit déjà donné mille marques de bienveillance, et leur avoit rendu tous les services qui dépendoient de lui; de sorte que MM. de la Compagnie de la Chine, qui en avoient été informés en France, avoient mis entre les mains de M. de la Figaudière un beau sabre pour lui en faire présent. MM. Basset et Beuard, qui savoyent le chinois, furent députés, pour lui aller demander un bon pilote, qui connût la côte; des bateaux qui remplaçassent notre chaloupe; des provisions de bouche pour nous ravitailler (car notre biscuit avoit été gâté par l'eau de la mer); de la chaux pour raccommoder le four qui avoit été abattu par les grands roulis de notre vaisseau; enfin, des messagers qui allassent porter de nos nouvelles à MM. les directeurs du commerce de Canton et au P. de Fontaney, que nous savions devoir être fort en peine de nous, en ne nous retrouvant pas à Nicouko ni à Sancian.

On ne peut marquer plus de zèle que Li-Tousse en fit paroître pour nous donner tout ce que nous lui demandâmes, et il envoya trois galères nous saluer, et nous faire offre de sa

maison, si nous voulions aller à terre. Mais il se donna de bien plus grands mouvements encore, quand il sut que le vaisseau étoit chargé de magnifiques présents pour l'Empereur. Il y alloit de sa tête, ou du moins de sa fortune, s'ils faissent venir à périr dans l'étendue de sa juridiction. Car à la Chine, plus encore qu'ailleurs, on juge de la bonne conduite des gens par le succès; et on rend souvent les mandarins responsables des fâcheux accidents qui arrivent, quoiqu'il n'y ait pas de leur faute. Il dépêcha donc au plutôt des exprès aux mandarins qui lui étoient supérieurs, au vice-roi de Canton, au Tien-Tou, qui est comme le gouverneur des deux provinces, tant pour recevoir leurs ordres, que pour se décharger sur eux d'une partie du soin et de l'inquiétude où il se trouvoit à notre occasion. Pendant qu'il prenoit avec eux des mesures sur ce qui nous regardoit, il arriva encore, dans la même même de Tien-pai, une disgrâce qui lui donna, aussi bien qu'à nous, beaucoup d'inquiétude.

Comme l'île de l'An-Ki-Chan nous avoit servi d'abri contre les restes de la dernière tempête, on crut que nous pourrions hiverner là. On s'y étoit anourché avec trois méchantes petites anières qui nous restotent, et on avoit désagrégé le vaisseau, comme s'il eût été dans un

bon
un
on
rien
d'un
ven
sout
j'avou
les
notre
contin
de lre
se
souffr
y mett
double
seulem
plus
tes vol
nos vi
de foie
vos d'
obligé
ser. S'
dernie
lehou
pouva
se cote

bon port. On songeoit déjà à bâtir dans l'île un hôpital pour les malades, lorsque Dieu tira encore des trésors de sa coléte en de ses faveurs ouragans dont il nous avoit déjà plus d'une fois châtiés. Pour le coup, il fut l'aveugner, nous fâcha un peu abattus et humiliés sous la main puissante de Dieu. Jusqu'alors j'avois regardé d'un œil assez tranquille tous les orages, le bon effet qu'ils produisoient dans notre équipage en réveillant le souvenir des sentimens salutaires que nous avions tâché de leur inspirer durant le traversé, me souvenoit de toutes nos fautes; je les animois à souffrir patiemment, dans l'espérance que Dieu y mettroit bientôt fin. Mais voyant qu'il redoublait ainsi coup sur coup, sans nous donner seulement huit jours de relâche, je n'osois plus les exciter qu'à la résignation à ses saintes volontés. Battus de cette nouvelle tempête, nos vies ne tenoient plus, pour ainsi dire, qu'à de foibles cables, encore se déchiroient-ils à vos d'œil, et à chaque demi-heure on étoit obligé de les regarnir et de les retacher. S'ils se faisoient rompus, comme dans la dernière tempête, nous ne savions où aller échouer; car le vent venant avec une fureur épouvantable de l'île même de Fan-hi-Chan, ce côté étoit fermé; il nous auroit fallu pé-

rir au milieu de la rade de Tien-pai, où tout est plein de bancs et de bas-fonds, à plus d'une lieue et demi du rivage, d'où vraisemblablement personne n'eût pu gagner la terre. Ces inquiétudes durèrent pendant plus de vingt-quatre heures. Jamais journée ne m'a paru si longue. Ce qui m'alarmoit, n'étoit pas mon danger particulier, grâces à Dieu les épreuves passées m'avoient préparé à tout; et je crois que j'eusse consenti volontiers à faire naufrage, si j'avois pu, comme Jonas, délivrer à mes risques tous ceux qui étoient sur le vaisseau. Ma douleur et ma crainte étoient que Dieu ne sauvât pas tant de pauvres gens, qui avoient pu l'invoquer avec beaucoup de foi, et qu'on ne vît périr au port un navire chargé de toutes les ressources et de tous les fonds nécessaires pour l'établissement de notre mission. Je me résignois néanmoins à tout ce qu'ordonneroit la Providence, qui, parmi tant d'épreuves, ne nous avoit point abandonnés.

Tandis que nous luttons de la sorte contre la mer et les vents, le pauvre mandarin Li-Toussé étoit sur le rivage, plus mort que vif, de la crainte qu'il avoit que nous n'eussions été ensevelis sous des eaux avec des présents de l'Empereur. Dès que le temps se fut un peu calmé, il monta sur les hauteurs de

Tien
nou
il d
pou
de
que
-avo
tanc
nou
rés
mén
pou
dani
put
mes
Tien
surp
sec
d'ab
-qui
-entre
-moir
ou p
rées
il y a
nou
imp
'O
Font

Tien-pai, avec des lunettes d'approche pour nous reconnoître. Aussitôt qu'il nous aperçut, il dépêcha une barque et un petit mandarin pour nous engager à venir dans le port même de Tien-pai, nous mettre en sûreté aussi bien que le vaisseau. Dans ce même temps, on avoit député le Siang-Kong¹ du P. de Fontaney à Tien-pai, pour prier Li-Toussé de nous envoyer des barques, le conseil ayant résolu de jeter à l'île de Fan-ki-Chan, et même de transporter à Tien-pai tout ce qu'on pourroit de la cargaison du vaisseau. Ce mandarin ramassa donc à cet effet tout ce qu'il put trouver de barques, de galères, de sommes, de bateaux pêcheurs dans le port de Tien-Pai, et nous les envoya. Nous fûmes surpris de voir venir si promptement à notre secours cette petite armée navale. On demanda d'abord aux pilotes chinois si l'*Amphitrîte*, qui prenoit dix-sept pieds d'eau, pourroit entrer dans le port. Ils dirent que non, à moins qu'on ne prit le moment des nouvelles ou pleines lunes, pendant lesquelles les marées sont fort hautes; qu'à l'entrée du port, il y avoit une barre sur laquelle on ne trouvoit souvent que quinze pieds d'eau; mais que la

¹ C'est un Lettré qui sert de catéchiste au P. de Fontaney.

haute mer y haussait quelquefois jusqu'à vingt pieds. Par malheur la haute mer ne venoit que dans dix jours, et dans cinq jours on nous mençoit encore d'un coup de vent semblable au dernier. On résolut donc de ne perdre pas un moment, et de se servir, pour transporter les marchandises à terre, des bateaux du mandarin Li-Toussie.

Dans le temps qu'on tiroit les ballots des soutes du magasin, il se fit parmi l'équipage une révolte qui suspendit tout. Les matelots ayant pris l'alarme pour eux-mêmes dans la dernière tempête, trouvoient fort mauvais qu'on songeât plutôt à mettre en sûreté les marchandises que leurs vies. Ils craignoient que quand le vaisseau seroit déchargé, on en fit plus de difficulté de les hasarder encore en haute mer, et de là concluoient à ne rien laisser décharger. Cette petite sédition nous déconcerta un peu, et elle eût eu de fâcheuses suites, si M. de la Rigaudière ne l'eût promptement apaisée par sa prudence et par son autorité. Cependant les ballots étoient sur le pont prêts à être déchargés sur les bateaux chinois, qui étoient autour du vaisseau. Quand on eut remis le calme parmi l'équipage, nouveau contre-temps; il arriva une grosse pluie, qui obligea à tout remettre dans les soutes, parce

que
les
temp
Il
noir
tous
teau
roier
Les
trop
d'Eu
teau
cheu
ball
des
pour
nuit
prov
leure
pou
dant
Ils
tout
malg
prép
quie
Nou
com

que c'eût été perdre les marchandises que de les porter à terre, n'ayant pas encore eu le temps d'y faire bâtir un magasin.

Il sembloit que Dieu prit plaisir à éprouver notre patience, en traversant successivement tous nos desseins. On alla visiter les gros bateaux chinois, pour voir du moins s'ils pourroient transporter quelque chose à Tien-Pai. Les écoutilles ou les chambres se trouvèrent trop étroites pour des ballots de marchandises d'Europe; et il fallut renvoyer ces gros bateaux à vide. On retint les petits bateaux pêcheurs qui pouvoient porter le lendemain les ballots l'un après l'autre à Fan-Ki-Chan, où, dès ce soir-là même, on alla bâtir une case pour les mettre à couvert. Mais pendant la nuit les pêcheurs à qui on avoit donné des provisions en abondance, se souvenant que leurs familles, qui ne vivent que de la pêche, pourroient bien mourir de faim en les attendant, retournèrent sans rien dire au lieu d'où ils étoient partis, et ne reparurent plus. Ainsi tout ce qui étoit dans le vaisseau y demeura malgré nous, et nous fûmes obligés de nous préparer à essuyer encore en cet état la cinquième tempête dont on nous avoit menacés. Nous en eûmes en effet toute la peur, et elle commença avec la même impétuosité que les

autres; mais elle ne dura pas, grâces au ciel, et ce fut là que finirent tous nos maux.

Nous ne fûmes plus en peine que de recevoir des nouvelles du P. de Fontaney. Nous lui avions envoyé à Canton et à Coang-hai plusieurs exprès : MM. Basset et Besnard avec M. Oury, capitaine en second, y étoient même allés pour l'informer de nos malheurs et de nos besoins. Lui de son côté couroit pendant ce temps-là d'île en île, avec des périls extrêmes et de grandes inquiétudes, ne trouvant nulle part ce qu'il cherchoit, pas même les débris de la chaloupe, ni du canot que nous avions abandonnés vers Sancian. Cependant le *Houpou* (c'est le mandarin des douanes), arrivé de Canton à Tien-pai pour ses intérêts, nous dit que le P. Pelisson, supérieur de notre maison de Canton, en étoit parti par mer en même temps que lui, pour venir enlever, au nom du P. de Fontaney, les présents de l'Empereur; qu'en attendant, on pouvoit envoyer quelqu'un avec qui il pût traiter des droits pour les marchandises. Nous admirâmes que ceux qui nous venoient inquiéter, eussent été plus diligents que ceux qui nous cherchoient pour nous faire du bien.

Enfin un dimanche, on vit deux galères qui paroissoient prendre la route de Tien-pai; un

mom
cap
on re
après
carac
envoy
nos d
Fonta
mettre
charg
de ces
plaisi
des r
ment
vite à
mais
sables
les ma
galère
étroit
pour
n'en a
à la r
faveu
trouv
Les
dre le
leur f

moment après on s'aperçut qu'elles avoient le cap sur nous; avec les lunettes d'approche, on voit un pavillon qui d'abord paroît blanc; après il devient jaune; enfin on y voit de gros caractères chinois : c'est le *Tagin*. Une barque envoyée à la découverte nous crie que ce sont nos directeurs de Canton, avec les PP. de Fontaney et Pelisson. Aussitôt les soldats se mettent sous les armes, on prépare une décharge de canon. La joie fut grande à l'arrivée de ces messieurs; nous nous embrassâmes avec plaisir. Ils nous avoient apporté des mâts et des rafraîchissements. On remâta promptement le vaisseau, afin de le faire entrer plus vite à Tien-pai. Le port est grand et spacieux; mais ce ne sont presque partout que des sables qui se couvrent et se découvrent dans les marées; à peine y a-t-il du fond pour les galères chinoises. Il n'y a qu'un bassin assez étroit, où il y a six à sept brasses d'eau; mais pour y aller, il faut passer sur une barre qui n'en a que trois. On s'en approcha pourtant à la nouvelle lune, afin de la franchir à la faveur des hautes marées; mais le vent se trouva contraire.

Les mandarins de Tien-pai vinrent là rendre leurs visites au P. de Fontaney. On leur fit toutes sortes d'honneurs et de bons

traitements ; surtout on n'épargna pas la poudre. Désolés de voir que nous ne pouvions entrer dans leur port, ils nous en indiquèrent un autre, environ vingt-cinq lieues plus bas. Les pilotes chinois interrogés, nous en dirent des merveilles ; on les y envoya sonder avec un de nos pilotes. Cependant nous retournâmes à l'ancre de Fah-ki-ohang, où le P. de Fontenay fit charger les présents de l'Empereur, et les fit transporter à Tien-pai, sur une galère qu'il avoit amenée exprès de Canton. Il étoit convenu avec les mandarins qu'il les conduiroit par terre ; le Tsung-tou avoit même demandé cela en grâce, et s'étoit offert à en faire tous les frais. On donna ordre partout de raccommo-der les mauvais chemins, et de préparer des *cong-koen* (ce sont des maisons où les mandarins logent dans les voyages). Le *Houpou* sachant que le P. de Fontenay étoit à Tien-pai en délogea au plus vite, et envoya seulement ses gens à bord de l'*Amphitrite*, pour en faire la visite ; mais on ne daigna pas seulement les écouter. On se tenoit fier des présents de l'Empereur que ce vaisseau avoit apportés, et l'on ne doutoit pas qu'il ne dût en reconnoissant être exempt de tous les droits de la douane et de la vexation de cet avide *Houpou*.

Tand
Tien-pa
étoient
toient e
des cro
le P. de
faire ses
aumôni
temps
d'une m
occasion
le diffé
1701 q
mière se
telle qu
penser,
port de
laquelle
ne regu
min, et
traiter,
et les p
nulle p
croix,
plus de
Dès
il fallu
pris l'H

Tandis que les mandarins faisoient couvrir à Tien-pai avec des cordes de paille les ballots où étoient les présents de l'Empereur, et les mettoient en état d'être transportés sans risque par des crocheteurs sur des perches de bambous, le P. de Fontaney revint à bord me prendre et faire ses adieux. Le P. Contancin fut alors déclaré aumonier du vaisseau; nous disputâmes quelque temps à qui demeureroit; mais comme il est d'une mortification à ne céder à personne les occasions de souffrir, le P. de Fontaney termina le différend en sa faveur. Ce fut le 12 novembre 1701 que je mis le pied à la Chine pour la première fois, après huit mois d'une navigation telle que je viens de marquer. Je vous laisse à penser, mon très cher père, avec quel transport de joie je pris possession d'une terre après laquelle je soupirois depuis plus de huit ans. Je ne regrettai point d'avoir tant souffert en chemin, et je priai le Seigneur de continuer à me traiter, comme il a fait de tout temps ses apôtres et les prédicateurs de son Évangile, qui n'ont nulle part planté plus inébranlablement la croix, que dans les endroits où ils ont trouvé plus de contradictions et de souffrances.

Dès le jour même que j'arrivai à Tien-pai, il fallut devenir Chinois dans les formes. J'en pris l'habit et le nom; car les Chinois ne sau-

roient seulement prononcer ceux que nous apportons d'Europe. Tous les missionnaires et les marchands mêmes, en arrivant, sont obligés d'adopter le nom de quelque famille du pays. Le mien est *Tan-chan-kien*. Pour ce qui est de l'usage et des manières de cet empire, il faut se refondre depuis les pieds jusqu'à la tête, pour faire d'un européen un parfait Chinois. Nous fûmes reçus dans un *cong-koen* par les mandarins de Tien-pai, et régalez à la chinoise dès le même soir. C'est une profusion de viandes et de ragoûts; je veux croire qu'ils sont excellents, mais il me parut que nos Français ne s'en accommodoient guère. Il y avoit de quoi contenter ceux qui ne cherchoient que la multitude et la diversité des mets; car on nous en servit de plus de quarante façons différentes. Le lendemain M. de la Rigaudière, qui nous étoit venu conduire jusque là, avoit envie de régaler à son tour les mandarins à l'européenne; mais comme tous les ballots étoient prêts pour le départ, aussi bien que les porteurs et les soldats d'escorte, on ne voulut pas perdre de temps, ni s'arrêter.

Deux mandarins du Tsong-tou vinrent donc le lendemain ordonner la marche, et présider à la conduite des ballots de l'Empereur. Chacun des ballots portoit un petit étendard jaune

avec un
peuple
roient
leur no
tionna
Le capi
manda
escadro
s'écarté
plus sa
tient à
on la t
avec sol
notre m
hommes
l'accom
des esp
joueurs
porteurs
de pied
à châtie
porté da
et nous
nous son
le voyag
En ar
Les
mier ord
darins da

avec une inscription chinoise, pour avertir le peuple qu'on eût du respect quand ils passeroient. Les porteurs étoient obligés de donner leur nom par écrit, et quelqu'un qui les cautionnât; un soldat marchoit toujours à côté; le capitaine répondoit de lui. Outre cela, les mandarins avec leurs gens faisoient un petit escadron volant, et prenoient garde qu'on ne s'écartât pas des grands chemins. Rien n'est plus sacré parmi les Chinois que ce qui appartient à l'Empereur; ne fût-ce qu'une bagatelle, on la traite avec révérence, on la conserve avec soin. J'admirai l'ordre qui régnoit dans notre marche. Nous étions plus de quatre cents hommes en comptant le Tagin et les gens qui l'accompagnent ordinairement. Ces gens sont des espèces de timbaliers, de trompettes, de joueurs de cornet à bouquin, des crieurs, des porteurs de parasols et d'étendards, des valets de pied, des officiers même de justice destinés à châtier les coupables, etc. Le Tagin étoit porté dans un palanquin, nous le précédions, et nous lui servions de *Laoyés*^{*}. C'est ainsi que nous sortîmes de Tien-pai, et que nous fîmes le voyage de *Canton*.

En arrivant à *Yan - chu - yen*, petite ville

* Les *Laoyés* à la Chine sont des Lettrés du premier ordre, qui accompagnent par honneur les Mandarins dans certaines cérémonies publiques.

fort jolie, nous crûmes que tous les habitants étoient venus au-devant de nous, tant il y en avoit qui bordaient le chemin de part et d'autre. Ils nous dévoroient des yeux, ravis apparemment de voir pour la première fois de leur vie un Tagin européen, et des barbes plus longues qu'elles ne sont communément à la Chine. Ce que j'admirois, c'est qu'il n'y eût aucun tumulte et qu'il régnât un profond silence au milieu de cette troupe infinie de peuple assemblé, sans pourtant qu'on vit nul officier de police qui parût prendre soin de les tenir dans le devoir. Ils ont cette retenue et cette modestie de l'éducation chinoise, et comme j'ai dit, du respect profond que leur inspire la vue de tout ce qui appartient à l'Empereur. Le mandarin de Yan-chu-yen, qui nous avoit envoyé la veille à plus de six lieues de sa ville un souper tout apprêté, nous accabla à notre arrivée de civilités et de présents. Nous fûmes logés dans un magnifique *cong-koen*. Il falloit passer trois cours avant d'arriver à l'appartement du Tagin et des Laoyés; l'exposition de ces sortes de maisons est toujours presque au midi; car il faut, suivant les lois de l'empire, qu'elles en déclinent un peu. Il n'y a que le palais de l'Empereur qui ait droit d'être tourné directement au vrai midi.

De Yan-chu-yen nous vîmes à Ho-tcheou;

nous
parti
extr
tour
plus
se tr
fois
ayan
ronn
à la
fortif
quelc
vivan

Il
marb
et rex
impra
quoi
de ré
une p
le zél
publi
lui a
ajou
du po
les gr
dans
qu'on

nous rencontrâmes en chemin une chose assez particulière. Ce sont des roches d'une hauteur extraordinaire, et de la figure d'une grosse tour carrée, qu'on voit plantées au milieu des plus vastes plaines. On ne sait comment elles se trouvent là, si ce n'est que ce furent autrefois des montagnes, et que les eaux du ciel ayant peu à peu fait ébouler la terre qui environnoit ces masses de pierre, les aient ainsi à la longue escarpées de toutes parts. Ce qui fortifie la conjecture, c'est que nous en vîmes quelques-unes qui vers le bas, sont encore environnées de terre jusqu'à une certaine hauteur.

Il y a dans cette province-là de très beaux marbres, dont on se sert pour faire des ponts et remplir les trous qui rendroient les chemins impraticables. Un bonze, qui n'avoit pas de quoi vivre, s'étant avisé depuis quelque temps de réparer de la sorte un de ces chemins, où une petite rivière faisoit un très vilain marais, le zèle qu'il a témoigné en cela pour le bien public, et pour la commodité de voyageurs, lui a attiré tant d'aumônes, qu'il se voit en état aujourd'hui de bâtir un beau pont, et auprès du pont une maison de bonzes. A voir de loin les grosses pierres de marbre qu'il a amassées dans cette vallée pour son dessein, je crus qu'on vouloit bâtir un palais tout entier, tant

lants
y en
d'au-
appa-
leur
lon-
chine.
aucun
ce au
assem-
e po-
dans
e mo-
pe j'ai
pire la
ereur.
avoit
a ville
notre
fâmes
falloit
parten-
on de
que au
pire,
que le
ourné
cheou;

il y en avoit. Le marbre est d'une très belle espèce; on le voit dans les endroits du chemin que les pieds des passants ont déjà polis.

A Ho-tcheou, la petite armée de terre qui nous accompagnoit se changea en une armée navale. On mit tous les ballots sur neuf barques. On nous en donna quatre autres : l'une où étoient les provisions et où se faisoit la cuisine, l'autre pour la musique et les joueurs d'instruments; la troisième qui portoit les soldats d'escorte, et la quatrième pour nous. Le long de la rivière, de lieue en lieue, il y avoit des corps de gardes; les soldats se rangeoient en haie du plus loin qu'ils nous voyoient, et nous saluoient à notre passage de la décharge de leur mousqueterie, nos flûtes donnant le signal. La manière de tirer en ces occasions, est différente de la nôtre. Au lieu de porter le mousquet à la main et de tirer en l'air, on vis-à-vis d'eux comme nous, ils le portent sous le bras, la crosse en-devant, et la décharge se fait comme s'ils vouloient frapper quelque but derrière eux. Quand on voyage sur l'eau dans des barques, on descend à terre, et l'on couche au premier endroit où la nuit surprend; les soldats se partagent en plusieurs troupes, tiennent toute la nuit des feux allumés, et font un tintamarre qui écarte les voleurs, mais qui

inco
vole
Le
kie,
est b
fort
grè
l'autr
Canto
canal
quand
d'y
murs
de q
le qua
été em
ton fa
mand
pas, d
nous
avoit
avec l
grand
bien e
logé q
nos m
De
des de

incommode fort ceux à qui l'apprehension des voleurs n'ôte pas l'envie de dormir.

Le 10 novembre, nous arrivâmes à Chao-kin, grande ville où demeure le Tsong-tou, qui est ben aïeul du P. de Fontaney. Le port est fort spacieux, au confluent de trois rivières ou grands canaux, dont l'un va à Ho-tchéou, l'autre vers le Chan-si; le troisième conduit à Canton, à une lieue de Chao-kin. Ce troisième canal est si resserré entre des montagnes, que quand il fait des pluies, il ne manque jamais d'y avoir un déluge à Chao-kin. Au mois de mars dernier, la rivière se déborda à la hauteur de quarante pieds. Nous vîmes des maisons sur le quai, le long du rivage, dont les toits avoient été emportés par l'inondation. Comme le Tsong-tou faisoit tous les frais de notre voyage, les mandarins qui sont sous lui, ne manquèrent pas, dans son absence, de signaler leur zèle à nous bien recevoir, selon l'ordre qu'il leur en avoit donné de Canton, où il nous attendoit avec impatience. Ils nous firent monter sur une grande barque de mandarin; ces voitures sont bien commodes pour voyager; on y est mieux logé que nous ne sommes ordinairement dans nos maisons.

De Chao-kin jusqu'à Canton, on ne voit des deux côtés de la rivière que de gros villa-

ges; ils sont si près, qu'on diroit qu'ils n'en font qu'un seul. C'est là que l'on commence à prendre quelque idée des beautés de la Chine. Nous laissâmes Kian-men à gauche; c'est un village fameux, qui a plus de cinq lieues de longueur. Il y a près de deux cents tours carrées, qu'on remplit de soldats en temps de guerre pour la défense des habitants. Nous passâmes à un bout du village de Fo-chan, qui n'est pas si grand, mais où l'on compte pourtant un million d'ames. Sur la rivière seule, sont plus de cinq mille barques aussi longues que nos plus grands vaisseaux; et chaque barque loge une famille entière, avec ses enfants et les enfants des enfants. Je ne compte point une infinité de bateaux pêcheurs et de canots qui servent à passer d'un bord à l'autre; car sur ces grandes rivières, il n'y a point de ponts. Dans les campagnes et sur de petites éminences près des villages, on voit une infinité de tombeaux: ce sont des élévations de terre, terminées en pointe par une grosse urne. Je ne crois pas que beaucoup de gens se fassent ainsi enterrer; il faudroit bientôt autant d'espace pour loger les morts que les vivants.

Enfin le 25 novembre, nous arrivâmes à Canton. Ce n'est pas une ville, c'est un monde, et un monde où l'on voit toutes sortes de na-

tions.
arros
about
est pl
pas u
édific
cotti,
trois
Les
comm
à leur
qui es
ne, le
que
diée
lui
kin
avons
à fav
plus
en Fr
çais u
palais
Il leur
bre p
si ce
et en
l'euro

tions. La situation en est admirable; elle est arrosée d'un grand fleuve qui, par ses canaux, aboutit à différentes provinces. On dit qu'elle est plus grande que Paris. Les maisons n'y sont pas magnifiques au-dehors; le plus superbe édifice qu'il y ait, c'est l'église que le P. Turcotti, jésuite, y a fait bâtir depuis deux ou trois ans.

Les infidèles s'en étant plaints au vice-roi, comme d'une insulte que cet étranger faisoit à leurs maisons et à leurs pagodes, celui-ci, qui est un des plus sages magistrats de la Chine, leur répondit : « Comment voulez-vous que je fasse abattre à Canton une église dédiée au Dieu du ciel, tandis que l'Empereur lui en fait élever une plus belle encore à Pékin dans son propre palais ? » En effet, nous avons appris ici que ce grand prince continue à favoriser la religion chaque jour de plus en plus. Avant qu'il envoyât le P. de Fontaney en France, il avoit donné aux Jésuites français un terrain spacieux dans l'enceinte de son palais, pour y élever un temple au vrai Dieu. Il leur a fourni depuis de l'argent et du marbre pour le bâtir. Quelle consolation seroit-ce, si ce prince venoit lui-même l'y reconnoître et enfin l'y adorer avec nous ! L'édifice est à l'euro péenne. Un de nos frères (le frère de

Belleville), qui est très habile architecte, a conduit tout l'ouvrage. Nous aurons bientôt dans ces provinces plusieurs autres églises, dont notre grand monarque sera le fondateur; car il a donné au P. de Fontaney, à ce dernier voyage, ce qui étoit nécessaire pour en bâtir quatre, et a promis, quand elles seroient achevées, de fournir ce qu'il faudroit pour en élever encore de nouvelles; il seroit à souhaiter que tous les princes de l'Europe se fissent à son exemple un point d'honneur et de religion, de consacrer ainsi des temples à Jésus-Christ dans les pays infidèles.

Pour ce qui est de nous, nous emploierons notre vie et nos soins à faire en sorte que ces temples soient bientôt remplis de fervents chrétiens. Je ne sais point encore quel sera le lieu de ma mission. Nous partons dans trois jours avec le P. de Fontaney, qui nous placera en différents endroits; les uns s'arrêteront sur la route dans les villes où nous avons déjà des établissemens; les autres iront à Nankin, pour y établir un séminaire. On enverra là d'abord les Missionnaires qui viendront d'Europe, afin d'y étudier, et de se rendre habiles dans la langue et dans l'intelligence des livres chinois. Nous sommes entrés neuf missionnaires à la Chine avec le P. de Fontaney. Notre troupe

s'es
No
la v
fair
vou
Ma
ver
fait
il a
où
trop
le n
de
nou
ren
par
sau
vou
rec
ave
je

s'est accrue par l'arrivée des PP. Hervieu, Noëlas, Melon et Chomel, qui sont venus par la voie des Indes. Le P. de la Fontaine devoit faire le cinquième; je lui avois donné rendez-vous à Canton; mais ayant trouvé dans le Maduré une mission, où l'on a le bonheur de verser son sang pour Jésus-Christ, comme a fait depuis quelques années le P. Jean de Brito, il a préféré cette mission à celle de la Chine, où les affaires de la religion paroissent être en trop bon état pour espérer d'y souffrir sitôt le martyre. Quand je serai un peu plus instruit de la carte du pays, je vous en demanderai des nouvelles. C'est bien assez que j'aie pu vous rendre compte de mon voyage. Je vous écris par la voie d'Angleterre, car l'*Amphitrite* ne sauroit partir de la Chine que dans un an. Je vous écrirai amplement par ce vaisseau. Je me recommande toujours à vos prières, et suis avec toute la reconnoissance et le respect que je dois, etc.

LETTRE

Du P. de Chavagnac, missionnaire de la Compagnie
de Jésus, au P. le Gobien, de la même Compa-
gnie.

A Cho-tcheou, le 30 décembre 1701.

MON RÉVÉREND PÈRE,

PAIX

Vous apprendrez par les lettres que le P. de
Tartre et nos autres pères ont écrites en Eu-
rope, les dangers dont Dieu, par sa miséricorde,
a bien voulu préserver vos amis. Etant arrivés
en quatre mois et demi, le plus heureusement
du monde, à deux journées de Macao, le 19
de juillet, un vendredi, jour consacré sur notre
vaisseau à honorer saint François-Xavier, nous
nous vîmes enlever par une horrible tempête
tous nos mâts, malgré les efforts de M. de la
Rigaudière, notre capitaine, qui disputa à la
fureur des vents et de la mer toutes les pièces
de sa mâture l'une après l'autre. Il fit dans
cette occasion des prodiges aussi bien que tout

son équipage; mais l'Amphitrite étoit coupable de n'avoir pas accompli le vœu qu'on avoit fait dans ce lieu le même voyage précédent, et d'avoir manqué de reconnaissance envers saint François-Xavier son libérateur. La première pensée qui vint à tous les officiers et à tout l'équipage, quand on se vit à deux doigts du naufrage dans ce même endroit, fut que Dieu les vouloit punir du peu de fidélité que la plupart avoit eu à s'acquitter du premier vœu, et on résolut qu'il falloit, avant que d'en faire un nouveau, commencer par s'obliger à accomplir celui qui avoit été si mal gardé. Je ne vous ferai point le détail de ce qui se passa pendant vingt-quatre heures que le vaisseau fut à la merci des vents et de la mer. Contentez-vous de remercier Dieu de nous avoir conservés.

Après que cette première tempête fut passée, nous fîmes route vers l'île de Sancian, que nous reconnûmes de loin, le 5 d'août, et nous allâmes mouiller à huit lieues de Macao, dans l'espérance d'entrer le lendemain ou les jours suivants dans la rivière de Canton; mais Dieu vouloit que l'Amphitrite, redevable deux fois de son salut à l'intercession de saint François-Xavier, allât à son tombeau lui faire amende honorable de sa première infidélité, et satis-

faire à son second vœu. En effet, ce jour-là même et le suivant, le vent devint contraire, et nous empêcha de doubler la pointe de Macao. Le 7, une seconde tempête nous obligea, bon gré malgré, de chercher un asile. Sancian étoit le seul endroit que l'on connût. On s'y retira, mais à travers tant d'écueils et de rochers, que tous nos marins tombèrent d'accord qu'on avoit été ce jour-là plus près du naufrage que le jour que nous fûmes démâtés. La nuit, la tempête devint si affreuse, que, quoique nous fussions à couvert des vents et des flots, derrière la pointe de l'île de Sancian, notre cable pensa se rompre; et les vagues furent si grandes, qu'à chaque roulis le canon de notre batterie haute trempoit dans la mer. Le 9, on passa de l'autre côté entre l'île et les terres, et on alla mouiller à la vue du tombeau de saint François-Xavier. D'abord, après avoir fait une décharge de canon, l'on entonna solennellement les litanies de ce grand Saint. On continua ensuite, pendant plus de quinze jours que nous fûmes arrêtés là, à honorer en diverses façons l'Apôtre des Indes. Nous allions presque tous les jours dire la messe sur son tombeau, et tout l'équipage y fit ses dévotions avec une piété qui nous donna beaucoup de joie et de consolation.

De Sancier, nous sommes venus à Canton, sur les galères chinoises. Les PP. de Tartre et Contantin, qui restèrent sur le vaisseau, essayèrent encore deux siphons, dont l'un les prit une seconde fois à la vûe de Macao, et les emporta à cent lieues de là, derrière une méchante île où ils ont été obligés de mouiller, et d'essuyer sur une seule ancre une quatrième tempête plus horrible que les précédentes. Le canot, la chaloupe, quatre ancres, leurs voiles et leurs vergues, leur mât de misaine : tout a été perdu ou emporté par la violence du vent;

Pour nous, nous arrivâmes à Canton le 9 de septembre. Nous apprîmes ce jour-là même que les PP. Hervieu et Noël étoient arrivés, sur un vaisseau anglais, à l'embouchure de la rivière de Canton. Quelques jours après, les PP. Chomel et Melon arrivèrent aussi sur un vaisseau français de Surate. Ainsi nous nous trouvâmes à Canton une recrue de treize missionnaires arrivés en moins de huit jours. Nous espérions de voir aussi le P. de la Fontaine, mais il est demeuré aux Indes, pour se consacrer à la sainte et pénible mission du Maduré. Cette perte nous a été sensible, mais nous comptons qu'elle sera réparée par plusieurs de nos frères qui viendront incessam-

ment nous joindre. Au reste, que toutes ces tempêtes n'ébranlent personne. Dieu sait bien tirer des plus grands dangers ceux qu'il protège, et qui se confient en lui. On n'éprouve presque jamais de plus sensibles ni de plus solides consolations, que dans les moments où l'on paroit abandonné de tous les secours humains, et où tout fait connoître qu'on est absolument entre les mains de la Providence. Nous sommes obligés de rendre ce témoignage à la bonté de Dieu, après en avoir souvent éprouvé les effets.

Vous m'avez marqué, avant que je partisse, que je vous ferois plaisir de vous mander de quel caractère doivent être les missionnaires qu'on choisit pour cette mission. Je le pourrai faire un jour apparemment avec plus d'exactitude que je ne le puis aujourd'hui; cependant depuis trois mois que je suis à la Chine, et que j'ai conféré avec les missionnaires de divers ordres, je crois en savoir assez pour vous dire là-dessus ce qui est de plus essentiel. Premièrement, il faut des gens déterminés pour l'amour de Jésus-Christ à se gêner en tout, et à se faire des hommes tout nouveaux, non-seulement par le changement de climat, d'habillement et de nourriture, mais plus encore par des manières entièrement opposées aux mœurs

et a
pas
à l'a
Chin
dom
vive
pay
et s
qui
Les
un m
dite
feu
indo
de la
que
inser
cès,
êtes
une
mité
La
dema
que
gage
jour
il y
il y

et au caractère de la nation française. Qui n'a pas ce talent, ou qui ne veut pas s'appliquer à l'acquérir, ne doit guère penser à venir à la Chine. Il ne faut point de gens qui se laissent dominer par leur naturel ; une humeur trop vive feroit ici d'étranges ravages. Le génie du pays demande qu'on soit maître de ses passions, et surtout d'une certaine activité turbulente, qui veut tout faire et tout emporter d'assaut. Les Chinois ne sont pas capables d'écouter en un mois, ce qu'un français est capable de leur dire en une heure. Il faut souffrir, sans prendre feu et s'en s'impatiser, cette lenteur et cette indolence naturelle ; traiter sans se décourager, de la religion, avec une nation qui ne craint que l'Empereur, et qui n'aime que l'argent, insensible par conséquent et indifférente à l'excès, pour tout ce qui regarde l'éternité. Vous êtes désolé à chaque moment, si vous n'avez une douceur, une modération et une longanimité à toute épreuve.

La difficulté de la langue et des caractères demande avec cela qu'on aime l'étude ; quoique cette étude n'ait rien d'agréable et d'engageant, que l'espérance de s'en servir un jour avec succès pour glorifier Dieu. Comme il y a toujours à apprendre en cette matière, il y a toujours à étudier, et il faut s'accoutu-

mer à passer continuellement de l'action à l'étude, et de l'étude aux fonctions du dehors. On sait encore que les Chinois se piquent d'être les peuples les plus polis et les plus civilisés qui soient au monde; mais on ne conçoit point ce qu'il en coûte pour se rendre civil et poli selon leur goût. Le cérémoniel de ce pays-ci est le plus gênant et le plus embarrassant pour un Français, qu'on puisse s'imaginer; c'est une affaire que de l'apprendre, et c'en est une autre que de l'observer. Les sciences d'Europe, à proportion qu'on y excelle, disposent particulièrement les grands à passer par-dessus le souverain mépris qu'ils ont pour tout ce qui vient des étrangers. Vous voyez dans mon révérend père, combien cette gêne universelle, dont je parlois d'abord, est nécessaire dans ce pays, plus que dans nulle autre mission. Je ne parle point des vertus chrétiennes et religieuses, sans lesquelles ici, non plus qu'ailleurs, on ne peut ni se conserver soi-même, ni rien faire de grand pour la conversion des ames. Je conseillerois à ceux qui se sentent appelés à la Chine, de lire et de relire la vie du P. Ricci, écrite par le P. d'Orléans, et d'étudier à loisir le caractère de ce grand homme, qu'on regarde avec raison comme le fondateur de cette florissante mission. On voit réuni dans sa per-

sonne
rende
solide
dispo
qu'on
résolu
On se
modè
que c
aussi
donne
nèse f
d'écla
des pr
tianist
des ie
évén
digieu
Le
ses le
L'un,
seule
de qu
d'un
mon,
troisi
une n
Le P

sonne cet assemblage de bonnes qualités qui rendent un homme propre à faire ici un bien solide, et l'on peut se croire d'autant mieux disposé à venir travailler dans cet empire, qu'on se trouvera plus semblable à lui, ou plus résolu, avec la grâce de Dieu, à le devenir. On se le propose particulièrement ici pour modèle, et nous avons la consolation de voir que ceux qui l'imitent plus parfaitement, sont aussi ceux au zèle et aux travaux de qui Dieu donne de plus grandes bénédictions. Quoiqu'il ne se fasse pas communément ici de ces miracles d'éclat, qui furent dans les premiers temps des preuves si éclatantes de la vérité du christianisme, Dieu ne laisse pas d'aider la faiblesse des idolâtres et des néophytes, par certains événements qui ont quelque chose de prodigieux.

Le P. Baborier en marque plusieurs dans ses lettres que vous verrez sans doute à Paris. L'un, de la maison d'un chrétien conservée seule au milieu d'un incendie qui consuma plus de quarante maisons autour d'elle; l'autre, d'un idolâtre délivré de la persécution du démon, à la prière d'un fervent chrétien; le troisième, d'un enfant soutenu et retiré par une main invisible d'un puits où il étoit tombé. Le P. Fouquet, dans sa nouvelle mission, a

les plus belles espérances du monde. Il marque qu'il vient à lui tous les jours quantité d'idolâtres, pressés les uns par les remords de leur conscience, les autres par des songes terribles, dont Dieu se sert pour les faire penser à l'éternité, qu'il en a baptisé en un jour jusqu'à trente-cinq, et qu'il en a actuellement plus d'une trentaine qui se font instruire.

J'ai appris de deux Français qui viennent de Pekin, que l'église de nos PP. Français est achevée. C'est un des plus beaux édifices de cette grande ville. Les censeurs de l'empire (nous les nommons ainsi, parce que leur emploi est le même à peu près que ceux des censeurs de l'ancienne Rome), les censeurs la voyant si élevée, représentèrent que cela étoit contre les lois. « C'est moi qui ai tort, répondit l'Empereur; c'est par mon ordre que les pères l'ont faite de cette manière. Comme les censeurs insistoient, et marquoient qu'il falloit envoyer un contre ordre et faire abaisser cette église: Que voulez-vous que je fasse, repartit le prince? ces étrangers me rendent tous les jours des services considérables; je ne sais comment les récompenser; ils refusent les charges et les emplois; ils ne veulent point d'argent; il n'y a que leur religion qui les touche; c'est par ce seul en-

droit que je puis leur faire plaisir. Qu'on ne m'en parle plus.

M. l'évêque de Peking a donné la confirmation à plus de douze mille chrétiens. Le P. Bouvet est occupé depuis le matin jusqu'au soir à instruire ceux qui viennent pour embrasser notre sainte religion. Il y a eu entre autres un bonze qui s'est converti d'une manière assez particulière. Il étoit fort dévot dans sa fausse religion, et il s'occupoit à bâtir une pagode sur un grand chemin, lorsque deux chrétiens passant par-là, lui dirent qu'il se donnoit bien de la peine pour une fausse divinité; qu'il feroit bien mieux d'aller à Peking trouver les Européens qui étoient dans le palais de l'Empereur; qu'ils lui expliqueroient la loi du grand Dieu du ciel, et du souverain Seigneur de toutes choses. Le bonze qui n'avoit jamais entendu parler de la religion chrétienne, les crut, vint à Peking, se convertit, et s'en retourna achever son bâtiment, qu'il a consacré depuis à Jésus-Christ. Il est maintenant un des plus fervents prédicateurs de la vraie religion.

On travaille actuellement à la conversion d'un officier tartare, qu'une rencontre qui a fait beaucoup d'honneur au christianisme, a engagé à se faire instruire de la loi de Jésus-Christ. Il entroit à cheval à Peking, il laisse par

hasard tomber sa bourse. Un pauvre artisan chrétien la vit tomber, la ramassa, et courut après lui pour la lui rendre. L'officier regardant avec mépris ce pauvre homme, et ne sachant ce qu'il lui vouloit, piqua son cheval; le chrétien ne le perdit point de vue, et le suivit jusqu'à sa maison. Là, le Tartare tout en colère le maltraita d'abord de paroles, et lui demanda ce qu'il lui vouloit : « Vous rendre votre bourse » que vous avez laissé tomber », lui répondit le chrétien. Le Tartare fut surpris, et changeant de langage, voulut savoir pourquoi, contre les coutumes de l'empire, qui permettent de garder ce qu'on trouve, il lui rapportoit son argent. « C'est que je suis chrétien, » repartit l'artisan, et ma religion m'oblige de » le faire. » Cette réponse piqua la curiosité de l'officier; il voulut savoir quelle étoit cette religion; il vint voir les pères; il les écouta, il marqua beaucoup d'estime pour tout ce qu'ils lui dirent des mystères et des maximes de la loi chrétienne. Il faut espérer que la grâce achèvera en lui ce qu'elle a si heureusement commencé.

Le P. Castner, jésuite bavaïsois, m'a fait la grâce de me mener avec lui à cinq lieues de Canton, dans sa mission. C'est à Fochan, bourgade plus grande que Paris, et où l'on compte

neu
par
des
tous
Foch
pen
nov
nom
voit
tiser
circo
Je
des
loi
pris
être
part
de
vau
man
suis

neuf cent mille âmes. Pour la grandeur, j'en parle comme témoin oculaire ; pour le nombre des habitants, j'en parle sur le témoignage de tous les missionnaires de Canton. J'ai vu à Fochan une fort belle église, de la forme à peu près et de la grandeur de celle de notre noviciat de Paris. J'y trouvai un très grand nombre de servents chrétiens, et ce père devoit, quelques jours après mon départ, baptiser trois cents catéchumènes dans les villages circonvoisins qui sont de son ressort.

Je pourrois vous dire bien d'autres choses des autres missions, mais je me suis fait une loi de ne parler que de ce que j'ai vu ou appris par lettres que j'ai lues moi-même. Peut-être qu'un jour j'aurai le bonheur de vous faire part aussi du succès que la miséricorde infinie de Dieu voudra bien donner à mes foibles travaux et aux prières de mes amis. Je me recommande très particulièrement aux vôtres, et suis avec bien du respect, etc.

LÉTTRE

Du P. Fouquet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. le duc de la Force, pair de France.

A Nan-Tchang-Fou, capitale de la province de Kiang-Si, à la Chine, le 26 novembre 1702.

MONSIEUR,

La paix et la grâce de J. C. N. S.

Si les lettres que j'ai reçues d'Europe cette année m'ont comblé de joie, en m'apprenant les bénédictions continuelles que Dieu verse sur la France, sur le grand prince qui la gouverne, et sur toute la famille royale, je n'ai pas été moins touché de ce que vous avez fait dans ces derniers temps pour l'avancement de l'œuvre de Dieu, et pour la gloire de la religion. Pendant que nous travaillons ici de toutes nos forces à renverser les idoles et à détruire l'empire du démon, il vous est bien glorieux, Monseigneur, de combattre l'hérésie, de la confondre et de la bannir de toutes vos terres,

avec
ren
appl
sez s
ayez
faire
de b
Pe
part
que
voir
pris
lique
Dieu
missi
puis
aucu
des c
quat
s'est
à fai
fant
d'un
renv
seme
bont
et qu
notre

avec un succès qui désole les partisans de l'erreur, et qui vous attire l'estime du Roi, et les applaudissements de toute la France. Il est assez surprenant qu'en moins de deux ans vous ayez engagé plus de six mille hérétiques à se faire instruire des vérités catholiques, et à rentrer de bonne foi dans le sein de la véritable Eglise.

Permettez-moi, Monseigneur, de prendre part à un si heureux succès, et à la satisfaction que reçoit notre auguste monarque, de vous voir répondre si fidèlement aux soins qu'il a pris pour vous donner une éducation catholique et digne de votre naissance. Quoique Dieu répande tous les jours ses grâces sur la mission française que nous avons établie depuis quelques années dans ce vaste empire, aucun de nous ne compte encore comme vous des cinq et six mille infidèles convertis. Depuis quatre ans que nous sommes ici, tout le temps s'est presque passé à apprendre la langue, et à faire quelques établissements solides. Il ne faut point s'en étonner, les commencements d'une mission sont toujours difficiles; il faut renverser la terre plus d'une fois avant que de semer et de recueillir. Comme vous avez la bonté de vous intéresser à ce qui nous regarde, et que vous souhaitez savoir des nouvelles de notre mission, je vais vous rendre un compte

Exact de nos occupations présentes, et des espérances que Dieu nous donne pour l'avenir. Mais comme je ne veux rien vous écrire qui ne soit venu à ma connoissance par des voies assurées, je me bornerai à ce qui regarde les seuls jésuites français, que j'ai trouvés ici ou qui y sont venus avec moi et depuis moi.

J'arrivai à la Chine le 25 juillet 1699. Nos pères français n'y avoient alors que deux maisons. La première à Pekin dans l'enceinte du palais impérial, où l'on voit aujourd'hui une belle église, bâtie avec la permission et par les libéralités de l'Empereur. La deuxième à Canton, qui est un des plus fameux ports de cet empire, où les Européens et plusieurs nations de l'Orient font un grand commerce. Ces deux maisons ne suffisant pas pour le nombre de nos missionnaires, qui augmentoit tous les jours, on pensa à faire de nouveaux établissemens. On jeta les yeux sur la province de Kiam-Si, et les PP. de Broissia et Domenge achetèrent trois maisons pour y faire trois églises : une à Fou-tcheou, l'autre à Jao-tcheou, et la troisième à Kieou-kiang, villes du premier ordre. Ces maisons ne coûtèrent qu'environ deux cent quatre-vingts taëls, ce qui revient à peu près à onze ou douze cents livres de notre monnoie. Ce n'étoient que de vieilles

masures, qui menaçant ruine en beaucoup d'endroits, étoient devenues inhabitables. Les toits étoient ouverts de tous côtés, et l'on y étoit exposé à la pluie et à toutes les injures de l'air. De plus, la maison de Fou-tcheou ne fut d'abord engagée que pour un certain temps, et ce n'a été qu'après bien des formalités et des embarras, que nous en sommes demeurés paisibles possesseurs. Quelque grandes que fussent les incommodités que souffrirent les pères qui nous procurèrent ces premiers établissemens, ils y furent peu sensibles; mais nous le fûmes tous infiniment aux oppositions que formèrent les mandarins de Kieou-kiang et de Jao-tcheou à notre établissement dans ces deux villes.

Ces oppositions durèrent près d'un an et demi : car les gouverneurs, qui sont des mandarins inférieurs, ne règlent pas ordinairement par eux-mêmes les affaires importantes : ils sont obligés d'en faire leur rapport aux mandarins supérieurs, c'est-à-dire, au *Pou-Tchimssée*, que nos Européens appellent le *trésorier-général* de la province, et au *Fou-yven*, à qui nous donnons le nom de *vice-roi*. Ce fut devant ces deux grands mandarins, qui ne reconnoissent au-dessus d'eux que les tribunaux de Peking, que fut portée l'affaire

des deux maisons que nous avions achetées. On s'opposoit à notre établissement dans ces deux villes, parce que nous étions étrangers, et parce que nous prêchions une loi étrangère. Comme la qualité d'étranger est toujours odieuse à la Chine, il n'en falloit pas davantage pour être condamnés, et nous l'eussions été, si le trésorier-général n'eût pris notre défense et n'eût fait valoir le fameux édit, qui fut porté l'an 1692 en faveur de la religion chrétienne. Il est vrai que cet édit ne marque pas qu'on pourra faire de nouvelles églises, mais il nous maintient dans les anciennes, et nous permet d'y assembler le peuple; ce qui parut suffisant à des juges affectionnés, pour ne nous point troubler dans les établissements que nous avions faits.

Cette affaire étant heureusement terminée, le P. de Broissia reçut ordre de passer dans la province de Tohe-kiam pour fonder une église à Nimpo, port de mer sur la côte orientale vis-à-vis du Japon, qui n'en est éloigné que de trois ou quatre journées. Ce poste nous parut nécessaire, non seulement pour avoir une entrée libre de ce côté-là dans la Chine, mais encore pour chercher quelque moyen de pénétrer au Japon, où la religion chrétienne a été autrefois si florissante, et où l'on dit qu'elle

s'est conservée jusqu'à présent, malgré les horribles persécutions qui désolent depuis long-temps cette église. Les PP. de Bruissin et de Gallot étant arrivés à Nimsa, au mois d'août de l'année dernière, y demeurèrent six ou quatre mois avec de grandes incommodités, et sans pouvoir trouver aucune maison qui leur convint, parce qu'ils n'avoient pas assez d'argent pour acheter celles qu'on leur présentait. Cela les obligea à prendre un emplacement, et à bâtir quelques chambres pour se loger ; mais ce ne fut pas sans contradiction ; le *Fouche* de la ville (c'est l'officier qui gouverne le peuple) leur envoya demander qui ils étoient, d'où ils venoient, et quel étoit leur dessein ; et après leur réponse, il dit de continuer l'ouvrage qu'ils avoient commencé. Il présenta même une requête contre eux aux mandarins dont il dépendoit. Cette requête passa par tous les tribunaux, et vint enfin au vice-roi de la province. Si ce premier mandarin eût été aussi bien intentionné que ceux dont nous avons parlé, il eût pu par lui-même conclure comme eux la chose en notre faveur, et nous épargner beaucoup de peines, de craintes et de frais ; mais au lieu de prononcer sur la requête, il la renvoya à la cour des rites. Ce tribunal de tout temps redoutable aux étrangers, et sur-

traire au christianisme, n'auroit pu suivre en cette occasion ses anciennes maximes, sans renverser tous nos établissemens, et sans ruiner entièrement notre mission naissante : mais Dieu, en qui nous avons mis toute notre confiance, ne le permit pas. Le P. Gerbillon, notre supérieur-général, trouva parmi les officiers de cette cour formidable des amis puissans et de zélés protecteurs, qui gagnèrent des voix en notre faveur, et qui firent donner au vice-roi de Tche-kiam une réponse aussi favorable que nous la pouvions souhaiter.

Nous eûmes une plus rude persécution à soutenir dans la province de Hou-coüan. Le P. Domenge et le P. Porquet achetèrent à Hoan-tcheou une petite maison pour la somme de soixante et six taëls. Ce lieu nous étoit commode : outre qu'il n'est pas éloigné de la capitale du Hou-coüan, il y avoit déjà quelques anciens chrétiens qui demandoient du secours. La maison ne devoit pas faire envie : on n'y voyoit ni porte, ni fenêtres, ni meubles ; de sorte que le P. Hervieu étant venu en prendre possession, fut obligé les premiers jours de coucher à terre et presque à découvert. Cependant un bonze ayant appris l'arrivée du nouveau missionnaire, se mit à la tête de la canaille qu'il avoit apostée, et alla le déferer

aux mandarins. Les prêtres des idoles souffrent impatiemment de voir élever des églises, parce que les chrétiens, dès qu'ils sont chrétiens, refusent de contribuer à l'entretien des pagodes. Le P. Hervieu crut qu'avec un peu de patience ces mouvements pourroient s'apaiser; il se trompa. Le mandarin lui fit dire de se retirer au plutôt, et envoya des *tchai* (des huissiers) pour lui en signifier l'ordre. A la troisième sommation, le père fut contraint de céder la place, pour ne pas irriter un homme dont la colère auroit pu avoir de fâcheuses suites. On abandonna ainsi, outre la maison de Hoan-cheou, celle de Han-yan, qu'on venoit d'acheter dans la même province de Hou-coüan.

Les pères comptoient beaucoup sur l'appel qu'ils pouvoient interjeter au vice-roi, à qui des personnes de considération les avoient recommandés; mais ce mandarin, bien loin d'avoir quelque égard pour eux, les menaça de renvoyer cette affaire à la cour des rites; ce que nous appréhendions par-dessus toutes choses, dans la crainte que ce tribunal, qui venoit déjà de prononcer en notre faveur, nous voyant revenir si souvent, ne se formât quelque idée désavantageuse des établissemens que nous faisons dans les provinces. Les préjugés eussent pu

renaitre contre tout ce qui s'appelle nouveauté. On eût répondu de s'en tenir à la coutume. C'est la grande raison ici, et cette raison qu'on rapporte, tient souvent la place de beaucoup d'autres qu'on croit avoir, et qu'on n'ose pas déclarer ouvertement. Les Chinois ne sauroient s'imaginer qu'on puisse se proposer, dans tout ce qu'on entreprend, une autre fin que l'intérêt. Ce qu'on dit des motifs qui font agir les hommes apostoliques, et qui les portent à quitter leur pays, leurs parents, et tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, dans la seule vue de glorifier Dieu et de sauver les âmes, ne les touche point, parce que cela leur paroît incroyable. Cependant ils nous voient traverser les plus vastes mers avec des fatigues et des dangers immenses; ils savent que ce n'est ni le besoin qui nous amène à la Chine, puisque nous y subsistons sans rien leur demander, et sans attendre d'eux le moindre secours; ni l'envie d'amasser des richesses, puisque nous les méprisons, et que nous ne vendons ni n'achetons rien; ils ont recours à des desseins de politique, et quelques-uns sont assez simples pour s'imaginer que nous venons tramer des changements dans l'état, et par des intrigues secrètes nous rendre maîtres de l'empire. Quelque extravagant que soit ce soupçon, il y a eu,

et il est à craindre qu'il n'y ait peut-être encore des gens capables de le concevoir. Yamaqua-sien, le terrible ennemi de la religion chrétienne, qui fit souffrir au P. Adam Schall une si cruelle persécution, et qui vouloit envelopper tous les missionnaires dans la ruine de ce grand homme, leur imputa ce crime affreux. Cette imputation trouva créance dans des esprits naturellement soupçonneux et pleins d'ombrages; et si la main de Dieu, par des prodiges inespérés, n'eût déconcerté le projet de cet impie, c'en étoit fait de notre sainte loi et des prédicateurs qui l'annonçoient.

Il n'y avoit pas encore long-temps que j'étois à Fou-tcheou, lorsqu'un chrétien m'avertit qu'on répandoit contre nous de semblables bruits. Quelque effort qu'il eût pu faire; pour déromper par de solides raisons ceux qui étoient dans une opinion si ridicule, il m'avoua qu'il n'avoit pu en venir à bout. Les bonnes, ennemis par intérêt de la sainte doctrine que nous prêchons, sont principalement les premiers auteurs de ces calomnies; ils les sèment adroitement parmi le peuple, et, pour nous rendre plus odieux, ils y ajoutent mille sottises contées, auxquels on ne laisse pas d'ajouter foi. Mais rien ne leur réussit mieux que ce qu'ils rebattaient sans cesse aux oreilles de la

populace stupide : que les disgrâces temporelles, les maladies, mille autres accidents funestes, et la mort même, sont les suites infaillibles du baptême. Il est incroyable combien ces terreurs, quoique souvent démenties par l'expérience, empêchent de gens d'embrasser le christianisme, sur quoi voici ce qui m'est arrivé à moi-même.

Un jour que j'allois baptiser une femme qui étoit à l'extrémité, un catéchiste me vint trouver à l'église pour m'avertir de ne pas y aller, parce que le mari de cette femme, qui étoit venu lui-même la veille me prier de la baptiser, avoit changé de sentiment. « Allez dire » au prédicateur de votre loi, dit cet infidèle » au catéchiste, qu'il se tienne en repos chez » lui ; je sais ses desseins, et je suis instruit de » ses prétentions. Il veut avoir les yeux de » ma femme pour en faire des lunettes d'ap- » proche : qu'il s'adresse à d'autres ; car je ne » consentirai jamais qu'il mette le pied dans ma » maison, ni qu'il la baptise. » Le catéchiste, touché de compassion de voir un aveuglement si déplorable, tâcha de remettre l'esprit à ce pauvre homme ; mais tous ses efforts furent inutiles, et la femme mourut sans être baptisée. C'est ainsi que le démon se joue de ce peuple infortuné, dont la crédulité pour les

ables les plus grossières est excessive, pendant qu'ils ferment les yeux aux vérités les plus claires et à tout ce qui pourroit les conduire à la connoissance de Dieu. Dans un pays où l'on est si prévenu contre nous, et au milieu de tant d'ennemis attentifs à nous observer, quelle doit être la circonspection de ceux qui viennent ici prêcher l'évangile ! Ce n'est pas assez d'apporter beaucoup de zèle, il faut que ce soit un zèle réglé par une grande prudence, sans quoi l'on est en danger de tout gâter, et de mettre de grands obstacles à l'œuvre de Dieu. Je ne dis pas ce qu'il y a à souffrir dans les voyages et dans les courses nécessaires auxquelles notre ministère nous engage ; il nous a fallu remonter des torrents rapides, où nous voyions des barques se briser à nos yeux ; veiller les nuits entières pour nous défendre des voleurs qui ne nous auroient fait aucun quartier, s'ils avoient pu nous surprendre ; nous faire entendre à une nation dont nous ne savions encore la langue que très imparfaitement. Ces peines et beaucoup d'autres, font que nous osons nous appliquer ces paroles du Prophète : « Ils alloient et venoient, jetant le grain en terre avec beaucoup de larmes. » Mais nous espérons aussi de la miséricorde infinie de Dieu, qu'il vérifiera encore en nous

les paroles qui suivent : « Ils viendront enfin
avec joie chargés des gerbes qu'ils auront
recueillies (Ps. 125). » Nous voyons déjà des
commencements qui nous consolent, et je me
persuade qu'en les lisant, vous aurez vous-
même, Monseigneur, une véritable conso-
lation.

Tandis que les missionnaires, dont j'ai parlé,
étoient occupés à la fondation des nouvelles
églises, les autres travailloient à remplir de
fidèles celles qui se trouvoient déjà établies.
Le P. d'Entrecolles, qui fut envoyé à Jao-
Tcheou, ne trouva pas dans cette ville un seul
chrétien lorsqu'il y arriva. A la vérité, un
jeune homme de Hoi-Tcheou, ville de la pro-
vince de Nankin, avoit reçu le baptême des
mains du P. de Brassin, dans la nouvelle église
de Jao-Tcheou; mais comme il étoit étranger,
il se retira bientôt dans son pays. Ainsi le pre-
mier que le P. d'Entrecolles eut le bonheur de
mettre dans le chemin du salut, fut un pauvre
maçon, du nombre de ceux qui avoient tra-
vaillé au bâtiment de la petite chapelle. Ici, à
l'exemple de Notre Seigneur, nous pouvons
vous donner pour marque de notre mission,
que nous évangelisons les pauvres. On trouve
en eux à la Chine, comme partout ailleurs,
moins d'obstacles et plus de docilité aux vérités

du saint que dans les grands et les puissants du siècle. Celui-ci étant tombé dangereusement malade, eut recours à toutes les superstitions des hommes, mais ce fut sans aucun succès. On en vint à P. d'Entrecolles, qui se sentit touché de l'aveuglement et du danger de ce bon manœuvre. Comme il avait apporté d'Europe quelques remèdes, il les fit offrir au malade, dans la vue de le guérir. Le malade les accepta, mais en déclarant qu'il ne prétendait nullement par-là faire société de religion avec nous. C'étoit pourtant le moyen que Dieu avait choisi pour le faire chrétien; les remèdes le soulagèrent, et son cœur se trouva bientôt changé. Il demanda de lui-même à être instruit; il apprit en un jour toutes les prières, et s'étant ensuite fait traîner sur des bris de ses enfants jusqu'à l'oratoire qu'il avait bâti, il témoigna tant de ferveur et tant de foi, qu'on crut le devoir baptiser. Peu de temps après son baptême, il retomba dans sa langueur, ce qui, bien loin de l'ébranler, ne servit, en épurant sa foi, qu'à l'affermir davantage. Il soutint cette épreuve avec une résignation admirable, et se sentant près de sa fin, il demanda les derniers sacrements, qu'il reçut avec des marques d'un repentir très vif de ses péchés passés, et une espérance ferme que Dieu lui voudroit

bien faire miséricorde. Il expira au milieu de sa famille, qu'il exhorta fortement à embrasser la religion dans laquelle il mouroit.

Sa mort fut suivie de la conversion d'un jeune homme, qui étoit fils du premier mari de sa femme, et que Dieu toucha à la vue des obsèques qu'on fit au défunt. Le jour qu'on devoit célébrer la messe pour le repos de son ame, le P. d'Entrecolles fit parer sa chapelle de divers ornements qu'il avoit apportés d'Europe. Ce spectacle extraordinaire excita la curiosité des Chinois. Comme c'étoit le nouvel an, temps auquel on ne pense ici qu'aux divertissements et aux visites, le peuple découvert accourut en foule à l'église. De grandes et belles images, dont elle étoit toute tapissée, arrêtoient les yeux des Chinois, qui n'avoient jamais rien vu de semblable; ils en demandoient l'explication. Durant près de trois semaines, ce fut chaque jour un monde nouveau et de nouvelles questions; il vint plus de dix mille personnes, et ce fut alors, dit le P. d'Entrecolles dans la lettre qu'il écrit, que je ressentis une véritable douleur de ne pouvoir, faute d'entendre encore assez bien la langue, expliquer nos saints mystères à cette foule d'infidèles, qui désiroient d'en être instruits. J'y suppléai, ajoute-t-il, le mieux qu'il me

fat possible par mes domestiques, qui sachant bien leur créance, se faisoient écouter avec assez d'attention; et par les livres que je distribuai à ceux qui étoient capables d'en profiter. Plusieurs de ces derniers revinrent proposer des doutes, que la lecture de ces livres leur avoit fait naître. Mais il est surprenant que de cette grande multitude de peuple, à qui le royaume de Dieu fut annoncé, il n'y en eut que deux qui ouvrirent les yeux à la lumière, et qui demandèrent le baptême.

Le premier étoit *Siou-tsai* d'armes, c'est-à-dire, *gradué* : car les Chinois ont des gradués dans les armes, aussi bien que dans les lettres. Un homme qui veut se pousser par cette route, est obligé de passer par divers examens, de faire voir son habileté à tirer de l'arc et à monter à cheval, et de donner des preuves de sa force et de son adresse dans les autres exercices militaires. Il doit aussi avoir de la science : car on leur donne à résoudre certains problèmes, qui regardent les campemens et les autres fonctions de la guerre. Ceux qui se distinguent sont élevés au degré de *sieou-tsai*, qui répond à peu près à celui de bachelier en France. On monte ensuite au degré de *kiu-gin*, par un examen qui se fait de trois ans en trois ans, en présence du vice-

roi et des mandarins de la province. Enfin, on devient *tsin-ssée*, c'est-à-dire, docteur; mais il faut avoir un rare mérite pour arriver à ce dernier degré, auquel l'Empereur nomme lui-même. Ce qui se pratique pour la guerre est aussi d'usage pour les sciences, avec cette différence, que les gradués dans les lettres sont encore plus estimés que ne le sont ceux des armes. Mais quiconque peut parvenir au titre glorieux de *Tsin-ssée*, soit dans les lettres, soit dans la guerre, doit se regarder comme un homme solidement établi, puisqu'il est à portée de tous les emplois les plus importants de l'empire. On doit donc regarder le *sieou-tsai* d'armes, qui fut baptisé à Jao-tcheou, comme la première colonne de cette nouvelle église. La visite que rendirent au P. d'Entrecolles les mandarins de la ville, et un docteur du collège impérial, qui fléchirent le genou, et baissèrent la tête devant l'image de Jésus-Christ; donna de la réputation à notre sainte loi, et fut suivie du baptême de six personnes, dont trois étoient pères de famille. Ces conversions donnèrent encore occasion à plusieurs autres; de sorte que le nombre des fidèles s'accrut peu à peu considérablement.

La difficulté principale étoit de convertir

qu
cie
fru
pos
d'e
noi
ser
dev
roie
ses
obs
chr
vine
men
les
vint
étan
suffi
dég
Tels
de
sien
U
com
dre
sa jo
de r
le m

quelques femmes de ce lieu. Dans les anciennes églises, les femmes chrétiennes instruisent les personnes de leur sexe, et les disposent au saint baptême. Il est nécessaire d'en user ainsi à la Chine, parce que les Chinoises sont naturellement si modestes et si réservées, qu'elles n'osent presque paroître devant un homme : à plus forte raison n'oseroient-elles parler à un étranger, ni écouter ses instructions. Notre - Seigneur leva cet obstacle, qui étoit grand. Quelques femmes chrétiennes étant venues par eau de la province Hon-couan avec leurs maris, commencèrent à instruire de notre sainte religion les femmes de Jao-tcheou. Leur barque devint bientôt un lieu d'assemblée ; le père s'y étant rendu, en baptisa sept qu'il trouva suffisamment instruites, et celles-là serviront désormais à en instruire beaucoup d'autres. Tels ont été les commencements de l'église de Jao-tcheou, où il y a présentement plusieurs chrétiens d'une ferveur admirable.

Un d'entre eux ayant obtenu la grâce de communier, passa tout ce jour-là sans prendre aucune nourriture. Il ne pouvoit contenir sa joie de posséder Jésus-Christ, et il n'eut de repos que quand il eut procuré à sa femme le même bonheur. Un autre perdit une barque

qu'il avoit, le jour même qu'il fut baptisé ; et son fils unique, qu'il aimoit tendrement, et qui avoit aussi reçu le saint baptême, mourut peu de temps après. Il regarda ces accidents comme une épreuve de Dieu, et bien loin d'en être ébranlé, ayant remarqué que le visage de son fils, qu'un rétrécissement de nerfs avoit horriblement défiguré durant sa maladie, étoit devenu fort beau après sa mort, il en redoubla sa ferveur. Une si grande constance dans un néophyte chinois ne peut être que l'effet d'une grâce fort extraordinaire : car ces peuples ont un amour et un attachement extrême pour leurs enfants. Le P. d'Entrecolles espère ouvrir bientôt une nouvelle mission dans une petite ville voisine de Jao-tcheou. Il a déjà baptisé un père de famille qui est établi dans ce lieu-là.

L'Eglise de Kieou-kiang n'a pas eu des commencements si heureux. Semblable à ces terres ingrates, qui répondent mal aux peines qu'on prend pour les cultiver, cette ville infidèle n'a donné jusqu'à cette heure qu'un très petit nombre de chrétiens. Ce n'est pas une chose aisée à la Chine de planter la foi dans un lieu où elle n'a jamais été établie, parce que personne ne veut commencer à l'embrasser. Les plus convaincus de nos mystères attendent un

exemple, et c'est dans ces occasions qu'on sent particulièrement toute la force du respect humain.

Pour la ville de Fou-tcheou, où j'ai demeuré plus d'un an à différentes fois, le christianisme y prend racine insensiblement, et j'ai lieu d'espérer que dans quelques années notre sainte religion y sera très florissante. Après plus de vingt mois de courses dans la province de Fokien, où je n'avois pu trouver de retraite fixe, les ordres de ceux qui conduisoient notre mission, me firent passer à Fou-tcheou, ville de la province de Kiam-Si. On me remit le soin de cette chrétienté au commencement de mars de l'année dernière. Il n'y avoit alors qu'environ cent néophytes, il y en a maintenant une fois autant. Je fis le premier baptême que j'eusse jamais fait en ma vie, le 12 mars. C'étoit le jour de ma naissance, ce qui me fit beaucoup de plaisir : car je crus pouvoir me dire qu'il falloit renaitre en quelque sorte ce jour là, pour mener une vie nouvelle qui ne fût plus occupée qu'à glorifier Dieu et qu'à procurer le salut des Chinois. La personne que je baptisai étoit une jeune femme dangereusement malade, qui avoit parfaitement tout ce qu'il faut croire. Quand on lui demanda si elle avoit encore quelque confiance dans les idoles, elle répon-

dit avec une espèce d'indignation qui me toucha : « Il faudroit être bien aveugle pour croire » que ces morceaux de pierre et de bois eussent » quelque vertu ou quelque pouvoir. » Le sacrement qui purifia son âme ne fut pas sans effet sur son corps, ainsi que je le puis croire raisonnablement, puisqu'elle se trouva guérie bientôt après. Cette femme est aujourd'hui une des plus ferventes chrétiennes de cette église.

Quelques jours après je conférai le baptême à trois autres personnes, et ensuite à un plus grand nombre encore, de sorte qu'en peu de mois je comptai quarante-neuf femmes ou hommes que j'avois baptisés, parmi lesquels il y en avoit déjà plusieurs avancés en âge, et qui avoient de nombreuses familles. Les gens de lettres commencèrent à me venir voir, et à me proposer leurs doutes sur notre sainte religion. Je me souviens d'un nommé Yven, de grande réputation parmi les siens, qui, dans une visite qu'il me rendit, demanda fort sérieusement comment Dieu pouvoit gouverner le monde, et fournir, sans se lasser, à l'application que demandoit un travail aussi étendu. Je tâchai de le satisfaire, en lui développant l'idée de Dieu, et usant de comparaisons pour le lui faire connoître : c'est la meilleure manière d'instruire les Chinois; une comparaison ap-

pliquée à propos les convainc sûrement beaucoup mieux que les démonstrations les plus solides. Ils ont pour la plupart l'esprit très bon, mais peu capable des subtilités de la dialectique; peut-être parce qu'ils n'y sont pas accoutumés. Ce lettré me parut content de mes réponses; il est revenu ici depuis deux mois se faire examiner pour le *Kiu-ginat*. Il m'amena avec lui son fils, qui est aussi gradué. Je les pressai tous deux d'ouvrir les yeux à la lumière; mais l'heureux moment où la grâce les doit soumettre, comme je l'espère, à l'empire de Jésus-Christ, n'étoit pas encore venu.

Si j'étois demeuré plus long-temps à Foutcheou, j'aurois, selon toutes les apparences, augmenté de cent personnes le nombre des néophytes; mais un ordre imprévu m'obligea d'abandonner pour un temps ma chère mission, pour venir à Nan-tchang-fou, d'où j'ai l'honneur de vous écrire cette lettre. J'ai eu la consolation d'y recevoir le P. de Fontaney et ses compagnons à son retour d'Europe. Quoique je fusse alors dans un grand embarras, je ne laissai pas de faire une petite mission à la campagne : elle ne dura que six jours; mais pendant ce temps Notre-Seigneur me fit la grâce de baptiser trente-huit personnes dans cinq villages différents que je parcourus. Je

retournai à Fou-tcheou au commencement de mars. Les fidèles, qui avoient été six mois sans pasteur, vinrent me trouver aussitôt qu'ils surent mon arrivée. Ce fut de part et d'autre une joie très sensible de nous revoir. On m'amena un grand nombre de catéchumènes. Je les examinai, et en peu de jours j'en baptisai près de trente. Je recommençai mes conférences avec les lettrés. Comme c'étoit un temps d'examen pour eux, la ville en étoit remplie, et ils venoient me rendre visite en si grand nombre, que dans une seule après-dînée j'en comptai jusqu'à quinze. Je leur distribuai quelques ouvrages de nos anciens missionnaires, et entre autres l'excellent livre du P. Matthieu Ricci, qui a pour titre en chinois, *Tien-tchu-chey*, c'est-à-dire, de la véritable intelligence du mot *Tien-tchu*, qui signifie le *Seigneur du Ciel*. Ce livre produit des effets merveilleux sur l'esprit des Chinois qui ont de la capacité, et il en est peu qui ne soient ébranlés, quand ils l'ont lu avec attention. Un autre livre que je donnai à plusieurs, est celui du P. Jules Adeni, qui a pour titre : *Oüan-oué-tchin-yven* (la véritable origine de toutes choses). Ce missionnaire a été dans son temps une des plus fermes colonnes de cette mission, et son ouvrage a eu un si grand cours dans toute la

Chine
tructif
conver
même
que mi
lieux d
truction
très éle
aux Ch
blesser
esprit
peu à
vent, à
pas en
j'ai rép
avoient
d'un le
départ

C'est
piété q
un mar
s'est c
baptisé
darin
où il a
par c
acquis
dans t

Chine, et est d'ailleurs si touchant et si instructif, que je crois pouvoir assurer qu'il a converti plus d'infidèles qu'il n'a de syllabes et même de lettres. Il seroit à souhaiter que chaque missionnaire fût en état de semer dans les lieux de sa mission un grand nombre d'instructions. Ce sont des prédicateurs muets, mais très éloquents et très efficaces, qui reprochent aux Chinois les désordres de leur vie, sans blesser leur délicatesse, qui éclairent leur esprit sans les choquer, et qui les conduisent peu à peu, et presque sans qu'ils s'en aperçoivent, à la connoissance de la vérité. Je ne sais pas encore tout l'effet qu'auront eu ceux que j'ai répandus. Il m'est revenu seulement qu'ils avoient beaucoup contribué à la conversion d'un lettré qui a reçu le baptême depuis mon départ de ce pays-là.

C'est par la lecture de quelques livres de piété que le fameux P. Adam Schall donna à un mandarin, il y a plus de quarante ans, que s'est convertie une famille entière, dont j'ai baptisé neuf personnes cette année. Ce mandarin s'étant trouvé dans sa jeunesse à la cour, où il avoit un emploi de distinction, alla voir par curiosité le P. Adam Schall, qui s'étoit acquis, par son mérite, une grande réputation dans tout l'empire. Le père lui parla de la re-

ligion chrétienne, et le porta à l'embrasser; mais le jeune mandarin, qui aimoit les plaisirs, et qui n'avoit alors en tête que sa fortune, ne fit pas grande attention à tout ce que disoit l'homme de Dieu; il reçut néanmoins les livres de piété qu'il lui donna. Il parcourut ensuite plusieurs provinces, où il eut des charges considérables, se livra à toutes les ridicules superstitions des Bonzes, chercha dans les livres des *Tao-tse*, qui sont d'insignes imposteurs, les moyens de se rendre immortel, jusqu'à ce que revenu enfin de ses folies et de ses erreurs à l'âge de quatre-vingts ans, il trouva dans la lecture des livres, dont le P. Adam Schall lui avoit fait présent autrefois, ce qu'il avoit cherché vainement ailleurs; je veux dire son salut éternel, et celui de la plupart de ses enfants.

Cet exemple, et plusieurs autres que je pourrois rapporter, montrent assez de quelle utilité sont ici les bons livres. Pendant que j'étois à Fou-tcheou, ne pouvant pas fournir aux frais d'en donner à tout le monde, chaque dimanche après le service je prêtois aux chrétiens ceux qu'ils me demandoient, afin qu'ils pussent ensuite les prêter à leurs parents et à leurs amis, ce qui produisoit ordinairement la conversion de quelqu'un. Je ne demeurai en

ce lieu-là que jusqu'à la mi-juin, parce qu'outre l'église de Fou-tcheou, je fus obligé de me charger de celle de Nan-tchang, et de partager mes soins entre l'une et l'autre. Je laissai à Fou-tcheou le P. de Chavagnac, persuadé que, beaucoup plus zélé et plus vertueux que moi, il deviendrait bientôt plus utile à mes néophytes. En effet, depuis six mois que je l'ai quitté, il leur a rendu des services très importants, les assistant dans leurs maladies et attirant un grand nombre d'infidèles à la foi, par les exemples de charité qu'il leur donne en toute occasion. Quoiqu'il y ait très-peu de temps qu'il est à la Chine, il a fait de si grands progrès dans l'étude de la langue chinoise, que non-seulement il est en état d'entendre les confessions, mais aussi de prêcher et d'instruire le peuple. Dieu a béni ses travaux, et il se passe peu de semaines qu'il ne fasse de nouvelles conversions. Il y en a eu même d'éclatantes, et dans lesquelles il paroît quelque chose de merveilleux. Dieu, dont les bontés sont infinies, fait ici de temps en temps des coups surprenants, pour amener les infidèles à la connoissance de la vérité; et, quoique je sois en garde contre une crédulité trop facile, j'avoue qu'en certains cas je ne peux pas m'empêcher de croire. En voici un arrivé

depuis quelques mois, dont le P. de Chavagnac m'écrivit lui-même les circonstances, qu'il a pris soin de vérifier.

Dans un village voisin de la ville de Foutcheou, une jeune femme de dix-sept à dix-huit ans fut atteinte d'une maladie si extraordinaire, que personne n'y connoissoit rien. Elle se portoit bien quant au corps, buvant et mangeant avec appétit, vaquant aux affaires de la maison, et agissant à son ordinaire. Mais à l'heure qu'on y pensoit le moins, elle se trouvoit saisie d'un violent accès de fureur, pendant lequel elle parloit de choses éloignées et absentes comme si elles eussent été présentes, et qu'elle les eût vues de ses yeux. Elle dit, dans un de ces accès, qu'un homme qui étoit à la campagne arriveroit bientôt, et qu'il lui parleroit de la religion chrétienne. Une autre fois, elle dit que deux catéchistes viendroient à un certain jour qu'elle marqua, et qu'ils jeteroient je ne sais quelle eau sur elle et par toute sa maison. Elle fit en même temps des signes de croix, et commença à contrefaire ceux qui aspergent le peuple d'eau bénite. Un des assistants lui ayant demandé pourquoi elle paroissoit inquiète sur cette eau et sur ces signes de croix; « c'est, répondit-elle, que je les crains comme la mort. » Ce

qu'il
quatre
pares
taque
aspe
dans
lier,
les a
on av
Ces p
romè
Fcha
peler
à Po
sa fa
igne
aura
père
sséq,
agré
vétu
honn
ainsi
la Ch
une
les T
de la
ceva

qu'il y eut de plus extraordinaire, fut que quatre hommes ou jeunes garçons, frères ou parents de cette jeune femme, avoient été atteints de la même maladie cinq ou six mois auparavant. Leur furie devenoit si grande dans des moments, qu'on étoit obligé de les lier, parce qu'ils se battoient rudement les uns les autres, et faisoient des extravagances, dont on avoit sujet d'appréhender de funestes suites. Ces pauvres gens cherchèrent toutes sortes de remèdes, pour se délivrer d'un mal si fâcheux. Tcham, chef des Tao-ssée, qui se faisoit appeler Tien-ssée (le docteur céleste), vint alors à Fou-tcheou. Ce beau nom est héréditaire à sa famille; en sorte que son fils, fût-il le plus ignorant et le plus stupide de tous les hommes, aura le nom de docteur céleste comme son père. Celui qui gouverne aujourd'hui les Tao-ssée, est un homme d'environ trente ans, fort agréable et fort bien fait; il est superbement vêtu, et il se fait porter sur les épaules de huit hommes, dans une magnifique chaise. C'est ainsi qu'il parcourt de temps en temps toute la Chine pour visiter ses bonzes, et pour faire une abondante récolte d'argent; car, comme les Tao-ssée dépendent de lui, ils sont obligés de lui faire des présents considérables pour recevoir son approbation, et pour être mainte-

nus dans leurs privilèges. Le *Tcham-Tien-ssée* vint donc à Fou-tcheou avec une suite nombreuse, et dans l'équipage dont je viens de parler. Les Tao ssée, fiers de l'arrivée de leur chef, firent courir le bruit par toute la ville que les prédicateurs de la loi chrétienne n'oseroient paroître, et qu'ils avoient pris la suite. Cependant nous étions tous deux à Fou-tcheou, le P. de Chavagnac et moi, et je demeurai encore plus de deux mois après en cette ville. Tous les malades de Fou-tcheou, et tous ceux à qui il étoit arrivé quelque infortune, vinrent trouver le docteur céleste, pour être soulagés de leurs maux. Le docteur prononçoit gravement ce peu de mots : « Niamtching hoam tcha » pao », qui signifient : « levez les yeux vers » l'esprit tutélaire de votre ville, afin qu'il » connoisse vos maux et qu'il m'en fasse son » rapport. »

La famille dont je viens de parler ne manqua pas de se présenter au docteur céleste, comme les autres, dans l'espérance de trouver quelque remède au furieux mal qui les désoloit. A force de taëls, ils obtinrent du docteur et de ses disciples un bâton couvert de caractères diaboliques, et long à peu près comme le bras. Toutes les fois qu'ils seroient tourmentés, ils devoient s'en servir, en pratiquant

cet
sou
jou
ces
fés
un
chi
poi
lère
man
pau
câr
man
où
la m
quel
éché
de v
mois
U
cette
sura
des
Dieu
seul
rible
ferve
imple

certaines cérémonies; mais bien loin d'être soulagés, leur mal en devint plus violent. La jeune femme eut jusqu'à trois fois recours à ces imposteurs. Ils vinrent à trois reprises différentes dans sa maison, firent à chaque fois un sacrifice; où ils égorgèrent un coq, un chien et un cochon. Ces sacrifices ne furent point inutiles à ces misérables; car ils se régallèrent fort bien ensuite de la chair de ces animaux; mais ils le furent entièrement à cette pauvre femme, aussi bien que le bâton et les caractères: elle n'en fut soulagée en aucune manière. Sa mère, touchée de l'état pitoyable où elle la voyoit, la fit changer de demeure et la mena dans sa maison. A peine y eut elle été quelques jours, que son mal se communiqua encore à quatre jeunes gens âgés de quinze, de vingt et de vingt-cinq ans. Ceci arriva au mois de juin.

Un chrétien, nommé *Jean Teng*, ami de cette famille, alla voir les malades. Il les assura que leur mal étoit une infestation visible des démons; qu'ils devoient avoir recours à Dieu, et embrasser sa sainte loi; que c'étoit le seul remède qui pût les délivrer du mal horrible qui les tourmentoit. Les paroles de ce fervent chrétien eurent leur effet. Les malades implorèrent le secours de Dieu, et envoyèrent

prier le P. de Chavagne de vouloir bien les assister. Le missionnaire ne crut pas devoir faire aucune démarche, qu'ils n'eussent renoncé à leur idolâtrie et à leurs malheureuses superstitions. Ils le firent, et pour marquer qu'ils agissoient de bonne foi, ils lui apportèrent le bâton et les livres du docteur céleste, et toutes les idoles qui étoient dans la maison, le conjurant de ne pas abandonner une famille désolée, qui attendoit sa guérison du Seigneur du ciel. Le père, qui connoît parfaitement le génie des Chinois, se contenta d'envoyer quelques-uns de ses disciples dans cette maison. Ces bons chrétiens, pleins de confiance, s'y rendirent avec un orfèvre, une image de Notre-Seigneur, des chapeliers et de l'eau bénite, et aussitôt toute la famille devint tranquille, sans qu'il parût les moindres restes de leur première fureur. Un bonze, qui fut témoin de cette merveille avec quelques infidèles, au lieu d'en glorifier Dieu, assura que cette guérison étoit l'effet du hasard. Mais Dieu, pour lui imposer silence, permit que les malades retombaissent plus violemment que jamais, aussitôt que les chrétiens se furent retirés. Et ce qui acheva de les confondre, c'est que dès qu'on les rappela, ces nouveaux emportements de fureur se calmaient encore, aux uns par le

chape
par l'
ensui
maison
et des
cesser
qu'on
maison
La
contin
mand
accor
parfai
prière
ardeu
qu'il e
tre au
la tro
grâce
voulo
retard
morde
jusqu'
qui lu
l'enflu
et pén
ligion
vable
X

chapelet qu'on leur mit au cou, et aux autres par l'eau bénite qu'on jeta sur eux. On plaça ensuite la croix au lieu le plus apparent de la maison; on mit de côté et d'autre des bénitiers et des rameaux bénis, ce qui, outre le mal, fit cesser encore entièrement un grand fracas qu'on entendoit souvent auparavant dans cette maison.

La famille charmée de plus en plus de cette continuité de miracles si surprenants, demanda le saint baptême. Le père ne voulut leur accorder cette grâce qu'après qu'ils sauroient parfaitement la doctrine chrétienne et les prières ordinaires. Ils les apprirent avec une ardeur dont le missionnaire fut si pénétré, qu'il en baptisa trois le 16 de juillet, et quatre autres quatre jours après. Le huitième de la troupe, moins docile aux attrails de la grâce, différa de se convertir. Mais Dieu, qui vouloit l'attirer comme les autres, le punit du retardement qu'il apportoit. Un serpent l'ayant mordu au pied, en moins d'un jour il enfla jusqu'à la ceinture. On eut recours au père, qui lui envoya un remède. Dès le lendemain l'enflure cessa, et le malade, saisi de frayeur et pénétré de reconnoissance, embrassa la religion sainte à laquelle il se sentoit déjà redevable de tant de biens. Il n'y eut que la jeune

femme, qui avoit été le sujet et l'occasion de tant de merveilles, qui ne se rendit point. Elle avoit marqué d'abord un assez grand désir d'être baptisée; elle remit ensuite sous divers prétextes. Le plus apparent étoit que son mari étant allé à Nankin, il trouveroit mauvais qu'elle embrassât une religion étrangère en son absence. Ce fut en vain que son beau-père la pressa d'adorer le vrai Dieu, et de suivre son exemple et celui de ses parents; rien n'eut la force de l'ébranler, et elle est demeurée jusqu'à présent dans son infidélité, tant les jugemens de Dieu sont impénétrables; il choisit l'un et abandonne l'autre, sans que personne puisse se glorifier ni se plaindre. Voilà quelles sont les véritables croix d'un missionnaire; rien n'afflige plus sensiblement que de trouver de ces ames indociles qui résistent à la grâce, et qui tournent à leur damnation les travaux et le sang de Jésus-Christ.

Avec le peu de zèle que je puis avoir, je ne laissai pas l'année dernière de sentir toute l'amertume de ces croix à l'occasion d'une personne mourante. Son mari vint me prier de l'assister dans ce dernier passage. Je le suivis sur l'heure en bottes chinoises, qui sont une chaussure fort incommode, et je fis cinq grandes lieues à pied par une chaleur excessive,

dont je fus très incommodé. Mais les dispositions où je trouvai le malade me dédommèrent bientôt de toutes mes fatigues. Je l'interrogeai sur les mystères de notre religion ; elle me répondit comme une personne qui en étoit parfaitement instruite , et me demanda avec de grandes instances que je la baptisasse. Comme elle étoit dans un péril extrême , je lui accordai la grâce qu'elle me demandoit. Elle mourut en vraie prédestinée quelques jours après , et l'on m'assura qu'après sa mort elle avoit apparu à son mari , et qu'elle l'avoit averti , d'une voix distincte et très intelligible , de se faire chrétien pour aller au ciel où elle alloit. Son mari vint effectivement demander le baptême ; mais comme on ne voulut pas le lui accorder à moins qu'il ne renonçât à certains engagements criminels , et à des moyens de s'enrichir qui ne s'accordent point avec les maximes de l'Évangile , il n'eut pas assez de courage pour se faire cette sainte violence qui ravit le Ciel , et il vit la vérité sans la suivre. La perte de cet homme que je croyois gagné , me causa une douleur d'autant plus vive , que sa conversion me faisoit espérer celle de plus de cinquante de ses parents qui étoient établis dans le même lieu.

J'ai encore eu cette année un déplaisir à peu

près semblable. Pendant que j'étois absent, il mourut un chrétien que sa ferveur et sa piété me rendoient cher. Je l'avois nommé *Augustin*, en l'exhortant à combattre l'erreur avec le même zèle que saint Augustin, son patron, l'avoit combattue. Toute sa famille se dispo- soit à recevoir le baptême; c'étoit l'effet de ses soins. Un de ses enfants âgé de quinze à seize ans avoit été baptisé, et je l'avois nommé *Ignace*. Ce jeune homme, qui a de l'esprit et qui est habile dans les lettres, travailloit, à l'exemple de son père, à instruire sa mère, ses frères et ses sœurs. Son père, qui a conservé jusqu'au dernier soupir un attachement sincère pour sa religion, voyant qu'il ne pouvoit avoir de prêtre pour l'aider à bien mourir, fit venir des catéchistes; il les pria de réciter les prières de l'Eglise qui ont été traduites en chinois. Il y répondit avec beaucoup de dévotion; et, après avoir donné des marques d'une piété vraiment chrétienne, il rendit son âme à Dieu. Cet homme, n'étant encore que catéchumène, eut une fluxion très fâcheuse sur un œil. Un infidèle de ses amis lui dit que les dieux du pays se vengeoient par-là de ce qu'il vouloit embrasser une religion étrangère. Augustin se moqua de l'aveuglement de son ami, et lui dit qu'il n'y avoit rien dans son mal d'extraor-

din
poi
ado
étar
qua
et la
con
der
chre
gag
fant
tété
perv
jeun
chré
une
de s
nos
milli
cles
à Jé
plain
Je
et qu
Si so
la fe
d'un
mém

dinaire et de surnaturel ; qu'il ne craignoit point la colère des dieux chimériques qu'on adore à la Chine, et que la religion chrétienne étant la véritable religion, il l'embrasseroit, quand il devroit lui en coûter les deux yeux et la vie. Il vint, quelques jours après, me raconter l'entretien qu'il avoit eu, et me demander le baptême. Depuis la mort de ce fervent chrétien, il ne m'a pas été possible de rien gagner sur l'esprit de sa femme et de ses enfants, parce qu'un oncle, homme violent et entêté des superstitions des bonzes, les a tous pervertis. Je craindrois même pour la foi du jeune *Ignace*, le seul de cette famille qui soit chrétien, s'il n'avoit jusqu'à présent témoigné une fermeté et un courage beaucoup au-dessus de son âge. Nous serions trop heureux dans nos missions, si les conversions se faisoient à milliers, et qu'on n'y trouvât point d'obstacles. Le salut des hommes a infiniment coûté à Jésus-Christ ; nous n'avons pas lieu de nous plaindre, s'il nous en coûte aussi un peu.

Je reviens à la jeune femme dont j'ai parlé, et qui a donné lieu à cette longue digression. Si son incrédulité affligea le P. de Chavagnac, la ferveur de ses parents fut pour lui le sujet d'une grande consolation. Leur zèle pensa même les porter trop loin ; car peu s'en fallut

qu'ils n'allassent en troupe dans la pagode de leur village, renverser et briser l'idole qu'on y adore ; mais le père, qui en fut averti, prévint les suites fâcheuses qu'auroit eues ce zèle indiscret. Il leur représenta que ces violences ne pouvoient qu'attirer sur eux et sur tous les chrétiens une cruelle persécution et rendre les païens encore moins traitables, et que pour l'aquiescement de leur conscience, il suffisoit qu'ils fussent prêts à faire profession et à rendre raison de leur foi, lorsqu'on les en interrogeroit. Mais, pour signaler leur zèle d'une manière agréable à Dieu et moins dangereuse, il leur proposa un expédient qu'ils goûtèrent fort, ce fut d'ériger dans leur maison un monument qui conservât la mémoire de la grâce qu'ils avoient reçue, et dont la vue les excitât eux et leur postérité à en témoigner à Dieu leur sincère reconnoissance. Il fut donc résolu que l'on feroit une inscription qui expliqueroit nettement la maladie dont cette famille avoit été attaquée, sa délivrance miraculeuse, les noms et le nombre des personnes, les suites qu'avoit eues cette faveur divine, l'année et le jour que cela étoit arrivé, et que cette inscription seroit placée dans le lieu le plus honorable de la maison, ce qui fut exécuté.

Les dernières nouvelles que j'ai reçues de

ce
con
chr
vo
tabl
dina
por
n'y
qui
à qu
de s
la p
jour
bon
enfa
trém
glise
envo
de j
tiser
lieu
tème
gnac
lui,
fant
viven
neuf
reçu

ce pays-là, marquoient que Notre-Seigneur continuoit de répondre ses grâces sur cette chrétienté naissante : car les maladies qu'il envoie à plusieurs de ces infidèles, sont de véritables faveurs, puisqu'elles les conduisent ordinairement à la connoissance de Dieu. A la porte du nord de la ville de Fou-tcheou, il n'y avoit pas un seul chrétien. Trois familles qui logent ensemble, composées de trente-cinq à quarante personnes, furent attaquées du flux de sang à la fin d'octobre. Un jeune enfant de la première famille en mourut en moins de dix jours, malgré les prières et les sacrifices des bonzes. A peine celui-là étoit-il mort, qu'un enfant de la seconde famille se trouva à l'extrémité : les parents alarmés coururent à l'église demander qu'on le vint baptiser. Le père envoya un catéchiste pour l'instruire, et peu de jours après, il alla lui-même pour le baptiser, parce que le mal augmentant il y avoit lieu de craindre qu'on ne fût surpris. Le baptême sembla le soulager ; et le P. de Chavagnac ayant offert à Dieu le saint sacrifice pour lui, le sang s'arrêta ce jour-là même, et l'enfant se trouva guéri. Cet événement frappa si vivement toute cette famille, qui consistoit en neuf personnes, qu'ils se firent instruire, et reçurent le baptême. Le flux de sang s'étant

communiqué depuis à la troisième famille , il y a lieu d'espérer qu'elle profitera du bon exemple de ses voisins.

Le P. Baborier, qui a eu soin de l'ancienne église de Tin-tcheou , dans la province de Fokien , travaille avec bien plus de succès. Ce père avec lequel je partis de France , eut le bonheur d'arriver un an plutôt que moi, parce que je fus obligé, suivant mes ordres, de passer par les Indes; au lieu que s'étant embarqué sur l'*Amphitrite*, que nous trouvâmes au Cap de Bonne-Espérance, il vint ici en droiture et sans s'arrêter. Ce père est donc depuis quatre ans à la Chine, où il a eu la consolation de baptiser plus de cinq cents personnes. Je souhaiterois pouvoir vous envoyer un détail exact de tout le bien qu'il fait; vous en seriez assurément édifié. Un chrétien de son église, qui a passé par ici depuis peu de jours, m'a raconté des choses merveilleuses de la charité et du zèle de ce fervent missionnaire, qui a un grand soin de cacher tout ce qui pourroit inspirer de l'estime pour sa personne. J'ai reçu de lui un petit mémoire, où il ne me parle que de quelques événements extraordinaires, qui sont des marques de la bonté et de la miséricorde de Dieu sur ces peuples.

Les infestations des démons sont assez ordi-

naires à la Chine , comme généralement dans tous les pays où Jésus-Christ n'est point connu ; ce qui n'est pas une petite preuve de la victoire que le Sauveur du monde a remportée sur l'enfer. Une famille païenne de la petite ville de Cham-ham , dépendante de Tchín-tcheou , souffroit une persécution , dont le démon seul paroissoit pouvoir être l'auteur. Des mains invisibles renversoient et brisoient les meubles de la maison à l'heure qu'on y pensoit le moins. Tantôt on voyoit un grand feu allumé dans une chambre où un moment auparavant il n'y avoit pas une étincelle , et tantôt des figures humaines monstrueuses et capables d'imprimer de la terreur , paroissoient peintes sur du papier , et attachées aux murailles , sans qu'on pût deviner qui les y avoit mises. Il se passoit beaucoup d'autres choses aussi surprenantes , auxquelles on ne croyoit pas que les hommes pussent avoir aucune part. Le chef de cette famille , inquiet et impatient de se voir ainsi tourmenté , n'oublia rien de ce que la superstition la plus aveugle peut suggérer pour se délivrer de ces funestes hôtes. Il s'adressa d'abord à une espèce de bonzes qu'on appelle *Hochans*. Ce sont les adorateurs de l'idole *Foé* , les prédicateurs de la métempsycose , et les auteurs de cent ridicules fables qu'ils ont ap-

portées à la Chine avec leurs idoles , soixante ou quatre-vingts ans après la naissance de Jésus-Christ. Les *Hochans* n'ayant pu donner de secours à cette famille affligée, on fit venir une autre espèce de bonzes, nommés *Ssée-congs*. Je ne sais ce que ce mot signifie. Ceux-ci firent, dans la maison infestée, plusieurs cérémonies mystérieuses : mais ce fut à leur confusion. Ils attribuèrent à leur petit nombre, le mauvais succès de leurs opérations diaboliques ; ainsi, de trois qu'ils étoient d'abord, ils y vinrent dix pour être plus forts, disoient-ils, contre l'esprit qu'ils vouloient chasser. C'étoit chaque jour une comédie nouvelle ; le peuple y accouroit en foule, et la maison étoit toujours pleine de toute sorte de gens. Un chrétien s'y trouva par hasard ; il ne put voir toutes les extravagances que faisoient les *Ssée-congs*, sans être touché de l'aveuglement de ceux qui se laissoient ainsi tromper par ces malheureux.

« Qu'on est à plaindre dans cette maison, dit
» assez haut ce chrétien ! on y fait bien de la
» dépense inutilement. Si l'on avoit recours
» au Dieu des chrétiens, qui est le souverain
» Seigneur du ciel et de la terre et la terreur
» des démons, on auroit bientôt la paix, sans
» qu'il en coûtât la moindre chose. » Personne
ne parut faire attention à ce que le chrétien

venoit de dire. On le remarqua cependant. Les bonzes continuèrent leurs jongleries, l'esprit maléfique tint ferme et s'en moqua; de sorte que les *Ssée-congs* n'en pouvant venir à bout, il fallut appeler les *Tao-sse*, cette troisième espèce de bonzes, dont j'ai déjà parlé. Ceux-ci, fiers de se voir ainsi recherchés dans une si importante conjoncture, entrèrent orgueilleusement dans cette maison, promettant qu'ils sauroient bientôt réduire ce malin esprit. Leur fierté ne dura pas : car à peine eurent-ils mis le pied dans la maison, qu'une grêle de pierres fondit sur eux, sans qu'on pût découvrir ceux qui les lançoient. Les *Tao-sse*, peu accoutumés à un pareil traitement, se retirèrent plus vite qu'ils n'étoient venus, et laissèrent ces pauvres affligés dans un nouveau trouble. Le chef voyant que tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors étoit inutile, s'avisa de changer de demeure, croyant qu'il pourroit ainsi trouver le repos qu'il cherchoit depuis si longtemps. Il alla donc loger dans une nouvelle maison; l'esprit mauvais l'y poursuivit, ce qui le jeta dans une espèce de désespoir. Accablé de chagrins et de tourments, il rencontra dans la rue le chrétien dont j'ai parlé : « N'est-ce pas vous, lui dit-il, mon ami, qui vous moquez dernièrement des bonzes dans ma mai-

» son, et qui prétendiez que le Dieu des chré-
» tiens pouvoit seul me secourir? C'est moi-
» même, reprit le chrétien, et il ne tiendra
» qu'à vous d'éprouver la vérité de ce que je
» vous ai dit. Il y a dans votre voisinage, des
» chrétiens pleins de piété et de ferveur : in-
» vitez-les à se joindre aux autres chrétiens de
» cette ville, et à venir chez vous prier tous
» ensemble le Dieu que nous adorons, et j'es-
» père que ce Dieu plein de bonté exaucera
» les vœux qui lui seront offerts pour vous.
» Pécheur et nouvellement chrétien que je
» suis, je n'ose pas aller seul chez vous, parce
» que je ne mérite pas d'être écouté. Mais pour
» mes frères, leurs prières seront agréables,
» et vous en sentirez sûrement les effets. Au
» reste, que la multitude ne vous épouvante
» pas; il ne vous en coûtera ni repas ni ar-
» gent : car dans la loi que nous professons,
» le désintéressement est parfait. »

L'infidèle écouta ce que le néophyte lui di-
soit, et parut en être content; mais le moment
de sa conversion n'étoit pas encore venu :
Dieu l'y disposoit seulement par cette entre-
vue. Quelques jours après, les vexations du
démon ayant redoublé, ce pauvre homme,
tout hors de lui, se lève à minuit, court à la
maison de celui qui lui avoit donné de si sa-

lutaires conseils, le force de lui ouvrir sa porte, et le conjure, au nom du Dieu qu'il adore, de lui donner promptement quelque assistance. Celui-ci vouloit attendre le jour; mais l'infidèle fit de si grandes instances, que le chrétien fut obligé de le suivre. Après s'être recommandé à Dieu, il prit son chapelet et de l'eau bénite; et se confiant uniquement en la miséricorde de Notre-Seigneur, il entra dans la maison de l'infidèle, et y fit sa prière à genoux et le visage contre terre. Il arracha ensuite les affiches et les écriteaux des bonzes, soula aux pieds ces figures monstrueuses, auxquelles personne n'osoit toucher, les jeta au feu, et après avoir fait enlever tout ce qu'il y avoit de superstitieux, il procura à cette maison une paix et une tranquillité si parfaite, qu'elle n'a point été troublée depuis ce temps-là. Le chef de la famille, pénétré d'une vive reconnoissance de la grâce qu'il venoit de recevoir, déclara qu'il vouloit être chrétien. Il commença dès-lors à garder les jeûnes et les abstinences de l'Église, et à faire faire en commun, le matin et le soir, les prières des chrétiens, que sa famille apprit en peu de temps. Il en ajouta encore plusieurs autres en l'honneur de Notre-Seigneur et de la Sainte-Vierge. Le P. Baborier étant venu à Cham-ham, on

lui présenta ce fervent catéchumène, et il eut la consolation de le baptiser avec toute sa famille. Ce nouveau chrétien n'a rien diminué de sa ferveur depuis ce temps-là, et il est aujourd'hui le modèle et l'exemple des néophytes. Il n'y a pas long-temps que quelques infidèles ayant voulu l'engager à écrire son nom sur une planche qu'on devoit porter devant une pagode, il prit la planche des mains de celui qui la tenoit, et la mit en pièces en présence de ces idolâtres, qui le menacèrent de le déferer au mandarin. *Allons, dit-il, devant lui, et voyons qui de nous a raison.* Les infidèles étonnés de sa fermeté, se retirèrent et le laissèrent en repos.

La conversion que je viens de raconter n'est pas la seule merveille que Dieu ait faite dans cette mission. Le P. Baborier marque dans sa relation, d'autres faits assez remarquables : plusieurs malades guéris par l'invocation du nom de Dieu; un infidèle, âgé de vingt-six ans, de furieux qu'il étoit, rendu traitable et remis en son bon sens, au moment qu'un chrétien lui jette de l'eau bénite et lui fait prononcer les noms de Jésus et de Marie; deux femmes en travail, tout-à-coup délivrées par l'application des saintes reliques qu'on leur attacha au cou; un enfant chrétien, âgé de onze ans, qui

étoit
par
man
rebo
d'ou
trou
viole
rant
un c
donn
amis
de l'
les
Babo
cette
et q
qui
truit
à ra
prof
mais
puis
feroi
qu'a
gneu
qu'il
faire
néop

étoit tombé dans un puits profond, soutenu par une main invisible, qui le porte, d'une manière dont il s'aperçoit lui-même, sur un rebord pratiqué à côté de la surface de l'eau, d'où il fut retiré ensuite sain et sauf; enfin je trouve une maison conservée au milieu d'un violent incendie, qui en consume cent quarante-ne autres. Cette maison appartenoit à un chrétien; le feu l'effraya, il s'enfuit et abandonna la maison. Un autre chrétien de ses amis, plein de courage et de foi, y va, y jette de l'eau bénite, et préserve cette maison par les ferventes prières qu'il fait à Dieu. Le P. Baborier, qui a été sur les lieux, et qui a vu cette maison, assure que le feu l'épargna seule, et que toutes les autres qui la touchoient et qui l'environnoient, ont été entièrement détruites et consumées. J'aurois un peu de peine à raconter tant de prodiges, à ces hommes profanes qui font gloire de leur incrédulité; mais à vous, Monseigneur, dont je connois depuis si long-temps la foi et la religion, je me ferois un scrupule de vous en rien cacher, afin qu'admirant avec nous les miséricordes du Seigneur, vous nous aidiez à le remercier de ce qu'il veut bien encore, dans ces derniers temps, faire éclater sa puissance pour animer la foi des néophytes.

Lorsque j'allai à Fou-tcheou, je laissai les PP. le Couteulx, de Tartre, et Franki à Nantchang. Ils n'y demeurèrent pas inutiles pendant les quatre mois que je fus absent. Il n'y avoit que très peu de temps qu'ils étoient arrivés à la Chine, et à peine pouvoient-ils dire deux mots en chinois : ils ne laissèrent pas cependant, à force de travail et d'application, d'apprendre les termes les plus nécessaires pour parler aux chrétiens des choses de Dieu. Ils faisoient venir nos domestiques, répétoient devant eux ce qu'ils avoient appris par cœur; et quand ils en étoient entendus, ils se hasardoient de dire les mêmes choses dans une assemblée. Dieu bénit leur travail et leurs bonnes intentions : je trouvai à mon retour qu'ils avoient baptisé quarante-neuf personnes, et qu'ils avoient assisté à plusieurs assemblées de femmes chrétiennes pour les instruire, les confirmer dans la foi, et baptiser les catéchumènes. Il seroit difficile de marquer ici la piété avec laquelle les chrétiens passèrent la semaine-sainte. Le dimanche, le concours fut extraordinaire; l'église, quoique assez grande, se trouva trop petite; on bénit des rameaux, des parfums et des bougies, que les chrétiens ont coutume de brûler durant le cours de l'année devant les saintes images. Le jeudi-saint, on conserva le

Saint-Sacrement, comme on a coutume de le faire en Europe. Pendant tout le temps qu'il fut exposé, les chrétiens se partagèrent pour venir l'adorer, de sorte que toute l'après-dinée et la nuit suivante, il y en eut toujours plusieurs en prières. Ils récitèrent d'heure en heure le chapelet à haute voix, ou bien certaines prières en forme de litanies en l'honneur du très Saint - Sacrement. Le vendredi, l'église se trouva encore trop petite. On fit l'adoration de la croix de la même manière que nous la faisons en Europe. Tout ce qu'il y eut de particulier, fut qu'après cette sainte cérémonie, ces fervents néophytes prirent une rude discipline. Le samedi, on fit les cérémonies ordinaires de l'Eglise, et le jour de Pâques, plus de cent personnes communierent, et l'église fut presque toujours pleine depuis le matin jusqu'au soir.

Je ne crois pas pouvoir mieux finir cette longue lettre, qu'en ajoutant ici une petite relation de ce qui s'est passé dans les missions de Kien-tchang, et de Nan-fang, depuis le mois de février jusqu'au mois d'août 1702. Cette relation est du P. Premare, qui étoit alors chargé de ces deux églises, où il a baptisé plus de six cents personnes. Elle donnera une idée des petites excursions que nous faisons quelquefois

à la campagne, et des biens qu'on en retire-
roit, si les missionnaires étoient en état de faire
plus souvent de ces sortes de voyages. Comme
elle est écrite avec une naïveté qui persuade,
je la transcris sans y rien changer.

« Je partis de Nan-tchang-fou au commen-
» cement du mois de février, pour me rendre
» à mon église de Kien-tchang. J'arrivai à
» Fou-tcheou, qui étoit sur mon passage, as-
» sez à temps pour assister à la mort d'un saint
» vieillard nommé *Paul*, qui avoit été un des
» plus zélés chrétiens de cette nouvelle église.
» Ce bon homme attendoit la venue de quel-
» que père, avec une ardeur et une confiance
» admirables. Quoiqu'il baissât tous les jours,
» il disoit toujours qu'il ne mourroit pas sans
» recevoir les sacrements. Il n'y avoit cepen-
» dant guère d'apparence qu'il pût avoir ce
» bonheur, lorsque j'arrivai. Dès le lendemain
» je lui portai le saint viatique, qu'il reçut
» avec des sentiments de dévotion dont je fus
» attendri. Dans ce moment, il se répandit
» sur son visage un certain air de joie, qui fut
» comme un présage du bonheur dont son
» ame alla jouir dans le ciel, deux ou trois
» jours après, comme j'ai tout sujet de le croire.
» C'est ainsi que Dieu aime à se communiquer
» aux pauvres, et à les récompenser dès cette

en retire-
at de faire
es. Comme
persuade,

commen-
ne rendre
J'arrivai à
ssage, as-
d'un saint
été un des
elle église.
e de quel-
confiance
les jours,
t pas sans
it cepen-
avoir ce
endemain
u'il reçut
ont je fus
répandit
e, qui fut
dont son
ou trois
le croire.
muniquer
dès cette

» vie de la fidélité avec laquelle ils l'ont servi.
» Je passai ensuite par Kien-tchang, mais sans
» m'y arrêter, et je me rendis à Nan-soug,
» avec les PP. de Goville et Noël qui m'ac-
» compagnoient.

» Nous arrivâmes quelques jours avant le
» carême. Comme nous ne pouvions pas y
» demeurer long-temps, j'exhortai les hom-
» mes à approcher des sacrements, et je prés-
» sai les femmes d'achever leurs assemblées.
» Je puis dire, à la gloire de Notre-Seigneur,
» que la plupart s'acquittèrent de leur devoir
» avec beaucoup de religion, venant assidu-
» ment à l'église, et se tenant prêts pour s'ap-
» procher des sacrements à leur rang. Si je
» leur avois donné de meilleurs exemples,
» c'est-à-dire, si j'avois eu plus de zèle, plus
» de recueillement et plus de vertu, leur
» ferveur eût été encore plus grande. C'est par-
» ticulièrement dans les assemblées des femmes
» qu'un missionnaire a besoin d'une patience
» et d'une égalité inaltérables. On y baptise
» les enfants, et quelquefois aussi des filles
» et des femmes adultes. Celles-ci sont pour
» l'ordinaire des païennes, qui ayant eu le
» bonheur d'entrer dans une maison chré-
» tienne, n'y sont pas long-temps sans s'ins-
» truire de la religion, et sans souhaiter le

» baptême. Je tins six ou sept de ces assem-
» blées pendant le carême.

» L'application avec laquelle on instruit
» les chrétiens des villes, ne nous doit pas
» faire négliger ceux de la campagne. J'ai
» éprouvé que c'est dans les villages qu'on
» fait le plus de fruit, et qu'y trouvant des
» âmes mieux disposées, c'est-à-dire plus
» saintes et plus innocentes, on y goûte aussi
» une plus grande consolation. La première
» semaine de carême, j'allai à un village
» nommé *Lou-kang*, à une petite journée de
» Nan-fong. Ce sont trois ou quatre hameaux,
» si peu éloignés les uns des autres, qu'ils
» paroissent n'en faire qu'un. Sur le chemin,
» je laissai dîner à loisir ceux qui m'accom-
» pagnoient, et j'avancai toujours en atten-
» dant qu'ils me joignissent. Je trouvai, sur
» une petite colline, un homme qui faisoit
» le même chemin que moi. Il me regarda
» fort attentivement, surpris sans doute de
» voir un étranger seul et à pied. Il me suivit
» d'abord sans rien dire; à la fin, il ne put
» s'empêcher de me parler. Je profitai de
» l'occasion; je lui annonçai le royaume de
» Dieu, et je l'exhortai à se convertir. Tout
» ce que je lui dis fit impression sur son
» cœur, et, par un effet merveilleux de la

grâce du Seigneur, il en fut si vivement touché, qu'il résolut de se faire chrétien.

» Aussitôt que je parus à Lou-kang, la nouvelle de mon arrivée se répandit de maison en maison. Le lendemain, après avoir dit la messe, j'allai dans un petit bois, pour y prier Dieu : mais à peine y fus-je entré, que plusieurs de ces bonnes gens vinrent m'y trouver. Je les recevois avec amitié, et je les envoyois à la maison, où mon catéchiste faisoit l'instruction. Comme il parloit d'une manière plus intelligible pour eux que je n'aurois pu faire dans le jargon du pays, il étoit plus capable de les instruire que moi. Dans cette première visite, je ne conférai le baptême qu'à dix-huit personnes que je trouvai très bien disposées, mais je promis aux autres, qui souhaitoient de le recevoir, de revenir les voir dans quatre ou cinq mois, et d'en baptiser alors un plus grand nombre. Avant que de quitter Lou-kang, je fis quelques réglemens et je nommai quatre de ces nouveaux fidèles pour instruire les catéchumènes, et pour avoir soin du petit troupeau. Une charité assez légère que je fis alors à une pauvre femme malade, donna de l'estime pour le christianisme. Elle lan-

» guissoit depuis trois ou quatre ans, aban-
» donnée de ses plus proches parents, qui
» étoient rebutés de la voir si long-temps
» dans cet état, et qui d'ailleurs n'avoient pas
» le moyen de la soulager. Après qu'elle eut
» été instruite, j'allai la baptiser dans sa
» cabane, où je la trouvai couchée sur un
» peu de paille; il n'y a point de bête en
» Europe qui n'en ait de meilleure. Les chré-
» tiens la consolèrent le mieux qu'ils purent.
» Je mis une pièce de trente sous entre les
» mains d'un des plus vertueux, pour fournir
» à cette pauvre femme quelque petit se-
» cours, ou pour la faire enterrer si elle ve-
» noit à mourir; leur faisant entendre qu'en
» cela j'envisageois encore plus le bien de
» son ame, que celui de son corps. Je lui
» recommandai de ne point la quitter et de
» lui parler souvent de Dieu. Deux jours
» après mon départ, j'appris qu'elle étoit
» morte dans de grands sentiments de piété.
» Il ne faut qu'une petite aumône faite à pro-
» pos, pour gagner quelquefois à Jésus-
» Christ, ou pour conserver dans la foi tout
» un village.

» Les chrétiens que j'avois baptisés à Lou-
» kang, vinrent à Non-fong, passer les fêtes
» de Pâques, et m'amènèrent quatre ou cinq

» personnes que je baptisai. Il y avoit parmi
» eux un jeune homme de dix-sept à dix-huit
» ans, qui me parut être dans des disposi-
» tions admirables. Je n'ai point encore
» trouvé à la Chine de meilleur cœur. Comme
» il est riche, sa mère et son aïeule donnoient
» tous les ans dix taëls aux bonzes, afin
» qu'il eût du succès dans ses des. Il me
» promit que sa femme, sa mère, sa grand'
» mère et tous ses parents embrasseroient la
» religion chrétienne, et qu'il n'auroit point
» de repos, qu'ils n'eussent tous reçu le bap-
» tême. Quand on fera une petite église à
» Lou-kang, ce qu'il faut faire au plus tôt, ce
» jeune chrétien pourra sans peine en faire
» les frais. Voilà mon voyage de Lou-kang.

» J'ai toujours cru que les Chinois, du
» génie dont je les connoissois, seroient char-
» més des cérémonies de l'Eglise, si nous
» pouvions les faire avec un peu d'éclat.
» Comme nous étions trois jésuites à Nan-
» fong, nous résolûmes de faire toutes les
» cérémonies de la semaine-sainte. Nous com-
» mençâmes donc le jeudi. Il y eut ce jour-
» là environ quarante personnes qui commu-
» nièrent; nous dîmes une grand'messe avec
» diacre et sous-diacre. Avant la communion,
» je prononçai tout haut les actes qui se font



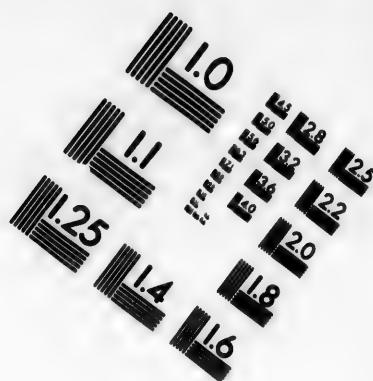
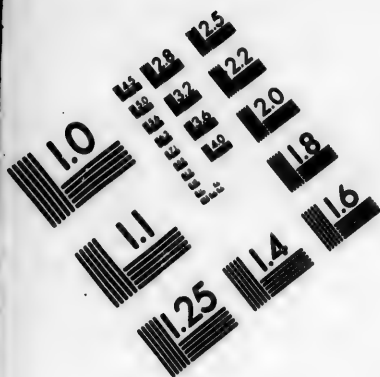
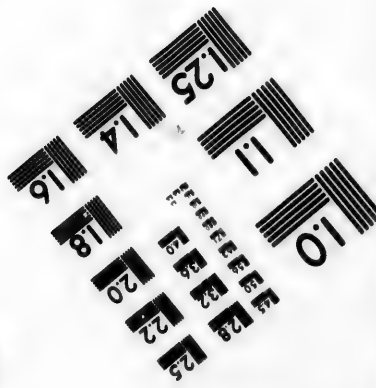
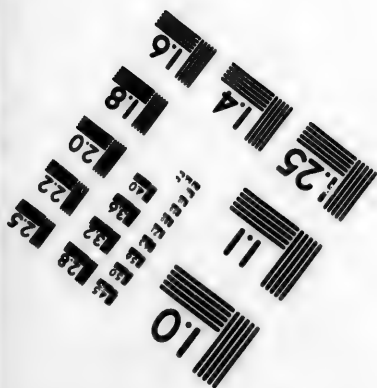
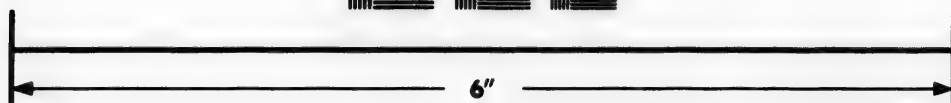
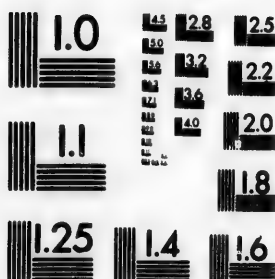


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

18
20
22
25
28
32
36
40
45
50
56
63
71
80
90
100

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

• en approchant de ce divin sacrement. Quoi-
• que la langue chinoise ne soit pas féconde
• en affections du cœur, cela eut beaucoup
• de succès ; car, soit par la nouveauté, soit
• par l'air et la manière dont la chose se
• passa, je remarquai sur le visage de ces
• bons chrétiens, une dévotion que je n'avois
• pas encore vue. Les Chinois ne se servent
• que de prières vocales ; je crois qu'il seroit
• très avantageux de les disposer peu à peu
• à l'oraison mentale, en faisant d'abord à
• haute voix devant eux les réflexions et les
• actes qu'ils ne sont pas capables de pro-
• duire d'eux-mêmes. La chapelle où nous
• plaçâmes le Saint-Sacrement, étoit très bien
• parée, et les belles images de la passion,
• qu'on m'a envoyées cette année de France,
• touchèrent sensiblement tous les chrétiens.
• Je fis le soir le lavement des pieds de la
• manière qui est marquée dans le Rituel.
• J'avois eu un peu de peine à résoudre
• quelques-uns de nos néophytes à cette cé-
• rémonie, plusieurs disant comme saint
• Pierre, qu'ils ne pourroient jamais souf-
• frir qu'on s'humiliât ainsi devant eux.
• Après une prière à Notre-Seigneur, on tira
• au sort douze noms, et il arriva par un
• effet de la Providence, que tous ceux dont

Quoi-
seconde
aucoup
é, soit
ose se
de ces
n'avois
servent
il seroit
u à peu
abord à
ns et les
de pro-
ou nous
rès bien
passion,
France,
hrétiens.
eds de la
Rituel.
résoudre
cette cé-
ne saint
is souf-
nt eux.
on tira
par un
ux dont

on tira les noms, étoient les plus fervens et
les plus vertueux. Il y en eut un surtout qui
par humilité priait Dieu de tout son cœur
que son nom ne vint pas. Les Chinois sont
propres à remarquer ces petites circon-
stances, et celle-ci servit beaucoup à leur
rendre cette cérémonie plus vénérable. De
plus, les habits sacrés que je pris avec les
deux autres pères, les cierges allumés, les
prières en chinois et en latin, la modestie
que je crus nécessaire en cette occasion
plus qu'en aucune autre : tout cela fit sur
eux de si vives impressions, qu'ils se cru-
rent obligés de vivre encore avec plus de
ferveur qu'auparavant, et d'imiter autant
qu'ils pourroient les douze apôtres, qu'ils
avoient en l'honneur de représenter.
Le vendredi-saint, l'adoration de la Croix
se fit à l'ordinaire, et elle fut suivie d'une
longue et rude discipline qu'on prit à la vue
de Jésus-Christ en croix, et en répandant
beaucoup de larmes. Le soir nous dîmes té-
nébres. On expliqua ce que signifioit ces
quinze cierges disposés sur un triangle,
et qu'on éteint l'un après l'autre ; le dernier
qu'on cache sous l'autel, et qu'on montre
ensuite tout allumé, et ce bruit que l'on fait
à la fin des ténébres. Cette explication les

» contenta fort, et ils furent charmés de voir
» qu'il n'y avoit pas une seule de nos cérémo-
» nies, qui ne renfermât quelque sens mysté-
» rieux.

» Après avoir baptisé cinquante-cinq person-
» nes à Nan-fong, je fus obligé de me rendre à
» Kien-tchang, où j'ai fait à peu près les mêmes
» exercices. J'assistai là à sept ou huit assem-
» blées de femmes chrétiennes, et j'ai parcourus
» tous les villages où il y a des chrétiens. De
» plus, j'eus le bonheur d'ouvrir le chemin à
» l'Évangile dans un lieu où il n'avoit point
» encore été prêché. Une bonne chrétienne
» qui est dans le palais du gouverneur de la ville,
» m'envoya un taël pour l'employer à quelque
» œuvre de piété, selon que je le jugerois
» à propos. Je crus que je ne pouvois mieux
» employer cette aumône qu'à faire une petite
» mission à Siaoche. C'est une grosse bourgade
» à six lieues de Kien-tchang sur la route de
» Sing-tchin-hien. Les habitants sont de bon-
» nes gens, francs, sincères et vivant dans une
» grande innocence. Comme Siaoche est sur
» le bord de la rivière, les hommes y sont
» presque tous pêcheurs. Je fus surpris, en en-
» trant dans la bourgade, de ne rencontrer
» personne et de ne voir que des enfants aux
» portes. C'est que les femmes sont renfermées

» dans les maisons, où elles travaillent, tandis
» que les maris sont occupés à la pêche, ou
» à cultiver leurs champs, qu'ils labourent
» deux ou trois fois l'année. Lou-kang m'avoit
» donné du goût pour les missions de la cam-
» pagne. Je sortis de la bourgade, et je trou-
» vai tous ces pauvres gens qui travailloient
» de côté et d'autre. J'en abordai un d'en-
» tr'eux, qui me parut d'une physionomie heu-
» reuse; et je lui parlai de Dieu. Il entra sans
» peine dans tous les sentiments que je voulus
» lui inspirer; il me parut content de ce que
» je lui disois, et m'invita par honneur à aller
» dans la *salle des Ancêtres*. C'est la plus belle
» maison de la bourgade; elle est commune
» à tous les habitants, parce que s'étant fait
» depuis long-temps une coutume de ne point
» s'allier hors de leur pays, ils sont tous pa-
» rents aujourd'hui, et ont les mêmes aïeux.
» Ce fut donc là que plusieurs, quittant leur
» travail, accoururent pour entendre la sainte
» doctrine. J'en fis expliquer les principaux
» articles par mon catéchiste; je leur laissai
» quelques livres; et ne pouvant demeurer
» avec eux bien long-temps, je partis après
» avoir baptisé dix-neuf catéchumènes. Pendant
» environ trois mois que nous avons demeuré
» à Kien-tchang, nous avons conféré le bap-

« même à quatre-vingt-dix-huit personnes, en sorte que depuis notre arrivée à Nan-fong, jusqu'à ce que je reçus l'ordre de mes supérieurs de quitter Kien-tchang, nous comptions, les pères et moi, que nous avions eu justement autant de baptêmes que de jours. »

Voilà, Monseigneur, ce que le P. de Pre-mare m'a écrit de sa mission. Je regrette de n'avoir pas une relation entière de tout ce qu'il a fait; elle seroit curieuse et très-capable de vous édifier.

Tandis que nous travaillons de toutes nos forces dans les provinces à la conversion des ames, les pères qui demeurent à la Cour, ne s'épargnent pas. Outre les services que l'Empereur exige d'eux, et que l'amour de la religion les engage de rendre à ce prince, ceux qui sont arrivés depuis peu d'Europe, s'appliquent à l'étude de la langue et des caractères, ce qui est très-long et très-pénible. Je puis assurer qu'il n'y a point de travail plus difficile ni plus rebutant que celui-là. C'est un grimoire que ces caractères chinois, qu'il paroit d'abord impossible de déchiffrer. Cependant, à force de regarder et de se fatiguer l'imagination et la mémoire, cela se débrouille, et l'on commence à y voir clair. Les difficultés qu'on y trouve sont incomparablement plus grandes,

par
aux
de c
cette
enne
de J
obsta
souti
dévo
qu'et
le pl
Seign
beau
on m
carac
tres;
envir
polit
que c
saire
ait d
trée
pire.
nous
parli
verti
dans
qu'o

par rapport aux Européens, que par rapport aux naturels du pays; ceux-ci s'effraient moins de ce qu'ils ont vu cent fois, et ils n'ont pas cette grande vivacité d'esprit, qui rend un peu ennemi d'une gêne constante. Mais la charité de Jésus-Christ est plus forte que tous ces obstacles; elle seule nous anime, elle nous soutient dans cette pénible application: on en dévore avidement le travail, par l'espérance qu'étant habiles dans ce que les Chinois estiment le plus, on les gagnera plus aisément à Notre-Seigneur. Les pères qui sont à la cour ont beaucoup d'avantage pour cette étude, dont on manque dans les provinces. Car, pour les caractères, ils y trouvent les plus excellents maîtres; et pour la langue, ils sont sans cesse environnés de gens qui la parlent avec toute la politesse possible. Mais il faut avouer aussi que cette science leur est absolument nécessaire: quelque esprit et quelques talents qu'on ait d'ailleurs, ce n'est que par là qu'on a entrée chez tout ce qu'il y a de grands dans l'empire. Ils nous invitent, ils conversent avec nous, ils souffrent quelquefois que nous leur parlions de la science du salut; et s'ils ne se convertissent pas toujours, au moins sont-ils, dans l'occasion, les protecteurs d'une religion qu'on estime à proportion qu'on la connoît

dans elle-même et dans ceux qui viennent la prêcher si loin, bien qu'ils eussent pu demeurer avec agrément dans leur pays. Le P. de Fontaney, qui retourne en France, vous instruira, Monseigneur, de tout le bien qui se fait à Peking. Il n'est pas croyable combien le nombre d'enfants que les parents abandonnent et qu'on expose chaque année dans cette grande ville, est considérable. Il n'y a guère de jour qu'en on baptise plusieurs; c'est un des plus sages biens que l'on puisse faire en ce pays. Car ceux que nous convertissons, quand ils sont adultes, peuvent se démentir et changer, et il ne s'en trouve que trop qui sont peu fidèles à la grâce qu'ils ont reçue; au lieu que ces enfants abandonnés, mourant immédiatement après le baptême, vont infailliblement au Ciel, où ils prient sans doute pour ceux qui leur ont procuré ce bonheur inestimable. C'est ici, où, sans vouloir approfondir un si grand mystère, nous pouvons admirer la conduite de Dieu sur les hommes. Il va choisir dans une cour idolâtre, qui peut être regardée comme le centre de tous les vices, des enfants de péché, pour les faire participants de l'héritage céleste, tandis qu'il livre à l'empoiement volontaire de leurs passions, les parents de ces enfants mêmes, et une infinité d'autres hommes,

qui étoit un jour les victimes de sa justice.
Il y a environ un an que le frère Fraperie, que l'Empereur estime fort pour son habileté dans la médecine et la chirurgie, eut le bonheur de baptiser un petit-fils de ce grand prince, et de le mettre dans le Ciel, puisqu'il mourut un ou deux jours après, âgé de trois à quatre ans. Je ne puis douter que cette ame prédestinée, s'implora dans ce moment la miséricorde de Dieu, pour le salut de ceux qui lui ont donné la vie, et pour tous les pauvres Chinois. Les médecins désespérant de pouvoir guérir ce petit prince, on appela le frère Fraperie. L'état où il le trouva lui fit jurer qu'il n'en pouvoit pas revenir; c'étoit une petite vérole rentrée, à laquelle il n'y avoit plus de remède. Ce frère rempli de zèle, ne pouvant plus guérir le corps, pensa à sauver l'ame. Il s'approcha du prince sous prétexte de l'examiner de plus près, et d'en pouvoir rendre compte à l'Empereur, qui l'appeloit à une maison de campagne, où il va ordinairement; mais en effet pour baptiser l'enfant mourant, ce qu'il fit le plus heureusement du monde et sans que personne ne s'en aperçût. Ce cher frère, tout pénétré de ce qui venoit de lui arriver, m'écrivit qu'il ne pouvoit contenir sa joie, et qu'il ne concevoit pas qu'on en pût

gouter une plus grande ni plus pure dans ce monde. Je parlois tantôt des croix de nos missionnaires; voilà quels sont leurs plaisirs. Il ne vous sont pas inconnus ces plaisirs-là, Monseigneur, et je suis persuadé que vous les avez goûtés, lorsque vous avez ramené à l'Eglise un si grand nombre d'hérétiques qui s'en étoient séparés, et que vous avez fait brûler dans la cour de votre château de la Force cette multitude de livres pernicioeux, qui les entretenoient dans leurs erreurs. Je sais les éloges que le Roi a faits de votre zèle, et les marques qu'il vous a données de sa bienveillance et de son estime; mais je suis persuadé que vous avez été moins touché de ces marques de distinction si honorables, que de la satisfaction de voir rentrer des âmes presque désespérées dans le chemin du salut.

Pardonnez-moi, Monseigneur, la liberté que j'ai prise de vous écrire une si longue lettre, ayant si peu de choses à vous dire. Les commencements d'une mission sont difficiles; on ne peut trop le répéter. Quand nous aurons plus de maisons, quand nous saurons mieux la langue, quand nous serons plus faits aux manières du pays, et quand nous aurons enfin beaucoup de secours qui nous manquent encore, nous espérons de la souveraine bonté

de
br
su
sai
rai
qu
au
bi
cu
pla
mo
foi
cro
su
tér
re

de Dieu, que les conversions seront plus nombreuses. J'avois dessein de vous dire un mot sur les disputes qui se sont élevées ici; je ne sais comment ce point m'est échappé. Je pourrai l'an prochain vous développer ce que c'est que les honneurs que l'on rend à Confucius et aux parents. Les chrétiens de ce pays ont été bien étonnés, quand ils ont su qu'on les accusoit d'idolâtrie. Ils adressent cette année des plaintes au Saint-Père, et lui envoient des témoignages authentiques de la pureté de leur foi et de l'innocence des cérémonies qu'ils croient pouvoir pratiquer sans impiété et sans superstition; j'ai traduit quelques-uns de ces témoignages. Je suis avec un très profond respect, etc.

FIN DU TOME VINGT-SIXIÈME.

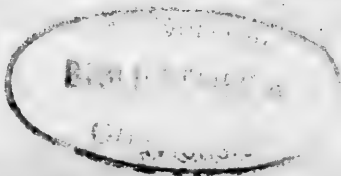


TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Mémoires historique sur le Tunquin. Page. . . .	1
Letras du P. de Premare, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend P. de la Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi.	62
Letras du P. Bouvet, missionnaire de la Com- pagnie de Jésus, au révérend P. de la Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi. . . .	92
Letras du P. de Premare, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. le Gobien, de la même Compagnie.	110
Letras du P. Pelisson, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend P. de la Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi.	124
Letras du P. de Tartre, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. de Tartre son père.	147

Letras du P. de Chavagnac, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. le Gobien de la même Compagnie.	210
Letras du P. Fouquet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. le duc de la Force, pair de France.	222

CHAVAGNAC, P. DE

Letras du P. de Chavagnac, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. le Gobien de la même Compagnie.	210
Letras du P. Fouquet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. le duc de la Force, pair de France.	222

de la
de
... 210
de la
orce,
... 222

Mémoires
Lettres
Compt
Chimie
du I
Lettres
Compt
de la
Lettres
Compt
la m
Lettres
Compt
Chimie
du I
Lettres
Compt
Lettres
Compt
Lettres
Compt

